Hartmann, Hans
Guillaume des Autels

Guillaume des Autels

(1529—1581 [?])

ein französischer Dichter und Humanist.

I. Teil: Biographisches.

INAUGURAL-DISSERTATION

ZUR

ERLANGUNG DER DOKTORWÜRDE

DER

ERSTEN SEKTION DER HOHEN PHILOSOPHISCHEN FAKULTÄT

DER

UNIVERSITÄT ZÜRICH

vorgelegt von

Hans Hartmann

von St. Peterszell (Kt. St. Gallen).

Begutachtet von:
Herrn Prof. Dr. E. BOVET.
Herrn Prof. Dr. J. ULRICH.

ZÜRICH
Buchdruckerei Gebr. Leemann & Co.
Verlag der „Academia"
1907.

Guillaume des Autels

(1529—1581 [?])

ein französischer Dichter und Humanist.

I. Teil: Biographisches.

INAUGURAL-DISSERTATION

ZUR

ERLANGUNG DER DOKTORWÜRDE

DER

ERSTEN SEKTION DER HOHEN PHILOSOPHISCHEN FAKULTÄT

DER

UNIVERSITÄT ZÜRICH

vorgelegt von

Hans Hartmann

von St. Peterszell (Kt. St. Gallen).

Begutachtet von:
Herrn Prof. Dr. E. BOVET.
Herrn Prof. Dr. J. ULRICH.

ZÜRICH
Buchdruckerei Gebr. Leemann & Co.
Verlag der „Academia“
1907.


LIBRARY
JAN 3 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

Inhaltsverzeichnis.

Bibliographie.

Adami Melchioris. Vitæ Jurisconsultorum, ed. Francof. 1705.
Biogr. Jani Donsæ, p. 179 b. ss.
Biogr. V. Zuichemi, p. 205 b.

D'Arbaumont. Les anoblis de Bourgogne, liste par ordre chronologique des lettres d'anoblissement . . . de 1363—1782. Paris, 1867, gr. in 8°.
Bibl. nat. Lm² 199.

Archives généalogiques. 8 vol. Paris, 1828—1848 in 8°.

Armorial de Bourgogne. Bibl. nat. Manuscr. I. F. R. 32199.

Baillet, Adrien. Jugemens des sçavans sur les principaux ouvrages des auteurs. Ed. La Monnoye, Paris, 1722, 7 vol.

Barbier, Ant. Alex. Dictionnaire des ouvrages anonymes. 3e éd., revue par Olivier Barbier, René et Paul Billard. 4 v. P. 1882.

Bayle. Oeuvres. La Haye, 1727—31, 4 vol. in 4°.
— Dictionnaire historique et critique. Amsterdam, 1734, 5 vol. in 4°.

Le Bibliophile Belge. Tome IV, Bruxelles, 1847. Bibl. nat. 8°. Q. 108.

Claude Binet, discours de la vie de Pierre de Ronsard
a) Paris, G. Buon, in 4°. 128 pp.
b) dans l'edition de Ronsard de 1597, Paris.
Veuve Buon tome IX, p. 103 ss.

Birch-Hirschfeld. Geschichte der französischen Litteratur seit Anfang des 16. Jahrhunderts. Stuttgart, 1889. I. Bd.: Das Zeitalter der Renaissance.

Blanchemain Pr. Poètes et Amoureuses du XVIe s. Paris, 1877, in 8°.

Blignières. Essai sur Amyot et les traducteurs français au XVIe siècle. Paris, 1851.

Bois, Charles. Edition des œuvres de Louise Labé, Paris, Lemerre, 1887, 2 vol. in 12°.

Bonnefon, Paul. Contribution à un essai de restitution du Ms. de G. Colletet, intitulé „Vies des poètes françois". R. d'hist. litt. 1895, pp. 59 ss.
— Piérre de Paschal historiographe du Roy, Paris, Techener, 1883, in 4°.

Bourciez, Ed. Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II. Thése, Paris, 1886, in 4°.
Brantôme. Oeuvres complètes. Edition de la société de l'histoire de France, par Lalanne. 1864—1882. (11 vol.)
Brunet, Manuel du Libraire. 5e éd. 1860—65. 6 vol. — Supplém. 1878/80.
Brunetière, F. La Pleïade française. (Revue des deux mondes. 15 déc. 1900 ss.) Paru depuis dans la grande Histoire de la litt. fr.
— Manuel de la litt. française, Paris, Delegrave, 1898.
Brunot, F. La doctrine de Malherbe. Thèse. Paris, Masson, 1891.
— La langue au XVIe s. (Hist. de la litt. fr., p. p. Petit Julleville. Paris, Collin, 1897, vol. III.)
Calepin. Dictionarium. Ed. Aldina. Venetiæ, 1592, in fol.
Cartier, A. Les poètes de Louise Labé, Revue d'histoire littéraire de la France, 1894 pp.
Catalogue Rotschild. (E. Picot) 3 vol. in 8°. Bibl. nat. Q. 1079.
Chamard, H. L'invention de l'Ode. (Revue d'hist. litt., VI, 1899, pp. 21 ss.)
— Joachim du Bellay. Travaux et Mémoires de l'université de Lille. Lille, 1900.
— La deffence et illustration de la langue françoyse, édition critique. Paris, Alb. Fontemoing, 1904.
Chenevière. Bonaventure des Periers, sa vie, ses poésies. Thèse, 1886, Arsenal Nouv. F. 9213.
Chevalier, Ulysse. 1. Annales de la ville de Romans, Valence et Paris, 1897. VIII, ct. 327 pp.
2. Les Rues de Romans, fragments historiques, Les Consuls de Romans. — Valence et Paris, 1900, in 8°, 366 pp.
Clément, David. Bibliothèque curieuse historique et critique, Göttingen, 1750—53. 4 vol.
Clément, Louis. De Adriani Turnebi regii professoris præfationibus et pœmatibus. Thèse, Paris, Picard, 1898.
— Henri Estienne et son œuvre française. Thèse. Paris, 1898.
Colletet, Guillaume. Vie des poètes français par ordre chronologique depuis 1209 jusqu'en 1647. Ms. brulé dans la bibliothèque du Louvre, en Mai 1871. Une copie partielle contenant la vie de Des Autels à la Bibl. nat. Mss., nouv. acquis. fr. 3073.
— Eloges des hommes illustres — — — (Traduction des „Elogia“ de Scevole de Sainte-Marthe) Paris, 1644.
Couderc, C. Les Poésies d'un Florentin à la cour de France au XVIe siècle: Bartolommeo Delbene. Turin, Löscher, 1891.
Counson. Dante en France. Paris, Fontemoing, 1906.

Darmestedter et Hatzfeld, Le XVIe s. en France. Paris, Delagrave, 1887 (12°).

Dejob, Charles, Marc Antoine Muret. Thèse. Paris, 1881, in 8°.

Dupré-Lasale, E. Michel de l'Hospital avant son élévation au poste de Chancelier de France — 1505—1558 — Paris, Thorin, 1875. — IIe partie, Paris, Fontemoing, 1899.

Du Verdier. Bibl. Françoyse (1584), Ed. Rigoley de Juvigny, Paris, 1772—73, 4 vol. in 4°. II, 64.

Egger. L'Hellénisme en France. Paris, Didier, 1869, 2 vol.

Faguet, E. Etudes littéraires, XVIe s. Paris, Lecène et Oudin, 1894. (12°.)

Jules Favre. Olivier de Magny (1529?—1561).
Etude biographique et littéraire, Thèse de Paris. Paris, 1885.

Feugère, Léon. Caractères et portraits littéraires du XVIe siècle.

Flamini. Studi di storia letteraria italiana e straniera. Livorno. 1895.

— Le rôle de Pontus de Tyard dans le Pétrarquisme français. (Revue de la Renaissance, 1901, pp. 43—55.)

Frémy. L'Académie des derniers Valois. Paris, Leroux, 1887.

Garasse, le P. Jésuite. Recherches des recherches de la France. Paris, 1622. Bibl. nat. L $\frac{46}{2}$.

— La doctrine curieuse. Paris, chez Chapelet, 1623 et 1626, in 4°. Bibl. nat. D 5733.

Godefroy, les poètes du XVIe siècle; in: Histoire de la littérature française depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Paris, 1878—79. (10 Bände).

Goujet, l'abbé, la Bibliothèque Française. Paris, 1741—1756. 18 vol. in — 12°. V, 12. — XII 343—353.

Gruter, J. cf. Rhanutius Gherus.

Hatzfeld et Darmestedter. Le XVIe siècle en France. Tableau de la littérature et de la langue. Paris, 1878

Hauvette, H. Luigi Alamanni (1495—1556), sa vie et son œuvre. Thèse prés. à la faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1903.

Jakob, P. de Scriptoribus Cabilonensibus.

Jasinsky, Max. Histoire du sonnet en France. Thèse de Paris. Douai, H. Brugère, 1903.

Jeandet, J.-P.-Abel. Pontus de Tyard, ouvrage couronné par l'académie de Macon. Paris, 1860, in 8°.

Loiseau. Etude historique et philologique sur Jean Pillot et sur les doctrines grammaticales du XVIe s. 1886.

La Croix du Maine. Bibl. française (1584), ed. Rigoley de Juvigny, Paris, 1772, 2 vol. in 4°. I, 307.

Lanson. Histoire de la litt. fr., Paris, Hachette, 1895. (12°.)

Laumonier, P. Notice biographique sur Jacques Peletier du Mans, avec commentaire et notes sur les œuvres. ed. 1547. Revue de la renaissance, 1904.

Laumonier, Notes sur Guillaume des Autels (Bulletin des conférences et des cours de la faculté des lettres de Poitiers). Juin 1904, pp. 175—178.

Abel Lefranc. Le Platonisme et la litt. fr. à l'époque de la renaissance. Revue d'hist. litt. 1896, p. 1 ss.

Lenglet du Fresnoy. Bibliothèque des Romans avec des remarques critiques sur leur choix et leurs différentes éditions. Par M. le C. Gordon de Percel, 2 tomes in 8⁰. Amsterdam 1734.

Lenient. La satire en France ou la littèrature militante au XVIe s. Paris 1865.

— La poèsie patriotique en France dans les temps modernes. Paris Hachette 1894.

Livet. La grammaire française et les grammairiens du XVIe siècle. Paris 1859.

Marty-Laveaux. La Pleiade française, 20 vol in 8⁰. Paris, Lemerre 1866—1898.

Marulli, Michaelis Tarchaniotae Constantinopolitani Epigrammate et Hymni, ed. 1509. Bibl. de la ville de Zurich XVIII, 292, b.

Masson, Papire. Elogia, ed Balesdeus, Paris 1638, 2 vol.

Mellerio, L. Le Lexique de Ronsard, précédé d'une étude sur son vocabulaire, son orthographe et sa syntaxe. Paris, Plon 1895.

Ménage, Ménagiana, ed. La Monnoye (3e). Paris 1715.

— Anti-Baillet Ed. La Monnaye. Paris 1730 in 4⁰.

Moréri, Dictionnaire. Paris, Drouet 1759.

Morf H. Geschichte der neuern französischen Litteratur, I. Teil. Strassburg 1898.

Muret. M. Antonii Mureti. Opera omnia Lugd. Bat. Bibl. nat. Z. 19139/42.

Nicéron, Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres. Paris, 1727—1745, 43. vol. v. vol. XXX, p. 1743.

Nisard, Histoire de la litt. fr. Paris, Firmin Didot 1886, 4 vol.

Nodier, Charles. Mèlanges tirées d'une petite Bibliothèque. Paris, Crapelet 1829. Bibl. nat. Z. 56, 300.

Nolhac, Pierre de. Lettres de J. du Bellay, publiées pour la première fois d'après les originaux. Paris, Charavay 1883. cf. aussi les art. dans la Revue d'hist. litt. 1894 et 1899.

Nouvelle Biographie générale, publiée sous la direction de Höfer. Paris, Didot 1872.

Oudin, Ant. Recherches italiennes et françoises: 2 vol. in 4°. Paris 1640.

Palliot, Pierre. Le Parlement de Bourgogne, son origine, son établissement et son progrès, avec les noms, surnoms, qualités, armes et blasons des présidents, chevaliers. conseillers etc. Dijon, chez Palliot, 1649, in fol. Bibl. nat. L. f. $\frac{25}{74}$. (continué par Petitot, Dijon 1735 in fol., continué par des Marches.

Papillon. Bibliothèque des auteurs de Bourgogne. Dijon 1745. 2 vol. in fol. Bibl. nat. Q. 207—208.

Paradin. Annales de Bourgogne, Lyon 1566 in fol. Bibl. nat. L²K 328.

Pasquier Estienne. 1. Les recherches de la France, revues et augmentées de 4 livres. Paris, chez Mettayer et L'huillier. 1596. — Ed. de 1617 Paris, Jean Petit, Pas. — 1621, in fol. (10 livres) Bibl. nat. L $\frac{46}{1}$ F.

2. Lettres d'Estienne Pasquier. Edition définitive Paris 1619, 3 vol. in 8°. Bibl. nat. Inv. Z. 14333—35.

Pellissier. De XVI[i] sæculi in Francia artibus pœticis. Thèse de Paris 1882.

— Ronsard et la Pléjade (Hist. de la litt. fr. vol. III de Petit de Julleville, Paris, Colin 1897).

Person, la déffence et illustration de la langue françoyse, reproduite conformément au texte de l'éd. originale, et suivie du Quintil Horatien. Paris, L. Cerf, 1892 in 8°.

Petit de Julleville. Histoire de la langue et de la littérature française, des origines à 1900, publiée sous la direction de L. P. de J. Paris, A. Colin, t. III, 1897.

Pieri, M. Marius. Le Pétrarquisme au XVIe s.: Pétrarque et Ronsard. Thèse (présentée à la faculté des lettres) de Paris. Marseille, libr. Lafitte 1895.

Pinvert, Lucien. Jacques Grévin (1538—1570), Etude biographique et littéraire, Paris, Fontemoing 1899.

Porte, Maurice de la. Les Epithètes de M. de la Porte, Parisien, livre non seulement utile à ceux qui font profession de la poésie mais fort propre aussi pour illustrer toute autre composition françoyse, avec briefves annotations sur les noms et dictions difficiles. Paris, Gabriel Buon 1571, pet. in 8°. — Bibl. nat. X, 13497. Novelle édition ibid. 1580.

Prarond, Ernest. Les poètes historiens: Ronsard et d'Aubigne' sous Henri III. Paris, Ernest Thorin, 1873.

Quicherat, Histoire de Ste. Barbe in 8°, 3 vol. Paris, Hachette 1860. Bibl. nat. R. 47, 854.

Rhanutius Gherus. Deliciæ poetarum Gallorum Francoforte, 1609. 3 vol. in 16°.

Reusch, Dr. F. H. Indices librorum prohibitorum XVIe s. Bibl. nat. 8°. Z. 211.

Robiquet. De Joannis Aurati pœtæ regii vita et latine scriptis pœmatibus. Thesis, Parisiis 1887, in 8°.

Rosenbauer. Die poetischen Theorien der Plejade nach Ronsard und Du Bellay. Leipzig 1895. 8°.

Roth, Th. Der Einfluss von Ariosts Orlando furioso auf das französische Theater. Leipzig, Deichert 1905. (Münchener Beiträge zur roman. und engl. Philologie, Heft XXXIV.)

Roy, E. Charles Fontaine et ses amis. Sur une page obscure de la déff. et ill. Revue d'hist. litt. de la France, p. 412, 1897.

Ruble, le baron, Alphonse de. Le traité de Cateau Cambrésis 2 et 3 avril 1559, Paris 1889.

Sainte Beuve. Tableau de la poésie française au XVIe s. Paris, Charpentier, 1893 in 12°.

Sainte Marthe, Scévole de, Gallorum doctrina illustrium qui nostra patrumque memoria floruerunt Elogia. Lutetiæ 1630. Traduits en français par Guillaume Colletet, in —4°. Paris 1644.

Saint Julien de Baleure, P. de. Antiquités de Mâcon. 1581 in fol.

Séché Léon, édition des œuvres poétiques de Jacques Peletier du Mans, d'après l'éd. orig. de 1547. Paris 1904.

Stengel. Chronologisches Verzeichnis französischer Grammatiken vom Ende des 14. bis zum Ausgange des 18. Jhdts. Berl. 1890.

Taisand. La vie des plus célèbres jurisconsultes. Paris 1721.

Teissier (Antoine). Les éloges des hommes savans, tirez de l'histoire de M. de Thou, avec des additions. 4e ed. Leyde 1715, 4 vol. in 12°.

Thou (J. A. de). Historiæ sui temporis. Londres, Buckley 1733, 7 vol. in fo. Bibl. nat. L $\frac{20}{10}$ a.

[Tyard, le baron Gaspard Pontus de.] Histoire de Pontus de Tyard de Bissy, suivie de la généalogie de cette maison etc. Neuchâtel, soc. typogr. 1784 in 8°. L'ouvrage parut anonyme, cf. Barbier, dict des anonymes.

Vaugelas. Remarque sur la langue française, avec des notes de Thomas Corneille. 2 vol. Amsterdam, 1690.

Vauquelain de la Fresnay. L'art poétique. Ed. G. Pellissier. Paris, Garnier 1885 in 12°.

Vianey. Les sources des Antiquitez de Rome, Bulletin Italien I, p. 187.
— L'influence de l'Arioste sur les poètes de la Pléiade. Bulletin italien I, p. 295.
— Les sources de l'Olive de Joachim du Bellay. Annales internationales d'histoire, Congrès de Paris 1900/01, pp. 72 ss.

Voigt, Karl. Estienne Pasquier, seine Stellung zur Pléiade. Diss. Leipzig 1902.

Waddington Ramus (Pierre de la Ramée). Sa vie, ses écrits et ses opinions. Paris, 1855. In 8°.

Bibliographie der Werke Des Autels.

1. Les ruis || seaux || de Fon || taine. || Oeuvres contenant epistres, Elegies, Chants || divers, Epigrammes, Odes, et Estrennes || pour ceste presente annee 1555 || Par Charles Fontaine || Parisien. || Plus il y a un traité du passetemps des amis, avec || un translat d'un livre d'Ovide et de 28 || Enigmes de Symposius, traduicts, par || le dict Fontaine. ||

A Lyon || par Thibaut Payan || 1555. || Avec Privilège du Roy. || (pet. in 8°.)

Bibloth. Nat. de Paris. Jnv. Rés. Ye 1610.

Ce volume contient sous le pseudonyme de G. Teshault un huitain, un quatrain (superscripcion de l'epistre) et une epistre de Des Autelz a Charles Fontaine. Nicéron (XXX.) et Moréri ont déjà dévoilé le pseudonyme, Coletet cependant voyait en Teshault un personnage indépendant. (Ms. fond fr. 3073—3074, fol.) cf. aussi Emile Roy, Revue d'hist. litt. 1897, p. 412. Cette lettre fut écrite en 1546, c'est pourquoi je mets ce volume en premier rang.

2. Le moys de May || de Guilelme Des-haultelz (sic) de Mont || cenis en Bourgoigne || ¶ Deus scit — ¶ Deus scit || s. l. n. d. pet. in 8°. — car. goth. — 20 ff. signé A-B dont les deux premières vides 22 lignes à la page.

Au titre un bois qui représente un page et une dame debout dans une salle d'allée. Le même bois est répété au v° du 16ième f.; puis 2 ff. vides. Le texte commence au v° même du titre.

Biblothèque de Chantilly, IV D 131; extrêmement rare. C'est l'unique exemplaire que je connaisse.

3. Traité de l'Antique escripture de la lãgue françoyse et de sa poesie, contre l'orthographe des Meigretistes. Par Glaumalis du Vezelet. Dédié à Philippe Le Brun vice-recteur de Valence.

Brunet en cite deux éditions, l'une Lyon 1548 in 8°, l'autre Lyon 1549 in 16°, sous le titre: Traité touchant l'ancienne orthographe françoyse contre l'orthographe des Meigretistes. Mais je ne crois pas qu'il ait vu ni l'une ni l'autre. Car le titre en est inexactement rapporté par lui: Louis Meigret dans sa défense (cf. le numéro suivant) nous donne le titre authentique.

Je n'ai pas réussi à trouver un exemplaire. Ni Mr. E. Picot ni Mr. Beaudrier, auteur de la Bibliographie Lyonnaise n'en connaissent. Louis Meigret en donne un résumé précieux dans:

4. Defenses de Louis Meigret Touchant || son orthographe Françoeze contre les çensures e caloñies de Glaumalis | du Vezelet e de ses || adherants || (cheval volant) A Paris || chés Chrestien Wechel à la rue sainct Jean de Beauvais a l'enseigne | du cheval volant || MDL sign. A—D VI in 4⁰. — Très rare.

cf. Catal. Rotschild III N⁰ 2571.

Bibl. Nat. Rés. X 911.

British Museum 12952 ec. 14 (3).

5. Repos de plus grand | Travail || (Quod tibi) || A Lyon | par Jean de Tournes | Et Guillaume Gazean | MDXXXXX | in 8⁰. car. ital.

Bibl. Nat. Rés. Ye 1678.

Bibl. de la ville de Lyon 317683.

Bibl. de la ville de Besançon 203751—2432.

L'ouvrage parut anonyme, le nom de l'auteur est cependant indiqué dans le privilège daté „de Bloys le XIII. iour de Decembre l'an de grace mille cinq cens cinquante. Et de nostre regne le quatriesme".

6. Replique || de Guillaume || Des Autelz || aux furieuses defenses de || Louis Meigret Avec la suite du repos de L'autheur (Quod tibi) — A Lyon || Par Jean de Tournes et Guillaume Gazean || MDLI | — in 8⁰ car. ital. — Fort rare.

Bibl. nat. Rés. Ye 1679.

British Museum 12954 aa 22.

Bibl. de la ville de Lyon 317684.

Lettre dédicatoire a Monseigneur Monsieur de Saintantost, Président au Parlement de Rouen, pp. 1—6 ($a^1 - a^3$ v⁰) — Prose. 74 pp.; les vers occupent 42 pp. — 2 ff. vides.

7. Mitistoire || Barragou || yne de Fanfreluche || et Gaudichon, Trouvee depuis || n'aguere d'une exemplaire | escrite a la main | De la valeur de dix Atomes pour la recrea- || tion de tous bons Fanfreluchistes. || Autheur, || a b c d e f g h i k l m n o p || q r s t v x y zus. || (Bois.) On les vend a Lyon. par Jean || Dieppi, 1574. ||

En 16⁰ de 48 ff. non chiffrés 18 figures en bois. Fort rare.

3 ff. vides — Au v⁰ du titre: Advertissement au lecteur. — Suradvertissement. Aij: Ad lectores, sixain latin, et: A. F. R. [à François Rabelais] dixain français. A la fin (Hiiij) 2 ff. vides.

Bibl. Nat. Rés. Ye 2719.

Crapelet a fait en 1850 une réimpression de cette édition en beaux car. ital., tirée à 62 ex. (en vente chez P. Jannet, libraire, rue des Bons enfants, N⁰ 28. Assez rare.

L'édltion de Rouen, Nicolas Lescuyer 1578 in 16 de 4 ff. et 150 pp. est aussi rare; je n'en ai pas vu d'exemplaire.

Lenglet du Fresnoye (Bibliothèque des Romans, Bibl. nat. Y2 6012) cite une éd. de Lyon, 8°, 1559 et une autre in 16°, Lyon 1560, toutes deux introuvables.

Brunet (Bibliophile Belge tome IV pp. 363—373) en donne un court résumé.

Je prouverai dans la IIe partie du travail que la I^ière édition également perdue sortit des presses en 1550/51. — Ce „mauvais petit livre" (de la Monnoye) a été mis à l'index en 1583 par l'inquisition espagnole (v. Reusch, indices 445).

8. Amoureux repos | de | Guillaume des Autelz Gentilhomme || Charrolois.

A Lyon || chez Jean Temporal 1553. In 8°. 71 ff. et plus 11 ff. préliminaires (vides). Au v° du premier et au r° du II feuillet on remarque deux bois représentant le poète et Denyse L'hoste, sa sainte, accompagnés par deux épigrammes grècques dues à des Autels. 4 ff. vides à la fin. —

Bibl. nat. Rés. Ye 1403 — Ye 1407.
Bibl. de Versaille E 342 c (titre refait).
Bodleian Library Douce A 401.
Catal. Yemenez 1867 No. 1800.
Catal. Baucel 1882 No. 291.

9. Il y a bon nombre de poésies isolées insérées dans les œuvres poétiques des Pontus de Tyard, à savoir dans:

a) Continuations des Er || reurs Amou || reuses || ✡ || avec un chant en faveur de quel || ques excellens Poetes de || ce Tems || A Lyon, || par Jean de Tournes || MDLI. ||

In 8° de 70 pp. et 1 feuillet blanc. Au v° du titre le portrait de Pasithée. — Bibl. de l'Arsenal.

Au f 77: Epigramme latine:

Gulielmi Altarii iuris ac iustitiæ studiosi ad authorem Epigramma. 5 Distiques, commençant par:

Te tibi subripuit, doctum tam docta puella
et finissant par:
Noverit: et cælo quæ patre nata Venus.
Signé: Non otiosus in otio. —

Ces vers latins sont suivis d'un sonnet de G. des Autels „A la Sone", commençant:

Plus haut encor que du Prestre de Thrace
et finissant par le vers:
Qui le quart ciel fait jaloux de la terre.

b) A la fin du II. livre des erreurs amoureuses (éd. 1555 et 1573).

Sonnet de Guillaume des Autelz, en faveur de Pontus de Tyard et de sa Dame, signé à la fin:

Travail en repos:

On avec l'art on avec la nature

— — — — — — —

Dévotement une vive Hermathène.

Bibl. nat. Rés. p. Z. $\frac{357}{36}$.

c) Au commencement du „Livre des Vers Lyriques" (éd. 1573): Sonnet de G. des Autels à l'Autheur:

Premierement ta Muse Hermodienne

— — — — — — —

Asservit-elle au vain bruit la vertu?

Travail en repos.

Bibl. nat. Rés. p. Z. $\frac{357}{36}$.

d) A la fin du „solitaire second" (éd. de 1555, Lyon, Jean de Tournes 1 vol in 4⁰):

[Sonnet de] G. des Autelz au Solitaire et à Pasithée:

La vicieuse ignorance vulgaire.

— — — — — — —

Mais pournéant, hélas, trop curieux

Travail en repos.

Ce sonnet est suivi de:

G. Altarij Carolatis, ad Pontum Tyardæum Hendecasyllabi (10).

(Bibl. nat. R 3. 437.)

e) Mantice, ou discours de la vérité de Divination par Astrologie. Lyon, Jean de Tournes et Guill. Gazean. 1558.

Bibl. nat. Rés. p. R. 307.

fo. A_8 v⁰ — A ii r⁰: Guilelmi Altarij Carolatis cum in alia quædam Ponti Tyardæi opera, tum in librum hunc de prædictionibus Chaldæicis. carmen.

(49 hexamètres)

fo. A iiij v⁰ — B r⁰: Rithmes de Guillaume des Autelz Charrolois, sur certaines autres œuvres de Pontus de Tyard, et mesurement sur ce livre de l'Astrologie Judiciaire.

Les vers latins ont été insérés aussi dans l'Encomium Galliæ Belgicæ (No. 14).

f) Dans le „second curieux" (discours philosophiques, éd Abel L'Angelier 1587 p. 302, Bibl. nat. R 3. 437) Pontus de Tyard cite 6 vers de des Autels, absolument inconnus jusqu' à présent, d'une grande importance: Ce sont des vers traduits du „de rerum natura" de Lucrèce,

débris de la traduction de des Autels, dont parle La Croix du Maine et qu'on n'a plus retrouvée.

Voici le passage de Pontus de Tyard:

„Epicure constitue ses Dieux Atomiques en humaine figure, bienque séparés des hommes. Lucrèce entre les Latins le descrit en six vers: Omnis enim divum per se natura necesse est, rendus ainsi par Guillaume des Autels:

Car par son naturel toute divinité
Doit en grand' paix jouir de l'immortalité
Séparée bien loin de toute humaine chose
Forclose de tout deuil, de tout danger forclose
Puissant assez de soy, n'ayant besoin de nous
Ny se plaist aux bienfaits, ny s'esmeut de courroux.

10. L'Histoire D'Herodian excellent Histo riographe, trai tant de la Vie des successeurs de Marc Aurele à l'empire de Romme . Translatée de Grec en Françoys par Jaques des Contes de Vintemille | Rhodien | ❦ .

A Lyon || Par Guillau me Rouille || Avec privilège pour 10 ans || 1554 | — In fol. Au titre un très beau bois. —

Après le privilège (du 15 avril 1554), la préface à Mgr. Anne de Montmorency, et un lettre de Pontus de Tyard à l'auteur on trouve:

„Façon [= Ode| Par Douzains, a Pontus de Tyard, Par Guillaume des Autelz ❦ .

Sur une IIe èd. de ce volume v. Jos. Dumoulin: Vie et œuvres de Féd. Morel. 1901. p. 291.

11. Epistres dorées Moralles et familieres de Don Antoine de Guevare Evesque de Mondonedo Pres cheur et chroniqueur de l'Empereur. ||

Traduit d'Espagnol en Françoys par le Seigneur de Guttery Docteur en medicine et Medicin de mon Seigneur Illustrissime et Reverendissime Cardinal de | Lorraine en son Abbaye de Cluny. || Tome premier ||

A Lyon, par Macé Bonhomme à la masse d'or || MDLVIII. ||

Bibl. nat. Z 3398.

A la tête des lettres il y a 3 sonnets, dont le second appartient à notre poète:

Guillaume des Autelz
Sonnet:
Si tu as France, encores un lieu vuyde
— — — — — — — — —
De veoir Francoyse en nostre temps l'Espagne.

12. Remonstrance || au peuple Françoys, de son || Devoir En ce Temps, Envers La Maiesté Du Roy. A laquelle sont adioustez troys Eloges.

De la Paix || De la Trefve | et | De la guerre | (Cheval volant).

A Paris Ché André Wechel, rue Sainct Jean de Beauvais, a l'enseigne du Cheval volant. 1559 Avec privilège du Roy. "

Au v° du titre il y a 7 distiques latins signés par l'auteur: G. Altarius.

In 4° de 14 ff. mal chiffrés, sig A—C par 4, D par 2.

Bibl. nat. Inv. Rés. Ye 982.

cf. Catalogue Rotschild No. 655.

13. Sonets Amoureux | par | C. D. B. | [Charles d'Epinay Breton] a Paris Pour Guillaume Barbé MDLIX Avec privilège

In 8° — de 20 ff. non chiffrés. — Au v° du titre extrait du privilège. (22 avril 1559.) Deux ex. à la Bibl nat.:

Y 4560.

Rés. Yc 1668—1674.

Au f. 19 v° il y a un

Sonnet de G. des Autelz:

Le bel esprit d'une pudique dame

— — — — — — —

Au moins comme eux un jour ma peine meure!

14. Encomium | Galliæ Bel gicæ G. Altario Carolate | Authore. Accesserunt et alij aliquot ejusdem | versiculi. | Antwerpiæ | ex officina Christophori Plantini MDLIX Cum privilegio | — In 4°. de 22 ff, signés A 1—4. — E 3, dont le premier et les deux derniers vides.

Au f. E 3 v°: Summa privilegii, Datum Bruxellis 1559, 13. Julij, sig.: Phil. de Lens.

Biblioth de la ville de Besançon 211,788 (D 14°).

Moréri, Nicéron, Michaud prétendent que L'Encomium a été réimprimé dans les „Deliciæ poetarum Gallorum" (v No) Il n'en est rien. On y trouve en effet des poésies latines de G. des Autels, mais aucune qui soit contenue dans l'Encomium.

15. La Paix ve | nue du ciel dédié (sic) a Monseigneur | L'evesque d'Arras. Avec | le tombeau de l'empereur | Charles V Cesar | tousiours Auguste. Dédié et presenté à la Maiesté du Roy son fils Par Guillaume Des autels, Gentilhomme Charroloys | (Labore et Constantia).

A Anvers De l'imprimerie de Christophle Plantin: | MDLIX | Avec privilège.

In 4° de 28 ff. sig. A. — G, iiij, au commencement et à la fin un f. vide.

Bibl. de l'Arsenal BL. 11,698.

Britisch Museum $\frac{\text{1073 i. b.}}{2}$

Biblioth. de Besançon B.—L. 2433.

Soleinne, I 747.

cf. Ruelens et De Backer, Annales Plantiniennes p. 21.

Michaud cite le même livre daté Paris 1558 ce qui est évidemment une erreur, car le privilège porte la date du 13 juillet 1559. — Le tombeau des Charles V commence au f. E 3 v⁰.

16. Le ‖ premier livre ‖ des Odes de Charles de ‖ Rovillon ‖ à Anvers ‖ chez ‖ Christophle Plantin ‖ 1560

In 8⁰, de 88 ff et 3 ff. vides.

Extrêmement rare. Mr. Max Rooses, directeur du Musée Plantin a bien voulu mettre à ma disposition le bel exemplaire du Musée, en mar. rouge, tranche dorée.

cf. Ruelens et De Backer,
Annales Plant. p. 24.

Ce livre contient 3 poésies de des Autels:

1. f. 2 r⁰: Guillaume des Autels en faveur de l'auteur,
Sonnet en Alex.
2. fo. 20: Responce de G. des Autels à une ode de l'auteur (Ode, commençant):
Je n'ay eu d'Apollon . . .
3. fo. 42: Responce de G. des Autelz (sic) a l'ode precedente. Sonnet:
Que la terre, et le ciel, que les Daimons vivans

— — — — — —

Les trois pièces avaient déjà paru au No. 15.

17. Harengue ‖ au peuple françois ‖ contre la rebellion ‖ Par ‖ G. Desautelz Gentil-homme Charrolois ‖ Jurisconsulte. (Vincenti non vi ‖ cto Gloria datur.) ‖ (Marque de Sertenas.)

A Paris ‖ Pour Vincent Sertenas demeurant en la rue Nostre Dame ‖ à l'enseigne S. Jean l'evangeliste: Et en sa boutique au Palais, ‖ en la gallerie par ou on va à la chancellerie ‖ MDLX ‖ . Avec privilège du Roy. ‖

In 4⁰ de 20 ff. chiffrés et 2 ff. vides non chiffrés.

Discours en prose sur les troubles d'Amboise. Privilège du 6 août 1560, signé Robertet.

Bibl. nat. de Paris L^{32} b.
Bibl. du Mans B.—L. 1105 et 1106.
Catalogue de Lancelot No. 1047.
Librairie Morgand et Fatout 8 juin 1882.
Un ex. en possession de Mr. G. Bonnet, Paray le Monial.

18. Dans la première édition collective des Oeuvres de Pierre de Ronsard (Amours, Odes, Poèmes, Hymnes) 4 vol. in — 16, Paris, chez G. Buon 1560 il y a au feuillet 3 v⁰ du II livre un sonnet:

G. des Autels a Rémy Belleau:
Il n'appartient à tous de frapper à la porte
— — — — — — —
Et qu' Horace en eust fait autant de son Virgile.

19. Le Premier livre des vers de || Marc Claude de Buttet || Savoisien || Dedié || A Tresillustre Princesse || Marguerite de France || Duchesse de Savoie || et de Berri. || Auquel a esté adjouté le second || Ensemble L'Amalthée. ||

(Marque du libraire: Le Faisan.)

A Paris || De l'imprimerie de Michel Fezandat au || mont S. Hilaire à l'hostel d'Albret || 1561. || Avec privilège du Roy ||

in — 8⁰ de 110 ff. num. 2 ff. vides.

Bibl. nat Juv. Rés. Ye 1873.

Au f. 109 v⁰ et 110 r⁰, à la fin de „L'Amalthée" se trouvent:

50 Hendecasyllabi
G. Altarius ad. M. C. Buttetum:
Amalthea tua illa, Marce Claudi
— — — — — — —
Tota hujus tibi gloria est coronæ.
Non otiosus in otio.

Réimpression des œuvres poétiques de M. Claude de Buttet par Scheuring, Lyon 1877 in 8⁰.

Bibl. nat. Ye 16,417.

20. Géloda || crye amou || reuse || Contenant plusieurs Au- || bades, Chansons Gaillar- || des, Pavanes, Bransles, Sõ- || nets, Stanses, Madrigales || Chapitres, Odes et autres || espèces de Poésies Lyriques || Par Claude de Pontoux || Chalonnois || A Paris || Par Nicolas Bonfon, rue || neuve Nostre Dame, à l'enseigne S. Nicolas || 1576 ||

In — 8⁰. — Bibl. de l'Arsenal B — L 8730 Rés.

En tête:

Sonnet de G. des Autels à Cl. de Pontoux:
Mais peux-tu bien parler, de Pontoux, à cestre heure
— — — — — — — — —
Des rebelles l'effroy, le dixieme des Preux

Ce sonnet est réimprimé sans modifications en tête des œuvres de Pontoux de 1579 (V. le No. 21.)

La Croix du Maine cite une édition de Benoît Rigaut Lyon 1569 de la Gélodacrye qui est perdue.

21. Les || œuvres de || Claude de Pon || toux Gentilhomme || Chalonnois Docteur en || Medecine || Le contenu desquelles se void en la page suyvante || Et dont l'Idee contenant environ 300 || Sonnetz n'a esté par cidevant imprimée. ||

A Lyon || Par Benoit Rigaud || 1579.

Bibl. nat. Inv. Rés. Ye 1, 845.

Le sonnet de G. des Autels se trouve à la p. 10.

22. Jani Douzæ A Noortvuyck || Epigrammatum Lib. II || Satyræ II, || Elegorum lib. I, Sylvarum lib. II Ad virum illustrissimum Germanum Valentem Pimpontium, Regium in curia suprema || Parisiensi Senatorem.

Antverpiæ excudebat Gulielmus Silvius, Typogra || phus Regius, anno MDLXIX

Bibl. nat. Yc 9297.

Ce volume contient plusieurs pièces latines de G. des Autels:

Silvarum lib. II (p. 125):

G. Altarij ad Janum Douzam Epistola:

Cur dum me lites agitant ....

(p. 126):

Epigramma ejusdem ad eundem:

Hic etiam argutos interstrepit anser olores ....

(p. 127):

Carmen ex solis Jambis:

Adeste quotquot, estis o Jambici ....

(p. 128):

Ejusdem ad eundem Phaleucii:

Ergo iam potui in deos deasque

— — — — —

(p. 130):

Ad eundum idem Altarius:

Phœbe fave — — — —

Janus Douza répondit à ces allocutions poétiques par les pièces suivantes:

Epigrammatum lib. I, p. 9; I, p. 13; II, p. 30/31; II, p. 43; II, p. 44.

Elegorum liber, Elegia X, p. 71.

La présence de ces 5 pièces latines n'a été signalée nulle part. Ce sont bien celles-ci qui ont été réimprimées dans les Deliciæ (v. No. 23) et non pas l'Encomium Galliæ Belgicæ (No. 14).

23. Delitiæ || C. Pœtarum Gal- || lorum, Hujus su- || periorisque ævi || illustrium || Pars prima || Collectore || Ranutio Ghero ||

Prostant in officina Jonæ Rosæ CIↃ IↃ CIX.

Bibl. nat. Yc 8.837—8.842.

Sous le titre: Gulielmi Altarii Hædui ad Janum Douzam [pœmata] les Deliciæ reproduisent les 5 poésies du numéro précédent.

Einleitung.

Am Ende seines Lebens schaut Estienne Pasquier,[1]) dieser interessante Dichter und Schriftsteller der Renaissance, der durch die Vielseitigkeit seiner geistigen Interessen und seines Wissens an die Aufklärer des 18. Jahrhunderts erinnert, auf sein reiches literarisches Leben zurück. Er hatte die gewaltige Entfaltung der Pléiade und ihr rasches Verblühen mitangesehen und in den literarischen Feldzügen selbst eine führende Stellung eingenommen, und dem alten Kämpen geht bei der Erinnerung an jene grosse Zeit das Herz auf, und er ruft aus — laudator temporis acti —:

„Ce fut une belle guerre contre l'ignorance. . . . Vous eussiez dit que ce temps-là estoit du tout consacré aux Muses. Uns Pontus de Tyard, Estienne Jodelle, Remi Belleau, Jean Antoine de Baïf, Jaques Tahureau, Guillaume des Autels, Nicolas Denisot qui par anagramme de son nom se faisoit appeler le comte d'Alsinois. . . .“

Nicht alle diese Gestalten, die nach dem Zeugnisse des sehr kompetenten und feinsinnigen Zeitgenossen auf die Entwicklung der Literatur ihrer Zeit einen bestimmenden Einfluss ausübten, sind nach ihrer historischen und künstlerischen Bedeutung eingehend gewürdigt worden. Guillaume des Autels soll der Gegenstand einer solchen Untersuchung sein.

---

[1]) Estienne Pasquier, les recherches de la France, l. VII, chap. VII, p. 616, éd. 1643. S. über Pasquier die Dissert. von Karl Voigt, Estienne P's Stellung zu Pléiade, Leipzig 1902.

Er wird heute in Verbindung mit der Pléiade wenig genannt. Man widmet ihm einige Worte anerkennenden Lobes für seine Theorien über die Poetik,[2]) die weitschauender und origineller sind als die von Du Bellay in der „deffence“ entwickelten, zollt ihm zurückhaltendes, — übrigens unverdientes Lob wegen seiner temperamentvollen Angriffe auf Louis Meigret,[3]) erwähnt ihn noch etwa als Vermittler im Streite zwischen Ronsard und Mélin de Saint-Gelais,[1]) als Verfasser von in mittelalterlichem Geiste konzipierten Moralités;[2]) im übrigen wurde das Urteil über ihn bestimmt durch die schroffe Ablehnung seiner Lyrik durch den Abbé Goujet[3]):

„Il est trop servil imitateur de Ronsard qu'il appelle son ami; il affecte de même de paraître savant, et se rendit obscure. Son style est d'ailleurs extrêmement embarassé; il semble qu'il avait juré une guerre perpétuelle au simple et au naturel. Il faut souvent de la méditation pour l'entendre, encore a-t-on beaucoup de peine à le deviner. J'en ai fait l'expérience, je ne vous conseille pas de la tenter après moi. Vous ne perdrez rien à ne point le lire. Il ne dit que des choses fort communes et triviales.“

Goujets Ratschlag ist mit seltener Konsequenz befolgt worden; auf lange Zeit hinaus war Des Autels begraben. Mag Goujet aber auch in Bezug auf den absoluten ästhetischen Wert der Muse Des Autels im allgemeinen

[2]) S. Petit de Julleville, Hist. de la langue et de la litt. fr., vol. III, pp. 710—11, dann aber besonders Henri Chamard, Joachim Du Bellay (travaux et mém. de l'univ. de Lille, tome VIII, pp. 147—151) und Paul Laumonier in einer kurzen Übersicht über Des Autels Werke. (Bulletin des conférences et des cours de la fac. des lettres de Poitiers, juin 1904, pp. 175—179.)

[3]) S. Livet, La grammaire française et les grammairiens au XVI[e] siècle. Paris 1859.

[1]) Marty-Laveaux, Note biographique sur Pierre de Ronsard, p. xxxiij ff.

[2]) Kreizenach, III, p. 19; Petit de Julleville, Repert. 39 u. 65.

[3]) Goujet, Bibliothèque françoise, tome XII, pp. 343—353.

recht haben, so darf doch die historische Betrachtung sich nicht so leichthin von einem eingehenden Studium abhalten lassen. Denn mancher Dichter und Kritiker zweiten und dritten Ranges von sehr untergeordneter schöpferischer Kraft hat durch den Einfluss, den seine Persönlichkeit auf seine Zeitgenossen ausgeübt oder den er dem Entgegenkommen gegenüber einer literarischen Mode verdankt, literarhistorische Bedeutung erlangt. Und das ist der Fall bei Guillaume des Autels.

Denn dieser Dichter genoss zu seiner Zeit ein sehr hohes Ansehen und einen bedeutenden Einfluss. Seine Beziehungen zur Pléiade waren so innige, dass er tatsächlich eine Zeit lang im engsten Verbande der Pléiadiens genannt wird. Es ist das aus Huldigungsgedichten seiner Freunde sehr leicht nachzuweisen. Auf die enge Freundschaft, die ihn mit Ronsard, mit de Tyard, mit Du Bellay verband, werden wir genauer zu sprechen kommen.

Schon 1551, gleich zu Beginn der literarischen Tätigkeit Des Autels', stellt ihn Pontus de Tyard zu verschiedenen Malen Ronsard und Du Bellay als ebenbürtig zur Seite.[4]) In einem enthusiastischen Hymnus auf das Erwachen und Gedeihen der französischen Muse spendet er sein Lob zuerst den Vertretern der alten Schule (St. Gelais, Scève, Carle, Salel, Desmasures, Marot, Martin), begrüsst dann das Erscheinen von Ronsard und Du Bellay und fährt dann fort:

Dea que ne sont immortelz
Ces vers que ie vueil despandre
Pour faire la gloire entendre
De mon jeune Des Autelz?
Qui ha en ses premiers ans
Fait preuve tant honorée
De sa plume enamourée.

[4]) Pontus de Tyard, chant en faveur de quelques excellens poètes de ce temps, dans la continuation des erreurs amoureuses p. 44 de l'éd. de 1554, Paris 1554. 16°. — (Bibl. Nat. p. Z. 357, 36.)

Im II. Buche der erreurs amoureuses besingt er wieder das Dreigestirn Ronsard, Du Bellay, Des Autels, sogar unter Voranstellung des letztern:

Reste Romans honoré par les vers
De Des Autelz; et chante l'univers
Le riche los de l'immortelle Olive: (de Du Bellay)
Veuille Apollon du double mont descendre
Pour rendre grace à cet autre Terpendre (Ronsard). [5])

Auch im III. Buche [6]) der erreurs amoureuses kehrt diese Koordination in zwei Sonetten wieder:

Sonnet IX (Pontus spricht von seiner Geliebten):

En la froideur de ton cristal gelé
En feu vivant dans ma moelle tendre
Tu vaincs Denyse, [7]) et Olive, et Cassandre.

Und im XXII. sonnet:

Divin Ronsard qui de plume gentille
Mignardes mieux les amoureux escritz
Un mol chappeau de rameaux de Cypris
Entour' ton front mollement entortille;
Gentil Bellay de qui le divin style
Fait estonner les plus gentils espriz
Couronne toy (ton plus désiré prix)
De la faveur de la branche tranquille:
Orne ton chef, orne mon Des Autels
De cent honneurs cent honneurs immortelz
Qui chanteront ton nom par tout le monde.

Im Jahre 1557, d. h. zu einer Zeit, als Ronsard und Du Bellay schon längst auf der Höhe ihres Ruhmes standen, nennt Philibert Bugnyon [8]) neben diesen beiden auch Salmon

[5]) II[e] livre des erreurs amoureuses, p. 69 de l'éd. de 1554.

[6]) III[e] livre des erreurs amoureuses, privil. 1554, éd. 1555. Paris, Veufve Guill. Le Bret in-16°.

[7]) Denyse ist die Geliebte des Autels', Olive die Du Bellays' und Cassandre die des Pierre de Ronsard

[8]) Philibert Bugnyon, [Erotasme de Phidie et Gelasine]. . . . Lyon, Jean Temporal, 1557, in-8°, Bibl. nat. de Paris, Rés. Ye 1613. (I[e] sonnet à Mr. Néri de Torvéon, lieutenant criminel et gouverneur de Lyon.)

Macrin, Pontus de Tyard und Guillaume des Autels als seine Vorbilder:

„Macrin sa Gélonie rend par vers immortelle
„Pontus sa Pasythée, et Ronsard sa Cassandre
„Du Bellay le los fait de son Olive entendre
„Eternise Muret sa Margaris fidèle
„Sa Sainte Des Autels désire toute telle
„Que ses frères divins leurs gracieuses rendre. . . .“

Olivier de Magny, der sehr innige Beziehungen zu des Autels unterhielt,[1]) stellt in seinen „soupirs“ [2]) zweimal eine Pléiade von sieben Dichtern zusammen, in der Des Autels beide Male figuriert. Das 41. Sonett nennt Ronsard, Du Bellay, Baïf, Paschal, Pangeas, Des Autels und de Tyard, das 80. Ronsard, Du Bellay, Baïf, Tyard, Tahureau, Des Autels; nur sechs Gestirne sind im zweiten Gedichte aufgezählt: bescheiden und stillschweigend nimmt er den siebenten Platz für sich in Anspruch.

Entscheidend aber ist, dass Gilles Corrozet [3]) gegen 1571 unsern Dichter in seinem „Parnasse“ als siebenten der bekannten Pléiadegruppe anreiht, indem er den Namen Jean Daurats ausschaltet, der in der Tat als französischer Dichter diesen Rang auch nicht verdient. Es steht somit fest: Des Autels ist von bedeutenden Literaten seiner Zeit direkt der Pléiade zugezählt worden.

Allerdings bringen ihn andere Zeitgenossen in weniger enge Beziehung zu den Pléiadiens, z. B. Estienne Pasquier

[1]) s. S. 83 ff.

[2]) Ol. de Magny, les Soupirs. Paris 1557, in-8°. Avec privil du roi. Bibl. de l'Arsenal BL 8864. Bibl. nat. Ye 33429. — Vgl. auch Le Conservateur tome XXIII, sept 1758, wo 14 Sonatte mit schlechter Einleitung abgedruckt sind, darunter diese beiden.

[3]) Gilles Corrozet, Le Parnasse des poëtes François modernes, contenant leurs plus riches et graves sentences, discours descriptions et doctes enseignemens. Recueillies par feu G. C. Parisien . . . Paris 1571. (Bibl. nat. de Paris, Rés. Ye 4532.)

und Louis le Caron,[4]) der ihn in seiner feurigen Ode „le ciel de grace“ ziemlich ans Ende seiner Aufzählung setzt und von den Pléiadiens trennt. Aber wie man sich überzeugen kann, verfährt er überhaupt nicht systematisch: Ohne Skrupeln zitiert er Ronsard neben St. Gelais, Scève neben Jodelle und Du Bellay, d. h. Vertreter einander bekämpfender literarischer Richtungen nebeneinander; er fügt eben die Namen aneinander einzig nach den Bedürfnissen von Reim und Rythmus, nicht nach dem Prinzip künstlerischer Zusammengehörigkeit.

Auf alle Fälle hatte le Caron eine hohe Meinung von dem Talente Des Autels'. Man könnte die Zahl dieser Huldigungen noch um einige vermehren. Erwähnen wir noch die von Gui le Fèvre de la Boderie, der ihn denjenigen französischen Dichtern seiner Zeit zuzählt, denen die Unsterblichkeit winkt[5]) und Claude Binet[6]) in seinem discours sur la vie de Pierre de Ronsard.

Der grosse Ruf des Dichters gibt sich aber noch durch eine andere Tatsache kund. Schon frühe suchen nämlich junge Talente durch ihn dem Publikum und der Kritik vorgestellt und empfohlen zu werden. So führt er 1554 den Grafen Jacques de Vintimille[7]) durch eine Ode in 18 Zwölf-

[4]) Loys le Caron, La Poésie | de | Loys le Caron Parisien | . . . A Paris . . 1554 (Bibl. nat., Rés Ye 1605): Mais quelle troupe chantante! Mais quelz poetes sacrez La jalouzie me tante de les veoir en telz degrez Qui vous a ravis anxieux De la divinité telle Ronsard, St. Gelais, Jodelle Scève, Bellay gracieux Dorat, Muret immortels Péruze le Maconnois Baïf, Pangeas Alcinois Tahureau et Des Autels Magny mon de mesme encore | Vous tous que la France honore | . . . .

[5]) 5me cercle de la Galliade par Gui le Fèvre de la Boderie:

. . . . Sur un autel marbrin luyse Des Autels
Et soient avecques eux les chantres immortels . . . .
Bibl. nat. Ye 3341.

[6]) s die Note auf S. 8.

[7]) Jacques de Vintimille, s. über ihn La Croix du Maine, Du Verdier, Palliot, Parlement de Bourgogne, vol. II (ordre alphabét.). — Über die Herodianübersetzung s. Bibliogr. S. XXVIII No. 10. Er gehörte zu den

zeilern, die er der Herodianübersetzung desselben vorsetzt, in die Literatur ein. Ronsard und Pontus de Tyard sind die beiden anderen Paten dieses Werkes. Im Jahre 1558 präsentiert er durch ein Sonett seinen Freund, den Seigneur de Guttery, Leibarzt des Kardinals von Guise, der die epistolas doradas des Antonio de Guevara aus dem Spanischen ins Französische übersetzt hatte. Sogar Charles d'Espinay, dessen sonnets amoureux durch Gedichte von Ronsard und Remi Belleau empfohlen werden, fügt diesen glänzenden Namen noch denjenigen Des Autels an, ebenso Marc Claude de Buttet und Claude de Pontoux. Janus Douza endlich und Charles de Rovillon bekennen sich geradezu als seine Schüler und Jünger; „pater audentissime vatum", begrüsst ihn Douza überschwänglich in einer lateinischen Elegie.

Leider ist dieser Ruhm von kurzer Dauer.

Er erstirbt schon zu Lebzeiten des Dichters. Die poetischen Freundschaftsbezeugungen von Seiten Ronsards, Baïfs und de Tyards werden frühe seltener. Als La Croix du Maine [1]) 1584 seine Bibliothèque française veröffentlichte, vermochte er nicht einmal zu sagen, ob der Dichter noch lebe; nicht besser ist Du Verdier [2]) unterrichtet. Weder Scévole de Ste. Marthe noch Du Perron [3]) tun ihm die Ehre

intimsten Freunden von Pontus de Tyard und somit auch von G. des Autels. Pontus sagt über ihn (Second solitaire, éd. 1555, p. 113/114) in einem Zwiegespräche mit Pasithée: „ . . . La musique est maistresse souveraine à consoler un deuil, à rapaiser une ire, refroidir un audace, tempérer un désir . . . Vous pourriez faire conte (Pasithée lui prenant la parole) d'un grand nombre d'anciens historiens sur ce sujet; mais malaisément en rencontreriez vous une de plus vive preuve qu'est celle qui dernièrement nous fut raconté à ce mesme propos par Mr. de Vintemille (duquel la fréquente mémoire vostre, Solitaire, découvre assez, combien vous est chère son amitié. . . .") Zu bemerken ist, dass Vintemille am 10. Mai 1550 dem Onkel Des Autels', Antoine de Saintantost, in seinem Sitz im Parlament von Dijon nachfolgte

[1]) La Croix du Maine I, 307.

[2]) Du Verdier II, 64.

[3]) Du Perron, Oraison funèbre sur la mort de Monsieur de Ronsard, prononcée en la chapelle de Boncourt l'an 1586 . . . éd. 1597, vol. X, pp. 180 ss. des œuvres de P. de Ronsard.

einer Erwähnung an, Claude Binet[4]) erinnert sich seiner erst bei der zweiten Auflage seines discours. Der Jesuite Garasse[5]) spricht nur von ihm, um ihn zu verlästern.

Guillaume Colletet hat ihm zwei recht interessante Artikel gewidmet, die ich im Anhange veröffentlichen werde, da sie noch unediert sind. Die eine Biographie figuriert unter dem Namen G. des Autelz,[6]) die zweite unter G. Teshault.[7]) Colletet hatte nämlich nicht bemerkt, dass G. Teshault ein Pseudonym und teilweises Anagramm für G. Deshautels ist und hatte in einigen Jugendgedichten Desautels, die unter diesem Pseudonym in den ruisseaux de Charles Fontaine[8]) erschienen, das Werk eines andern Dichters gesehen. Er ist übrigens unvollständig und voll Irrtümer.

Ich habe schon auf den recht ausführlichen, aber wenig historischen Artikel des abbé Goujet[9]) hingewiesen. Die anderen Kritiker des 18. Jahrhunderts kopieren die Vorgänger, ohne das Portrait zu vervollständigen oder zu verbessern. Die Mémoires biographiques[1]) z. B. enthalten eine wörtliche Kopie von La Croix du Maine; Nicéron und der Dictionnaire de Moréri haben die nämlichen An-

[4]) In der Ausgabe von 1586 sagt Binet einfach: Il [Ronsard] aima et estima sur tous points pour la grande doctrine et pour avoir les mieux escrit Pontus de Tyard . . . Joachim du Bellay, J. A. de Baïf, Remi Belleau, Amadis Janim, R. Garnier poète tragique, Phil des Portes, Florent Chrestien, Scévole de Sainte Marthe, Jean Passerat et J. Du Perron, et quelques autres dont le jugement est dans ses vers . . .“ Des Autels' Name figuriert hier nicht, wohl aber in den folgenden Ausgaben von 1587 fügt er dann Des Autels' Namen bei mit einigen andern. Die éd. 1597 folgt der von 1586.

[5]) Garasse, Doctrine curieuse, Paris 1623, in-4°, p. 488. — Recherches des recherches, Section XXI, p. 634.

[6]) Bibl. nat. Mss. francais, Nouv. acquis 3073, fo. 24—30.

[7]) ibid., fo. 48.

[8]) s. bibliogr., Liste No. 1 (Seite XXI).

[9]) Goujet V, p. 12; XII 343—353.

[1]) Bibl. nat. Mss. fond fr. 9731.

gaben, und sogar die burgundischen Autoren,[2]) bei denen man doch ein lebhaftes Lokalinteresse erwarten dürfte, reproduzieren einfach, was La Croix du Maine, du Verdier, Colletet u. a. aus den Werken des Dichters und einigen persönlichen Reminiszenzen zusammengetragen hatten.

Als man dann im 19. Jahrhundert dank Ste. Beuve und dank einer strengeren Auffassung der Aufgaben der Literaturgeschichte anfing, dem 16. Jahrhundert gerechter zu werden und seine hohe Bedeutung für die literarische Entwicklung anzuerkennen, da wurde zunächst, und mit Recht, das Interesse von den grossen Monumentalfiguren absorbiert. Nur beiläufig sprach man von Sternen zweiten und dritten Ranges. So hat die neuere Kritik auch Guillaume Des Autels nur fragmentarisch behandelt. Abel Jeandet hat einige dürftige Notizen über sein Verhältnis zu Pontus de Tyard, die These von Henri Chamard beleuchtet in interessanter Weise seine Bedeutung als Kritiker, und kürzlich hat der vorzügliche Ronsardist Paul Laumonier über den Dichter Des Autels einige Vorlesungen an der Universität Poitiers gehalten; ein compterendu ist im Bulletin de la faculté abgedruckt. Laumonier behandelt vornehmlich seine Beziehungen zu Ronsard; das ist denn auch der interessanteste Stoff an der ganzen Persönlichkeit. Doch kann eine zusammenhängende Monographie vielleicht auch sonst einige kleine Beiträge zur Kenntnis der Literatur zwischen 1545 und 1560 beibringen. Das zu versuchen, ist der Zweck dieser Arbeit.

[2]) Muteau, Charles, et Garnier, Joseph: Galerie Bourguignonne: Biographies des auteurs de Bourgogne pour les temps antérieurs à 1789. . . . Dijon 1855, 3 vol. in-16°.

Palliot, Parlement de Bourgogne (s. Bibliogr.).

Papillon: Bibliothèque des auteurs de Bourgogne, Dijon 1745.

I.

Guillaume Des Autels stammt aus der Bourgogne, dem Lande einer reichen literarischen Vergangenheit, wo die Schule der Rhétoriqueurs zu einer glänzenden, wenn auch hohlen Ueppigkeit sich entfaltet hatte, — Spuren derselben finden sich auch in der Dichtung unseres Poeten —, das in der literarischen Bewegung in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts einige der glänzendsten Kämpen hervorbrachte, — es sei nur an Bonaventure Desperiers, Antoine Du Moulin und Hugues Salel erinnert, — und das dann auch in der Pléiade wenigstens durch Pontus de Tyard würdig vertreten war. Es wäre überflüssig, den Einfluss der landschaftlichen Schönheit seiner Heimat, ihrer Bodengestaltung und ihres Klimas auf die Gestaltung der poetischen Eigenheit des Dichters aufdecken zu wollen. Guillaume Des Autels ist eben in seiner Poesie wie die meisten seiner Zeitgenossen vollständig im Banne des Altertums und des Petrarkismus, und neben der reminiszenzenschwangeren Bewunderung und Nachahmung der Antike und der psychologischen Analyse nach Petrarka bleibt ein verschwindend kleiner Raum in seinem Denken und Fühlen für die Reize seiner Heimat. Nur ganz selten tönt ein schönes Erinnern, ein Wort herzlicher Liebe zu seiner Scholle durch die gelehrte Gewundenheit seiner Verse wie eine Rose durch den Dornbusch, so z. B. wenn er Vernoble, sein Tusculum in der Nähe von Bissy, in wenigen Versen besingt:

Mon petit champs non tant riche que noble
Tu m'es autant, voyre plus cher tenu
Que si en toy ie recueillois, Vernoble,

D'un persien regne le revenu.
Tu es à moy de mes aïeux venu! . . .[1])

Und auch hier klingt leise jener Horazische Vers durch:

Ille terrarum mihi praeter omnes
Angulus ridet. . . .[2])

Auch zu den Gliedern seiner Familie fehlen die engen Gemütsbeziehungen. Mit keinem Worte erwähnt er seine Mutter, nur seinem Vater Syacre Des Autels, écuyer, widmet er zwei herzlich unbedeutende Jugendgedichte im Mois de May" und ein Epitaph im „Amoureux repos",[3]) das mehr von achtungsvoller Ehrfurcht als herzlicher Zuneigung zeugt:

Apren, passant, quel fruit avec son los
Porte vertu. Celuy duquel les os
Gisent ici, la suivit tout son aage:
Qui en mourant laissa à son fils seul
La Pauvreté, les affaires, le duel,
Et bon renom pour tout son héritage.

Zwar geht ihm der Familiensinn nicht ab; aber er hat seine Quelle weniger in der Liebe als in einem kräftigen Ehrgeize und Stolze. Er wird nicht müde, uns des Adels seiner Abkunft und der ritterlichen Tradition in seiner Familie zu versichern:

Noble ie suis de race et parentage
(à Pierre Bouchage).[4])

Um die Ehre seiner Dame zu schützen, will er jede Gefahr verachten:

Suivant mon cœur encor la trace
Des armes de ma noble race.
(Vœu à la Sainte.)[5])

[1]) Amoureux repos, IIIe partie, épigrammes No. 10.
[2]) Hor. II, VI.
[3]) Am. repos, IIIe partie, épigr. No. 15.
[4]) Repos (1550) 8e épigramme, fo. 3.
[5]) Suite du Repos (1551), 1re épître, fo. 9.

Untersuchen wir zunächst, inwieweit diese seine gesellschaftlichen Prätentionen historisch berechtigt sind.

Die genealogischen Werke belehren uns darüber, dass die Familie Des Autelz[6]) in der Geschichte des Charrolais eine bedeutende Rolle spielte, dass sie indessen immer den tiers état vertrat.[1]) „Le Charrolais, province annexée au duché de Bourgogne conserva jusqu'en 1751 ses états spéciaux. Les séances se tenaient à Charolles dans l'auditoire du baillage. Parmi les familles qui représentaient le tiers état, je citerai les Ganay, les Saint Antost, les des Autels, . . . les Dagoneau etc., familles qui sont en d'étroits liens de parenté entre elles."

Trotz dieser Zugehörigkeit zum dritten Stande sind Des Autels' Adelsansprüche nicht unberechtigt. Einer seiner Ahnen, Guiot Des Autels,[2]) ist 1380 „capitaine et garde de Mont Saint Vincent (Saône et Loire) pour le

[6]) Die Schreibung schwankt: Deshaultelz (Mois de Mai), Des Autelz (Réplique à Meigret, Suite du Repos etc.), des Autelz (am Ende des II[e] livre des erreurs amoureuses des P. de Tyard, éd. 1573 und Amoureux repos, 1553 etc.), Desautels (Rémonstrance 1559, La paix . . . 1559, Tombeau de Charles V 1559), Desautelz (Harengue 1560 etc.). Der lateinische Name ist ab Aris (nur einmal im Mois de Mai), gewöhnlich aber Altarius.

[1]) s. Beaune et d'Arbaumont, la noblesse aux états de Bourgogne de 1350 à 1789. Dijon 1864, in-4° (Bibl. nat. de Paris, Lm[a] 157).

[2]) s. Bibl. nat. de Paris, Mss. français 7401, No. 431, p. 83 (Original sur parchemin aux Archives nat., YY 118): Remissio pro Guioto des Autelrs (sic) capitaine et garde du Mont Saint Vincent pour le comte d'Armagnac, comte de Charrolais. La province était couverte de Bretons et les Anglois qui tenoient [?] couvroient le pays; de sorte que l'exposant avoit tout lieu de craindre pour la place. Il se precautionna le mieux qu'il pëut et plaçoit au lieu où il pouvoit le plus aisément estre attaqué Jean Rigaudet et deux autres compagnons avec ordre de ne pas quitter leur poste et de bien veiller Il alla se reposer, mais environs une heure apres il alla faire la ronde et trouva le poste vide. Il gronda beaucoup, il prit les souliers de l'un, le chaperon de l'autre, mais Rigaudet se rebella contre lui. Le suppliant prit un tison, luy en donna un coup sur le bras, puis sur la teste, dont R. mourut 8 iours apres. Donné par le Roy à la relation du Conseil à Paris le 3 avril 1380. . . ."

comte d'Armagnac, comte de Charrolais, im Kriege gegen die Engländer. Ein anderer, Jehan Des Autels, chevalier, stellt 1392 dem „Trésorier des Guerres du Roy" eine Quittung aus über „six vingts quinze francs en prest et paiement sur les gaiges de nous, d'un autre chevalier et de cinq escuyers de nostre Seigneur" für unter dem Grafen von St. Pol geleistete Kriegsdienste.[3])

Bei diesem Dokumente finden wir auch das Siegel der Des Autels: Sceau rond de 27 millim. Ecu portant deux bandes dans un trilobe[4]):

Das Wappen der Des Autels ist ein goldener Altar auf blauem Grunde, von einem goldenen Herzen überragt; im 17. und 18. Jahrhundert finden sich nachstehende zwei Formen vor, deren eine (a) z. B. von Jeanne Des Autels,[1]) und deren andere (b) von Jean Desautelz[2]) geführt wird.

Aber auch aus dem 16. Jahrhundert lassen sich Glieder der Familie zitieren, die in achtunggebietender Stellung sich befinden. Ein Pierre des Autelz befindet sich unter den „40 hommes d'armes", die mit achtzig „archers" am 21. Dezember 1517 an der „Monstre et Revue" vor Piacenza auf Rechnung Franz I. teilnahmen.[3]) Der gleiche Pierre des Autelz wird unterm 28. Oktober 1531 als „valet de chambre du Roy" erwähnt.[4]) Ein Alof Des Autels figuriert 1538 unter den „sept vingts dix archers", die

[3]) Bibl. nat. de Paris, Collection Clairembaut, Rég. 8 No. 87, p. 447. Original Pergam . . . „donné au Mans sous nostre scel en tesmoing de ce, le XV^ieme iour d'aoust l'an mil CCC & IIII^XX et douze."

[4]) cf. Inventaire des sceaux de la coll. Clairemb. à la Bibl. nat., par Demey (No. 452).

S. Armorial général de Bourgogne, Bibl. nat. Manuscr. FR 32199.

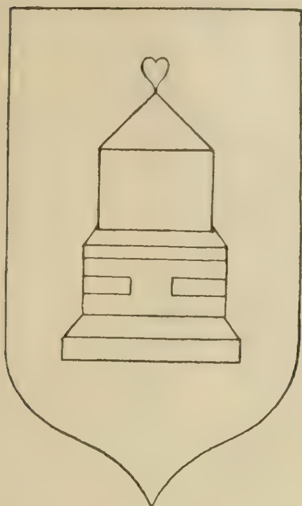
[1]) Jeanne des Autels, femme de N . . . . de Guillever, escuyer, Seigneur du Vergier. (Blasons I 540).

[2]) Jean Desautelz, conseiller et procureur du Roy au Baillage Royal du Charrolais. (Blasons I 661).

[3]) Clairembaut, vol. 122 fo. 351 B; Bibl. nat. Mss.

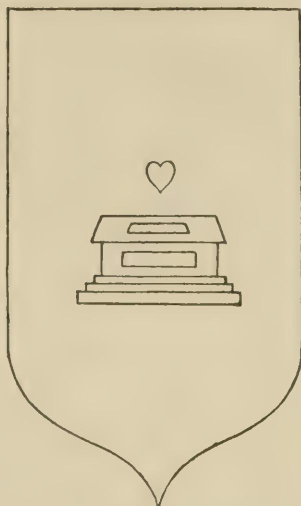
[4]) Catalogue des actes de François Ier, II No. 4270 (Bibl. nat.) Original: Archives nat. K 84 No. 20

a) Jeanne Des Autelz, femme de N.... de Guillever Ec^r Sg^r du Vergier. Bourg I 540.



Description Bourg. II 30 a.

b) Jean Des Autelz, conseiller et procureur du roi au baillage royal du Charrolais.



Porte d'azur à un autel d'or surmonté d'un cœur de même.

mit 95 „hommes d'armes“ unter dem „duc d'Estouteville, comte de St. Pol“ an der „monstre et reveüe faicte a Luzignan en Poictou“ teilnahmen.[5]) Der in Akten von 1504—1517 erwähnte Onkel des Autels', Léonard, „seigneur du Puley et de Géverdey“ führt den Titel écuyer,[6]) ebenso Guillaumes Vater Syacre des Autels an verschiedenen Orten.[7]) So dürfen wir wohl sagen, dass sich seine Familie

---

[5]) Clairembaut vol. 252 f 1229 D.

[6]) Archives de Saône-et-Loire E 1035. Er verheiratet seine Schwester Jeanne des Autels mit Guillaume de Varenne, écuyer.

[7]) s. seinen Ehevertrag von 1515: Archives de Saône-et-Loire E 1041, ferner das Epitaph im Am. repos, und die beiden kleinen Gedichte, die sein Sohn im „Mois de May“ an ihn richtet.

unter den angesehensten des dritten Standes befand und auf eine ehrenvolle Vergangenheit zurückblicken konnte.[1]) So ist es keine Anmassung, wenn er sich in seinen Werken als gentilhomme Charrolais bezeichnet;[2]) dieser Titel wird ihm auch von den königlichen Privilegien zu seinen Werken zuerkannt.

Des Autels' Vater Syacre des Autels war „Coseigneur du Puley",[3]) eines Schlosses und Lehens im heutigen Kanton Mont Saint-Vincent, der heute zum Arrondissement Châlon-s. Saône gehört, im 16. Jahrhundert aber dem Charrolais zugeteilt war. Er hatte 1515 in erster Ehe Constance de Toulonjon heimgeführt, eine Nichte von Jean de Toulonjon, „protonotaire du Saint Siège",[3]) die ihm verschiedene Immobilien „sis à Pesmes" (Haute-Loire) und in Chastel-Moron in die Ehe brachte. Wann diese Ehe sich durch den Tod der Ehefrau auflöste, konnte ich nicht ermitteln; sicher aber vor 1528; denn im Mai 1529[4]) wurde Guillaume, aus der zweiten Ehe Syacres' mit Anne de Vesure[5]) der Tante des Pontus de Tyard, hervorgehend, geboren.

[1]) Die Familie Desautels, die ihren Namen von einem kleinen Weiler in der Pfarre von Pouilloux (Saône-et-Loire) hat, nimmt bis zur franz. Revolution eine bedeutende Stellung im Beamtenadel ein; einzelne Mitglieder machen auch militärisch Karriere, s. Bibl nat Coll. Clairemb, régistre 8. No. 871, Bibl. nat. Ms. pièces orig 147, Arch. dép. de Saône-et-Loire.

[2]) Amoureux repos (1553), Harangue au Peuple françois (1560), La Paix venue du Ciel (1559)

[3]) Archives dép. de Saône-et-Loire E 1041.

[4]) Dokumente über das Geburtsdatum fehlen; doch ist das Geburtsjahr leicht zu bestimmen: Der Holzschnitt auf dem ersten Blatte des „amoureux repos" von 1553 hat die Inschrift: anno 1553, aet. 24. Überdies bestätigen viele Stellen aus den Werken diese Angabe. — Für den Monat Mai spricht folgendes: In einer epistre à sa Sainte (Suite du repos, 1551) führt er seine Liebespein auf die unglückliche Konstellation der Gestirne bei seiner Geburt zurück: . . . e croy que le flambeau | qui au tiers ciel [Venus] reluit tant cler et beau | jettant ses raiz droict contre mon Mercure Me condamna naissant à telle cure. || — Das führt auf den Mai.

[5]) Siehe über das Verwandtschaftsverhältnis zu de Tyard S. 57.



Le PULEY — Le Château

Ueber den Geburtsort äussern sich die Autoren verschieden. Goujet betont gegenüber La Croix du Maissne und Guillaume Colletet, die ihn in Montcenis en Bourgogne geboren werden lassen, er sei in Charolles geboren, da er sich beständig „poète Charolais" nenne. Beide haben sich geirrt, und Des Autels sagt es uns selbst ausdrücklich, dass seine Wiege im väterlichen Schlosse von Le Puley[6]) gestanden. Puley ist ein stattliches Schloss in lieblicher Umgebung, von dessen heutigem Zustande umstehende Photographie eine Idee gibt.

[6]) Diejenigen, die sich für Montcenis als den Geburtsort des Dichters aussprachen (La Croix du Maine, Colletet, Moréri, Nicéron) stützten sich
1. auf die Tatsache, dass er zwei Werke („Le Mois de May" und „réplique à Louis Meigret" mit der „suite du repos") von Montcenis aus datierte;
2. auf ein Sonett „de la force d'Amour" in der „Suite du repos" zu Ehren Maurice Scève's, worin er Scève, Petrarca, Virgil und Homer besingt; käme aber seine Dichtergabe seiner Liebe gleich, so würde er alle diese Dichter überragen:

Mais quand l'instinct des Muses tel j'aurais
Que j'ai d'amour, Montcenis, tu ferais
Taire Lyon [Scève], Florence [Petrarca], Rome [Virgile],
Athènes [Homer].

Wie man sieht, spricht er hier von den Wohnorten, nicht den Geburtstätten der zum Vergleich herangezogenen Dichter. Somit bezeichnet Montcenis auch den Wohnort des Autels zur Zeit der Abfassung des Gedichtes (1550). — Nun hat Des Autels das Gedicht mit Varianten ins „Amoureux repos" (1553) aufgenommen: An Stelle der Wohnorte der Dichter setzt er nun deren (traditionelle) Geburtsorte, und ersetzt denn auch in künstlerischer Consequenz seinen Wohnort durch den Geburtsort:

Mais quand l'instinct des Muses tel j'aurais
Que j'ai d'amour, mon Puley, tu ferais
Taire Lyon, Aresse, Andes, Athènes.

Aus dieser Stelle geht der wahre Geburtsort klar hervor. — Colletet hat diese Variante auch gekannt und als auffallend notiert. Sonderbarerweise aber fasste er Puley als Personennamen auf: . . . „appliquant de ceste sorte à un autre ce qu'il avoit dit si confidemment de soi-mesme." Diesmal ist dem sonst so feinsinnigen Colletet ein böser Schnitzer passiert.

So traurig die Vermögensverhältnisse Syacre des Autels' bei seinem Tode (1553) auch waren (s. S. 91), in Guillaumes Jugendzeit war er ein reichbelehnter Landedelmann, der seinem Sohne eine vorzügliche Bildung angedeihen lassen konnte. Aehnlich wie Montagne, wurde Guillaume durch einen Hofmeister erzogen, der sein Hauptaugenmerk auf das klassische Latein richtete, so dass dieses dem Jüngling sogar näher lag als seine Muttersprache selbst. („J'entreprins et començay à traiter en langue latine beaucoup plus familière à mon estude que la françoyse, un nouveau argument . . .“ Lettre à St. Anthost du 20 aoust 1550. Préface de la „réplique à Louis Meigret.) So sind auch seine ersten Gedichte lateinisch:

A MONSIEUR JEAN DE VESURE.

Dedans Paris ma Muse t'ha faict veoir
Ses vers Latins, souvent plus froids que glace,
Que toutesfois tu daignois recevoir
Benignement avec joyeuse face. . . .
(Repos de plus grand travail, fo. 6 vo.)

Des Autels hat uns den Namen eines seiner Präceptoren überliefert. Es ist Jean Tullerius. Am Anfange des „Mois de May“ finden wir ein lateinisches Distichon desselben an G. des Autels:

Foelix sidereis deductum nomen ab aris!
Foelix qui tantae nomina sortis habet!

Worauf Des Autels erwidert:

Non me crediderim foelicem ex nomine natum
At quod praeceptor, sit mihi Tullerius!

Näheres über diesen seinen Lehrer konnte ich nicht erfahren.

Frühe schon, wahrscheinlich zwischen 1542—1545, muss Guillaume des Autels zu Studienzwecken sich in Paris aufgehalten haben. In der Mitistoire barragouyne ist er über die Vorgänge im Collège de Bourgogne und in Paris

überhaupt gut unterrichtet und wenn man jene Angaben im 10. Kapitel auf Des Autels selbst beziehen dürfte, so wäre er im Frühjahr 1544 zum magistre juré promoviert worden.[1]) Das scheint etwas frühe; aber Beispiele von überraschender Frühreife sind gerade in der Renaissancezeit nichts seltenes; man denke nur an Etienne de la Boétie und gar an den gleichalterigen Henri de Mesme, der mit 16 Jahren in Poitiers Jurisprudenz dozierte. Leider kann ich über diesen Pariser Aufenthalt, der für seine Bildung doch recht wichtig war, nur wenig mitteilen. Es scheint, dass seine poetischen Leistungen sich hier auf lateinische Schulverse beschränkten. Einzig das Distichon an Tullerius ist uns davon erhalten; dagegen erwähnt er im „Repos" lateinische Verse, die er in Paris Jean de Vesure präsentierte, „souvant plus froids que glace". Zu Jean de Vesure, von dem ich nichts weiteres weiss, als dass er ein naher Verwandter des Autels[2]) und ein Gelehrter gewesen, muss er im Verhältnis von Schützling und Schüler zu Lehrer gestanden haben. Der in der Note erwähnte Fr. Pelletier[3]) dürfte einer seiner Studiengenossen sein; sicher ist das von Maîstre Bartholomy des Places zu sagen, „chanoine en l'eglise cathédrale d'Autun son bon amy et

---

[1]) „Quand Gaudichon fut à Paris, on le mena tout droict sans broncher au Collège de Bourgoigne sous la charge de Mr. Guillaume Bernard, Principal d'autant bon sçavoir et vertu qu'autre qui fust pour lors en l'université . . . " (p. 26). Über die Schule macht er sich unehrerbietig lustig. — Unterm 2. März 1543 (id est 1544 n. St.) schreibt ihm sein Vater einen lobenden Brief wegen der Promotion, der eine Kopie des Pantagruelbriefes ist . . . „Et fut passé magister juré l'an mil cinq cens quarante trois, en la rue au Foirre . . ." (p. 27).

[2]) Jean de Vesure, oder de la Vesure, war ein Onkel des Autels, mütterlicherseits (siehe S. 73). Abel Jeandet (Pontus de Tyard, p. 16) erwähnt ihn als Philologen, speziell als Kenner des Hebräischen.

[3]) Im „Mois de May" widmet er ein Epigramm „a Noble Françoys Pelletier, docteur es droictz, Seigneur de la Vesure et Saint Nesy, son cousin", also ein Sohn des Jean de la Vesure.

compaignon d'estude à Paris;[4]) einige Angaben über diese Persönlichkeit, die ich der Liebenswürdigkeit des Herrn F. Lotron, chancelier de l'évêché d'Autun verdanke, beweisen mir, dass der Studienaufenthalt der Freunde wirklich in die Zeit zwischen 1542 und 1545 zu setzen ist.[5])

Wie die meisten seiner humanistischen Zeitgenossen giesst er über das damalige Schulwesen die Schale seines Spottes aus: Quand Gaudichon fut à Paris, on le mena tout droict sans broncher au collège de Bourgogne[1]) souz la charge de Monsieur Guillaume Bernard, Prinzipal, d'autant bon scavoir, et vertu qu'autre qui fust pour lors en l'université. La Gaudichon devint bien grand clerc en matière de jouer sur les tecles à la paume, ou de prophetizer quelques baguenauderies aux latrines durant les leçons, ou de frapper l'un et pousser l'autre, ou de pintaser ad libitum et mille autre juppineries. Ce neantmoins, il ne laissoit de bien profiter en érudition, pour ce qu'il avoit la teste tendre, et facilement on y pouvait faire entrer tout ce qu'on vouloit. Et en cas qu'il n'y voulust entrer, l'on le faisoit entrer par derriere: tellement qu'en moins de dix ans, il sceut tous les fesseculs de Grammaire, les Abusesgrues de Rhétorique, les Badauderies de Logique, les Farces moralisées des Ethniques, les coques segones de Physique: ainsi que magi-

[4]) „Mois de May“, fo. 7 vo.

[5]) M. Lotron zitiert mir zwei Barth. des Places, chanoines de St-Lazare d'Autun. Der eine trat 1565 ins Kapitel ein (Barthélmy le jeune) und kann, entgegen der Meinung Lotrons, nicht für uns in Frage kommen, indem ja unser Bartholomy 1550, der mutmasslichen Publikation des Mois de May, schon Kanonikus ist. — Der andere (B. l'ancien) wird 1560 als 19. auf der Liste von 36 Kanonikern aufgezählt, und muss demnach, wie Lotron meint, schon ca. 15—20 Jahre dem Kapitel angehören. Das führt auf ca. 1545 als Eintrittsjahr; 1545 musste also des Places wieder aus Paris zurück sein, ebenso sein „bon compaignon d'estude“ des Autels.

[1]) In der gleichen Zeit war auch Henri de Mesme als Schüler im Collège de Bourgogne, s. Autobiographie von H. de Mesmes: . . . ie fus mis au College de Bourgoigne l'an 1542 en la troisième classe . . .

stralement elles sont enseignées à Paris." (Mitistoire barragouine, p. 27, ed. 1574.)[2])

Die Nachahmung Rabelais' (Gargantua c. XIV, XV, XIX, XXI) liegt auf der Hand; nichtsdestoweniger ist die Schilderung unabhängig genug, dass man auf Elemente persönlicher Erfahrung schliessen darf.

Die Jahre, die er in Paris verbrachte, waren eine Zeit des frischen, oft sogar erbitterten philosophischen Kampfes, an dem die ganze studierende Welt leidenschaftlich teilnahm und der auch in der „Mitistoire" einen Widerhall findet. Pierre de la Ramée[3]) hatte seinen Kampf gegen den Aristoteles der Scholastiker aufgenommen. „Recedat Syllogismus," hatte schon Luther ausgerufen, „recedat syllogismus" tönt aus Rabelais' Bouffonerie gegen Janotus de Bragmardo hervor. Aber den tatsächlichen Sturz des alten Erziehungs- und Lehrsystems — denn gegen diese ging es in erster Linie — führt erst Pierre de la Ramée herbei.

Nachdem er den Kampf schon 1536 durch seine Examenarbeit eröffnet hatte, erregte er 1543 einen gewaltigen Sturm in der ganzen scholastischen Welt durch seine Animadversiones Aristotelicae, worin er in leidenschaftlicher Weise Aristoteles als Sophisten, Heuchler, Gottlosen brandmarkt, die syllogisierende und disputierende Unterrichtsmethode mit ihrem leeren Formalismus angreift

[2]) Vergleiche auch, was Clément Marot über das Schulmeistertum seiner Zeit sagt:

En effet c'estoient de gran's bestes
Que les régens du temps jadis!
Jamais je n'entre en Paradis
S'ils ne m'ont perdu la jeunesse.

[3]) Über Pierre de la Ramée s. Lenient, La Satire en France au XVI[e] siècle, Paris 1866, und Waddington, Pierre de la Ramée, Paris 1855; Quicherat, Hist. de S. Barbe. — Vgl. auch Rabelais, IV[e] livre, nouveau prologue: . . . Mais que ferons nous de ce Rameau, et de ce Galland . . . pp. 349 ff. V. la Pétromachie de Joach. Du Bellay.

und sie durch das zusammenhängende Wort, die rhetorische Leistung des Lehrers ersetzen will. Der Streit dauerte durch Jahre hindurch. Antonio Govea, jurisconsultus, Galland, Rektor der Benediktiner, Joachim Périers bekämpften ihn mit mehr Grobheit als Geist, und der Lärm wurde so gross, dass Franz I. zur Beruhigung der Geister eine Disputation zwischen Ramée und Govea ansetzte.

Ramée wurde als besiegt erklärt und als „coupable d'ignorance et de stupidité autant que de méchanceté et de mauvaise foi."

Doch nicht in den Augen aller war Pierre de la Ramée der Besiegte. Gerade die junge Welt, welche sich mit Eifer auf die platonischen Studien stürzte, stellte sich auf die Seite dieses heissblütigen Kämpen. Zwar hat sich Du Bellay über Pierre de la Ramée gleichmässig lustig gemacht wie über Galland, aber das war 15 Jahre später, als das Feuer der ersten Begeisterung längst verraucht war. Unter dem frischen Eindrucke der Ereignisse dagegen steht Des Autels noch, wenn er schreibt: „L'autre cas digne de recit advenu à Paris, au temps de l'estude du dict Gaudichon, fust le débat entre Petrus Ramus, homme très ingénieux et éloquent, et les Aristotéliques: le parti desquelz soustenoient quasi tous les Théologiens, Decretistes, Medecins, et Philosophes. La cause du débat vint des animadversions du dict Ramus contre Aristote. Toutesfois sa sentence ne fut du tout tant repudiée, qu'elle n'attirast encores à soy de chacune faculté quelquesuns. Le plus fort argument de ses adversaires estoit qu'il falloit suivre la commune. Ce que les Théologiens prouvoient per ecclesiam catholicam, les légistes et Decretalistes anciens comme Bartholistes, Baldistes, Accursianistes, Azonistes, Archidiaconistes, Abbatistes etc. . . . (p. 32) et autres de telle farine, en soustenant leurs vieux pères, disoient: qu'il n'y avoit rien de plus certain de ce qu'on devoit suyvre la commune; . . . et ammenoient ie ne say quelz textes à propos . . . que ie dirais biin si i'avois un peu bu. Les Medecins qui font

tousiours leurs consideracions et iugemenz selon la pluralité des signes et circonstances, n'estoient pas d'autre opinion. Les Philosophes en les soustenant disoient: Loquendum esse cum pluribus. Et trestous ces petits chiardeaux d'Humanistes, ne faisoient que crier que Plus vident oculi quam oculus. Mais les Ramistes à beau rameaux de sapience, se defendoient gaillardement. Je vey entre les autres un ieune Théologien bien troussé, qui disoit que la comune opinion des Docteurs de l'Eglise (qui par aventure contreviendroit à l'Escriture saincte, et au droict divin) devoit estre postposce à celle d'un seul, fondee en bonnes raisons Evangeliques, comme Gamaliel contre tous feut creu. Act. 5. Joinct le bon Prophete, qui se disoit estre seul, duquel l'opinion valoit mieux que de tous les autres. Ledict Theologien fut soustenu d'un bon garçon Decretiste, qui disoit: que Paphnutius en avoit autant faict au Concile de Nice, Cans. Nicena 31 distinct. alleguant ontre, cap. Ecclesia Vestra, de elect. canon. non liceat Xij. distinct. et un grand tas d'autres. . . . . Les Philosophes contre le Loquendum cum pluribus, amenoyent un Sapiendum cum paucis: attendu la matière dont est question: Turbam ne sequaris, se mettoit au devant du plus vident des Humanistes. Je les laisseray en ce combat . . . . et s'ils attendent que ie les en iette, ils ont beau loisir de se tourmenter. Si quelqu'un se veut ingerer d'y asseoir iugement, il ne le faudra d'amour, ny de hayne estre à l'une partie, ny à l'autre affectionné, car:

La sentence n'est pas certaine
Du iuge qui est incité
Par grand amitié ou par haine
Ou par sa propre utilité.

Ich habe die Beschreibung mit wenigen unwesentlichen Streichungen hier eingeschaltet. Sie entbehrt nicht einer gewissen satirischen Kraft in der Schilderung der pedantischen Anhänger des Aristoteles; einige Details über

die Sekundanten des Ramus sind recht interessante Beiträge eines Augenzeugen. Ohne aufdringlich für Pierre de la Ramée einzutreten, lässt er doch eine warme Teilnahme für diesen „homme tres-ingenieux et eloquent" durchblicken. Vielleicht hatte Des Autels schon damals Gelegenheit, Ramée näherzutreten; später verband ihn eine aufrichtige Verehrung mit ihm trotz der politischen und religiösen Meinungsverschiedenheiten; das „Encomium Galliae Belgicae" (1559) enthält ein längeres lateinisches Gedicht des Autels' zu Ramus' Ehren, das ihn auch wieder gegen die Sophisten, diese „patres ineptiarum" in Schutz nimmt.[1])

Die wichtigen historischen Ereignisse der folgenden Zeit trugen dazu bei, dass Des Autels die Hauptstadt verliess. Im Sommer 1544 rückten Heinrich VIII. von England und Kaiser Karl V. gegen Paris vor. Durch königliche Verordnung wurden die écoliers nach Hause geschickt.

In Zeiten grosser Spannungen und Aufregungen, wo der Schulbetrieb ohnehin stockte, war es das Beste, sich diese unruhigen Köpfe durch eine solche Massregel fernzuhalten. So mag des Autels denn der Königl. Verordnung Folge leistend damals den Heimweg angetreten haben.[2])

[1]) Ad Petrum Ramum contra Sophistas, Encom. fo $C_2 r^0$ et v^0.

[2]) „Maintenant reste la troisiesme adventure qui fut un petit de plus grande importance que les deux precedentes . . . Ce fut la seconde venue de Charles cinquiesme de ce nom, Empereur des Romains, en France: laquelle (entre le autres pertes) fut cause du débauchement de maints ecoliers: desquels les uns prenoient la pique, les autres s'en retournoient en leur pays, contrains par l'ordonance du Roy sur ce faicte: au moyen de quoy Gaudichon trouva compagnie pour sortir hors de France." (Mitistoire barr. ed. 1574, p. 34.)

II.

Guillaume des Autels wandte sich nun dem Studium der Jurisprudenz zu. Zu diesem Zwecke bezog er die Universität Valence. Vorher aber machte er wahrscheinlich einen für seine literarische Laufbahn wichtigen Aufenthalt in Lyon. Wenigstens unterhielt er während seines Aufenthaltes in Valence mit den Lyoner Dichtern und Gelehrten freundschaftliche Beziehungen und stand mit Charles Fontaine z. B. in eifrigem Briefwechsel.[1]) Ich will nicht wiederholen, was schon so oft gesagt worden ist über die enorme Bedeutung, die der Stadt Lyon im geistigen Leben des französischen Volkes im 16. Jahrhundert zukam. Ein Brennpunkt des Handels und Gewerbefleisses, ein Zentrum der platonischen Philosophie, die Eingangspforte des italienischen Einflusses, der Sitz der bedeutendsten Schriftsteller, Dichter, Buchdrucker, — damals noch identisch mit Universalgebildeten, man denke nur an Etienne Dolet, an die Etienne, an Morel, Ch. Fontaine, die de Tournes etc. —, eine Stadt, mit deren intellektuellem Leben die Namen von Rabelais, Marot, Scève, Héroet, Louise Labé und so vielen andern ehrenvoll verknüpft waren: so stand Lyon da, Paris an Bedeutung beinahe überragend, weil es dem mächtig

[1]) In einer épitre poétique à Charles Fontaine (publiziert in den Ruisseaux de Fontaine, 1555, aber geschrieben im Mai 1546) erinnert er Fontaine daran, daß er ihm noch eine Antwort schulde auf eine Anfrage über Paul Angiers „Experience“:

. . . . . . (Ma basse Muse)
Il luy faschoit d'attendre si longtemps
De toy responce (encore ie l'attens).
Et craignant trop faire longue demeure
Elle ditta cette epitre en une heure . . .

bildenden Einflusse der Italiener noch weit mehr offen stand als die Hauptstadt selbst.[2])

In diese mächtige geistige Werkstätte trat nun Des Autels, ein Lernender und Strebender. Zwei Männer nahmen sich seiner zunächst wohlwollend an: Charles Fontaine und Barthélmy Aneau.

Beide sind als Dichter in verdiente Vergessenheit geraten. Sie dürfen als die Häupter der Schule Marots in Lyon bezeichnet werden. Besonders Ch. Fontaine genoss bedeutendes Ansehen.[3]) Wir werden in dem Kapitel „Des Autels und die Literaturkritik" auf Fontaines Beziehungen zu unserem Dichter zurückkommen. In der vorhin erwähnten „epitre", auf die ihm Fontaine eine Antwort in Versen sandte, findet sich nun auch eine Anspielung an Barthélmy Aneau, den Autor des Quintil Horatien:

. . . .
Si tu fais tant donques par ta bonté
Que d' excuser ma bonne volonté,
Tu pourras bien sans plus grand'fascherie
Faire pour moi ceci dont ie te prie:
C'est qu'il te plaise à l'anneau précieux
Qui par Volcan, le forgeron des cieux,
A esté faict d'un air si pur et monde
Qu'il rend clarté par tous les coings du monde
Humble salut lui rendre de ma part . . .

Dürfte die grosse Verehrung, die sich in diesen Versen für den Principal du Collège de Lyon ausspricht, nicht die Annahme erlauben, dass Des Autels sein Schüler war? Auf alle Fälle stand er mit ihm im Verkehr, und diesem vielseitig

[2]) Über die Bedeutung Lyons im 16. Jhdt. s. u. a. auch Ste-Beuve, portraits contemp. t V. p 3, und Chenevière, Bonaventure Desperiers, thèse 1885 p. 43 etc. — Nach der Abfassung der Arbeit kam mir auch die treffliche Arbeit von A. Baur zu Gesicht: Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise, Paris, Champion 1906. Diss. Zurich.

[3]) s. Emile Roy, Charles Fontaine et ses amis. Revue d'hist. litt. de la France 1897, pp. 412 ff.

gebildeten, etwas pedantischen Schulmanne und Kritiker hat er wohl zum Teil sein dialektisches und polemisches Geschick zu verdanken, das er im Streite mit Meigret und gegen die „déffence et illustration“ Du Bellay's entwickelte.

Ueber das Frühjahr 1546 *) hinaus dauerte der Aufenthalt in Lyon nicht. Im Mai 1546 ist er in Valence, wo er den Rechtsstudien obliegt. Mit geringem Eifer zwar: „Les cautèles et ruses du vieil Accurse“ [1]) vermögen ihn nicht recht zu befriedigen, und der Dienst der Musen scheint ihm viel erstrebenswerter. Doch tröstet er sich damit, dass ja der Musen Gebieter Apollo zugleich auch der Schöpfer der heiligen Gesetze und die Jurisprudenz somit die dem Dichter am besten zusagende Wissenschaft sei.[2])

Valence war damals eine der berühmtesten Rechtsfakultäten, seit Coras [3]) sein glänzendes Lehrtalent in ihren Dienst gestellt hatte. Des Autels hat für diesen seinen Lehrer eine schwärmerische Verehrung, und dieser begegnete dem talentierten jungen Manne mit grossem Wohlwollen. Die Zeugnisse für diesen herzlichen Verkehr sind ziemlich zahlreich. In der épitre à Fontaine berichtet Des Autels an Barthélmy Aneau:

Lors, (s'il te plaist) en deux mots luydiras
Le bruit qu'acquiert nostre docteur Coras
Qui sans propos inutile et frivole
Efface ici le grand nom de Bartole.
Desia il fait venir les Transmontains (= Italiens)
S'humilier et n'estre tant hautains.

*) Vom Mai 1546 aus Valence ist die Epistre à Fontaines datiert.
[1]) épître à Fontaine vv. 1—6, 10—20.
[2]) ép. vv. 25—60.
[3]) Über Coras s. La Croix du Maine, I 482; Du Verdier IV 398.
Taisand, La vie des plus célèbres jurisconsultes. Paris 1721.
Sein Leben wurde von seinem Enkel Jacques beschrieben. (Paris 1673.)
Wesenbecius, Exempl. Jurisprud. p. 236.

Desia on veoit tomber l'outrecuidance
D'Italiens, se venant rendre en France.
Certes Budé l'avoit ia commencé:
Autres savants l'avoient bien avancé.
Donques Coras maintenant donnera ·
La fin à tout, Coras couronnera.

Im repos de plus grand travail (1550), nach seiner Angabe eine Sammlung von Gedichten, die er zwischen 15 und 20 Jahren verfasste, gibt ein huitain von dem herzlichen Verhältnis zwischen Lehrer und Schüler Kunde:

A MONSIEUR DE CORAS, son précepteur et père d'erudition.

J'estois par fièvre en un lict détenu
Quand vous disiez, très excellent docteur
Que si mon jour dernier estoit venu
La mort plaindriez de moy vostre auditeur:
Soyez certain que pour avoir cest heur
J'euz de mourir ce jour-là grand'envie:
Car i 'esperois de Vous, mon précepteur
Plus en ma mort que de moy en ma vie.

Sogar in der Mitistoire barragouine, wo er sonst den Spott auch gegenüber guten Freunden nicht spart, und infolge seiner Anonymität absolute Ausdrucksfreiheit hat, setzt er ihm ein ehrendes Denkmal:

. . . par ma foy, ie pensoye estre à Valence avec les bons frelaux mes compagnons Roberts, à faire comme nous soulions sortir de la lecture de ce très admirable docteur Monsieur de Coras Tholozain, lequel i'ay ouï appeler en compagnie de doctes gens le plus subtil des éloquents docteurs et le plus eloquent des subtils; outre ce qu'il est grand vindicateur de vérité. Mais mon Dieu, quelle grace a-t-il à enseigner methodiquement toute la science du droict confuse par les innumérables brouillards de nos vieux pères? Parquoy i'ay de luy autresfois faict ce distique en latin:

Multa docet paucis, claris obscura Latinis
Barbara, quam magni est hoc opus artificis.

Et en françoys ce quatrain:

> Longue dispute il comprend briefvement
> Propos barbare il tourne en beau langage
> Sentence obscure il monstre clairement.

Ha que i'ay grand'envie de l'ouïr encore!"

Sogar poetisch scheint ihn Coras angeregt zu haben. Unter seinen juristischen Schriften findet sich eine Streitschrift gegen diejenigen, die durch Zwang Heiraten zustande bringen.[1]) Im repos de plus grand travail findet sich nun ein dixain mit dem Titel

Contre ceux qui font les mariages par force, in dem er protestiert gegen die

> folles gens! qui par force conjoindre
> Voulez deux corps et deux âmes ensemble.

Wahrscheinlich war es Coras, zusammen mit Philippe le Brun,[2]) dem eifrigen Hugenotten, der ihn für kurze Zeit während seines Aufenthaltes in Valence in die kalvinistische Bewegung hineinzog und mit den Prädikanten bekannt machte. Coras war Protestant; er ist später in der Bartholomäusnacht als ein Opfer seines Bekenntnisses in Toulouse gefallen. Bei den herzlichen Beziehungen zwischen den beiden Männern darf wohl auf eine Beeinflussung geschlossen werden. Zwar hat Des Autels unter seinen Freunden noch eine stattliche Zahl, die dem Kalvinismus nahestehen, z. B. jenen Barthélmy des Places, chanoine à Autun,[3]) von dem

[1]) s. Taisand, La vie des plus célèbres jurisconsultes, Paris 1721.

[2]) Philipp Le Brun war 1546 vice-recteur de l'université de Valence. Er tritt später in den Hugenottenkriegen als eifriger Verfechter der kalvinistischen Sache in der Gascogne auf. Er ist ein intimer Freund und Verwandter von Louis Dès Mesures, der ihm in einer interessanten „Epistre" die Tragédies saintes widmet. — Auch Olivier de Magny ist mit Le Brun befreundet und widmet ihm in den „Gayetez" (1554) eine Ode, f. Favrel 202.

[3]) siehe über die Rolle der Des Places in der kalvinistischen Bewegung:

ich bereits gesprochen; dann stand er der Lyoner Familie Hurault nahe,[4]) von der sogar der Bischof Hurault[5]) der Reformation sehr geneigt war. Aber nach seinem eigenen Zeugnisse fällt diese religiöse Krisis in die spätere Valencerzeit, 1547/48. Er schreibt nämlich im Jahre 1560[6]):

„Je dy et proteste que je suis et veux toute ma vie estre un membre de l'église, paisible et d'accord avec les autres. Je dy de celle saincte et vraye église, joincte, unie, et non démembrée qui tient à son chief, et l'entretient par un accord universel: à raison duquel elle ha prins, et retient encor' aujourd'hui le nom de Catholique. Je dy que par elle, en elle et avec elle je veux entendre la parole de Dieu et non autrement. Je confesse avoir plus d'une fois éprouvé que tant plus on s'écarte d'elle, tant plus on s'éloigne de la pure, saine et vraye intelligence. Il y a environs douze ans (peu plus peu moins) que par fortune ie tombay en la cognoissance et familiarité de ie ne sçay quelz hommes idiotz qui avoient ia quelque temps auparavant, semé par la France une trespernicieuse hérésie (ce que toutefois par lors ie ne sçavoys) et combien qu'ils fussent ignorants des lettres grecques, latines et toutes autres, hormis quelque peu de leur langue maternelle, toutefois ils m'interpretoient toute la saincte histoire du nouveau testament par allégorie et (comme l'on parle) en sens moral."

Diese Berührung mit dem Kalvinismus fällt somit ins Jahr 1548. Von tiefgehender Wirkung war sie nicht. Keine Spur von religiös-protestantischer Inspiration ist in seinen

Courtepée description générale et partic. du duché de Bourgogne. Dijon 1774/85.

Hyppolite Abord, Histoire de la réforme et de la ligue à Autun. Autun 1855—1887. pp. 149—165—170—182—369.

[4]) s. Réplique à Louis Meigret, p. 15: . . . . entre lesquelz à cause d'honneur ie nomme les Huraults au plaisir et commandement desquelz ie suis tresdevotement affectionné.

[5]) s. Chenevière, thèse sur Bonaventure Despériers. Paris 1886.

[6]) Harengue au peuple françoys. Paris 1560.

Werken nachzuweisen. Selbst die beiden Gedichte auf Marot's Tod im Mois de Mai sehen von der religiösen Seite ganz ab. Auch ist er schon 1549 entschieden wieder in den Schoss der Kirche zurückgekehrt. Wir sehen ihn in Verbindung mit dem Kardinal de Tournon, über dessen Devise er 1549 eine moralité schreibt,[1]) und mit dem Protonotar des apostolischen Stuhles und Rektor der Universität Valence, Jean de Masso.[2]) Dass er auch später noch etwa schwankend wurde, geht aus zwei Umständen hervor: Einmal sagt er selbst, er habe „plus d'une fois éprouvé que tant plus on s'écarte d'elle . . . . tant plus on s'écarte de la vraie . . . intelligence."[3]) Dann aber ist namentlich sein Eifer auffallend, mit dem er 1560 seine Rechtgläubigkeit verkündet;[3]) offenbar muss sie stark in Zweifel gezogen worden sein.

Von Valence aus blieb er mit Lyon in regem Verkehre. Seine literarischen Verbindungen mehrten sich. In Valence selbst war ein Kreis gebildeter Männer, die sich mit literarischen Fragen befassten, zu dem Des Autels und jener Philippe Lebrun,[4]) vice-recteur de l'Université gehörten, dem er seine erste polemische Schrift „de l'antique escripture" gewidmet hat. Charles Fontaine, Aneau und andere seiner Lyoner Freunde führten ihn bei den Häuptern der Lyoner Schule ein.

Frühe schon lernte er Mélin de St. Gelais kennen. Im „Mois de May" findet sich eine Elegie auf den Tod Clement Marots „qui se peut chauter sur: Laissez la

[1]) s. Repos des plus gr. tr.: Autre dialogue moral sus la devise de Mr. le Révérendissime Cardinal de Tournon „Non quae super terram", joné à Valence devant luy le Dimanche de Mi-caresme 1549 (= 1550).

[2]) Pour un May planté devant le logis de Mons. M. Jean de Masso, Prothonotaire du Saint Siège apostolique, Recteur de l'Université de Valence. 1549. (Repos de plus gr. tr., 22. sonnet.)

[3]) s. S. 30.

[4]) c. f. p. 29 n. 2.

verde couleur“: eine Huldigung an St. Gelais, dessen Ruhmestitel diese „déploration de Vénus“ war, trotz Du Bellays verächtlicher Kritik.[1]) Der Verkehr mit St. Gelais muss ein recht inniger gewesen sein. In der „antique escripture“ (1548) widmet er ihm eine glänzende Besprechung,[2]) und gegen Du Bellay's ungerechte Verurteilung nimmt er ihn in der „réplique“[3]) nachdrücklich in Schutz. In einem „dixain“ des „repos de plus grand travail“[4]) (1550) fordert er ihn zur Publikation seiner Werke auf:

Poète, ayant en tout divine grace
Tu as tes vers veuz et reveuz assez.
Fay les sortir; quant aux neuf ans d'Horace
Longtemps y ha qu'ils sont desja passez.
Quand tes beaus vers qui sont bien compassez
Aux yeux savants tu feras apparoistre
L'on ne verra plus tant de rithmeurs croistre,
Qui sans raison escrivent quasi tous
Et verra on que tout ce qu'on dit estre
Venu de toy, ne sent pas ton traict doux.

Da Mélin de St. Gelais 1547 eine Ausgabe seiner Dichtungen besorgte,[5]) wäre dieses Gedicht wohl in dieses Jahr zu verlegen. Auch in der „Mitistoire“ spricht er mit hoher Achtung von ihm. Wir werden sehen, dass seine Freundschaft zu St. Gelais ihm ermöglichte, vermittelnd in den Streit zwischen Ronsard und St. Gelais einzugreifen.

[1]) s. deff. et ill. l. II. ch. IV, p. 212 und 181/182.

[2]) s. Resumé in der Réplique à L. Meigret, p. 72.

[3]) Réplique, p. 58; p. 62.

[4]) A Monsieur Saingelais, p. 9.

[5]) Saingelais Oeuvres de luy, tant en composition, que trans lations ou allusions aux auteurs Grecs et Latins. A Lyon 'par Pierre de Tours de || vant nostre Dame de Conforts || MDXLVII || .
Bibl. nat. Rés. Ye 4798.

Diese Ausgabe wurde kurz nach der Drucklegung von Saint Gelais selbst wohl aus Furcht eingezogen, weil er versteckte Angriffe auf die Kirche und den Hof (Heinrich II. und Diane de Poitiers) gewagt hatte. Die Exemplare sind äußerst selten. S. Catal. Rotschild 629.

Unter den Männern, die er durch Fontaines Vermittlung kennen lernte, befindet sich auch der Hofhistoriograph Denys Sauvage,[6]) dem er ein huitain im „repos“ widmet, und Antoine du Moulin, Kammerherr der Königin von Navarra. Das huitain an Du Moulin im „repos“ lässt auf einen recht vertrauten Verkehr schliessen.[7]) Diesem neuen Freunde, mit dem er bei Pontus de Tyard[8]) häufig zusammentraf, hat er 1553 bei dessen vorzeitigen Tode ein schönes Zeichen seiner Dankbarkeit und Freundschaft gegeben durch das Epitaph im „amoureux repos“.

Aus der „épitre à Fontaine“ und der Antwort desselben geht hervor, dass Des Autels auch jener Gruppe von Dichtern nahetrat, die die platonischen und neuplatonischen Ideen über die Liebe zum Gegenstande poetischer Darstellung und Polemik machten und zu denen auch Fontaine gehörte: Héroet, de la Borderie, Chappuy, Paul Angier, Le Jouvre, Lesage u. a.[9]) Hier schöpfte er die Anregung zu den platonischen Studien, auf die er später so stolz ist, und die seine Dichtung befruchten sollen.

---

[6]) Denys Sauvage, Sieur du Parc.
s. La Croix du Maine I 165
Du Verdier, I 450 und III, Artikel „Plutarque“
Ist ein eifriger Freund von Pelletier du Mans (s. Dialogue de l'ortographe und von P. de Tyard (s. erreurs am. III livre, S. 28).

[7]) Dieu gard Moulin, non pas à vent
Mais Moulin que l'eau poétique
D'Hélicon fait mouldre souvent
Au proufit de la république.
Ta farine est si vivifique
Que les Muses en font leur pain.
Bon Moulin, sans telle pratique
Les bons esprits mourroient de faim.

[8]) Siehe darüber: Alfred Cartier und A. Chenevière, Antoine du Moulin. (Revue d'hist. litt. de la France t, II et III. Des Autels' Epitaph im amoureux repos ist das einzige Mittel zur Bestimmung des Todesjahres von Du Moulin.)

[9]) Genaueres im II. Teile, im Kapitel: Des Autels und die Litterarkritik.

Zu Maurice Scève mag ihn schon in dieser Zeit sein Vetter Pontus de Tyard in Beziehung gesetzt haben, der ja übrigens auch allen obengenannten Dichtern nahestand. Anfangs fühlte sich Des Autels zu dem preziösen Petrarquisten und tiefgründigen Philosophen nicht hingezogen, solange er nämlich unter dem Einflusse der leichten, gefälligen, etwas oberflächlichen Muse Marots stand. In der „antique escripture“ nimmt er sich gegen Scèves Stil eine herbe Kritik heraus,[1]) und noch 1550 findet sich im „repos“ ein huitain, das bei aller Anerkennung des Wertes Scèves einen Tadel seines Stiles enthält:

Du beau Phébus la clarté admirable
Nous rend ça bas allaigres et joyeux
Quand la beauté de sa face amiable
Ouvertement se découvre à nos yeux.
Mais lorsqu'il est seulement vu es cieux
A nous cachés par les obscures nues:
Nous est-il pas d'autant moins gracieux
Que ses vertus nous sont plus incogneues?

Doch spendet er ihm in einem andern Gedichte des gleichen recueil begeistertes Lob; nachdem er die Gleichheit ihres Strebens betont, spricht er dem ältern Freunde die poetische Ueberlegenheit zu[2]):

Mais je n'ay pas mesme art ni mesme Muse
Pour déclarer mon feu ardent de mesme.

In einem Dixain von 1550 stellt er ihn de Tyard und Du Bellay als ebenbürtig an die Seite,[3]) und in einem andern von 1551[4]) sogar dem Homer, Virgil und Petrarca. Von nun an mehren sich die Zeichen achtungsvoller Freundschaft. Wir werden nicht irre gehen, wenn wir die nähere Bekanntschaft der beiden Dichter ins Jahr 1548 verlegen.

[1]) „non vis intellegi, nec ego te volo intellegere.“ vgl. Répl. S. 72; und II. Teil: Des Autels und die Litterarkritik.

[2]) Repos, 2. dixain. p. 4.

[3]) Repos p. 30.

[4]) Suite du repos, 20. Sonett.

So sehen wir Des Autels in Verbindung mit den bedeutendsten Männern Lyons und des Hofstaates der Königin Margaretha. Diese gebildeten Höflinge, feinsinnige Dichter und Mitarbeiter Margarethens in der ausgedehnten Tätigkeit für die Verbreitung platonischer Philosophie in Frankreich, förderten den Jüngling mächtig. Sie verschafften ihm sogar im Sommer 1547 Zutritt bei Hofe, und die Königin Margaretha geruhte, einige Kleinigkeiten des jungen Dichters anzuhören und zu beloben. Mit grossem Stolze erzählt das Des Autels in seiner „réplique à Louis Meigret.“ [5]) Welches diese Kleinigkeiten waren, kann ich nicht entscheiden. Vielleicht befanden sich darunter „la complainte sur la mort de Clément Marot par Calliope“ im Mois de May,[6]) und der „cantique en faveur de quelques poètes“, den er nach Meigret [7]) in der „antique escripture“ veröffentlichte; alle darin besungenen Dichter stehen der Königin nahe.

Nach zwei Richtungen hin musste dieser Verkehr befruchtend auf Des Autels einwirken. Einerseits wurde er auf das Studium Platos und Ficinos hingewiesen.[8]) Dann aber machte er in diesem Milieu mit Petrarca genauer Bekanntschaft, namentlich durch Maurice Scève, dessen Bedeutung für den Petrarkismus in Frankreich genügend bekannt ist, und dem man auch 1547 die Lyoner Petrarca-

---

[5]) : . . . J'ay conneü que la prononciation de tous n'yest pas mesme, tant pour avoir hanté familierement aucuns naifs courtisans que pour y avoir arresté aucunes fois quelques jours, et mesmement depuis trois ans en ça qu'il pleüt a la feue Reine de Navarre (princesse de laquelle je ne sçay si la mort ha plus crevé le bien public que la vie l'aura aydé) approuver quelques miennes petites inventions.“ . . . . (Réplique, p. 22.)

[6]) Mois de May: Complainte sur la mort de Clement Marot par Calliope, Muse, qui se peut chauter sur „Laissez la verde couleur“. f. 14 v⁰ — 15 v⁰.

[7]) Defence de L. Meigret, D₆r⁰.

[8]) Vorrede zum amonreux repos.

übersetzung widmete. Obwohl er in der Form national war und lieber dem französischen dixain sich zuwandte als dem italienischen Sonette, ist er dem Geiste nach doch ein treuer Schüler Petrarcas, dessen halb provenzalisch-ritterliche, halb antik-platonische Konzeption der Liebe er mit den neuplatonischen Ideen der medicaeischen Akademie verband und seine Psychologie und deren Ausdruck bis zur Dunkelheit komplizierte. Pontus de Tyard und Des Autels, die besonders unter seinem Einflusse stehen, unterscheiden sich durch dieses übertriebene Suchen nach Preziosität unvorteilhaft von Ronsard und Du Bellay, die Petrarca mehr durch den nüchterneren Pelletier kennen lernten und sich von Scèves Uebertreibungen fernhielten.

Des Autels Aufenthalt in Valence zog sich bis in den Mai 1549 hin.[1]) Er wohnte „dans une case petite", und lebte wegen seiner schwächlichen Gesundheit recht zurückgezogen und mässig. Sein Arzt hatte ihm den Genuss geistiger Getränke untersagt (huitain à Fontaine).[2]) Aus einem launigen Gedichte an eine Dame[3]) erfahren wir, dass er auch nicht tanzte. Eine Zeit lang nahm die Krankheit eine akute Form an, und aus dem dixain an Mr. de Coras[4]) geht hervor, dass er geradezu in Todesgefahr schwebte. Es scheint, dass er lungenkrank war; noch 1559[5]) klagt er über den Husten, der ihm hart zusetzt:

De amore et tussi.

Rem miram! torquent una me frigus et ignis:
Frigore me tussis conficit, urit Amor!

[1]) S. S. 44, N. 1: Pour un May . . .

[2]) Dans les „Ruisseaux de Fontaine" 1555.

[3]) A une demoiselle, Repos, p. 24.

[4]) A Mr. de Coras son precepteur et père d'erudition.

Repos p. 28/29: J'estois par fievre en un lit detenu || Quand Vous disiez, tresexcellent docteur || Que si mon jour dernier estoit venu || La mort plaindriez de moy vostre auditeur: || Soyez certain que pour avoir cest heur || J'euz de mourir ce jour-là grand'envie: || Car j'esperois de Vous, mon precepteur || Plus en ma mort que de moy en ma vie. ||

[5]) Encomium Galliae Belgicae.

Diesem Leiden mag er auch vorzeitig erlegen sein. — Dieser schlimme Gesundheitszustand hinderte ihn indessen keineswegs an einer lebhaften literarischen Tätigkeit. Die „épitre à Ch. Fontaine" entstand; die Fehde mit Meigret und ein erster Versuch literarischer Kritik fallen ins Jahr 1548; verschiedene Nugae des „repos" und des Mois de May sind in diese Zeit zu verlegen; mit zwei „dialogues moraux" versucht er sich nicht ohne äussern Erfolg auf dramatischem Gebiete. Ob dabei die beruflichen Studien auf ihre Rechnung kamen, muss man stark bezweifeln.

Ceste fureur [sc. poétique] tant sorcelé l'avoit
Que de tes loys, par gloses, diffamées
Le vil abus plaire ne lui pouvoit!
(amoureux repos, 100e sonnet.)

Im Briefe an Nicolas de Saint Anthost vom 20. August 1550[6]) verspricht er diesem seinem hochstehenden Verwandten, ihm seine lateinische Dissertation „sur un nouveau argument en la jurisprudence" widmen zu wollen, wenn er sie mit Gottes Hülfe einmal fertiggebracht habe. Somit hatte er seine Studien in Valence nicht zu einem definitiven Abschluss gebracht.

---

[6]) préface der „réplique".

III.

Im Herbst 1549 siedelte Des Autels aus der Universitätsstadt Valence in das kleine Städtchen Romans an der Isère über. Was ihn dazu veranlasste, habe ich nicht genau ermitteln können; doch dürfte sich die Wahrheit an Hand einiger Daten, die ich der Liebenswürdigkeit des Herrn Jules Chevalier, professeur au grand Séminaire de Romans verdanke, ermitteln lassen. Romans war im 16. Jahrhundert ein Herd religiöser Gärung.[1]) Gerade der Herbst 1549 war eine bewegte Zeit. Am 3. September 1549 beschliesst der Stadtrat, gegen einen Jakobiner von Montélimard gerichtlich vorzugehen, der die Bewohner von Romans als Luthériens verschrieen hatte.[2]) Gleichzeitig soll aber die Enquete des Parlamentsrates Baronnat, den man für die nächste Zeit erwartete, „pour informer contre ceulx qui sont inculpés d'hérésie lutérienne"[2]) unterstützt werden. Unterm 3. Dezember 1549 wird durch einen Grenobler Parlamentsbeschluss eine Frau aus Romans auf Grund einiger an ihren Mann Joyme Chapuys gerichteter Briefe verurteilt, „a estre bruslée vive et en éffigie . . ., und eine stattliche Anzahl anderer Bewohner von Romans werden in Geldbussen verfällt und genötigt „à faire certaines réparacions publiques, demander pardon publiquement, suivre des processions une torche à la main" etc.[3]) Am 18. Dezember berät der

---

[1]) s. Ulysse Chevalier. Annales de la ville de Romans. Valence et Paris 1897.

[2]) Arch. municipales de Romans, Rég. BB7.

[3]) Arch. de la Drôme, E. 3795.

Stadtrat über die Durchführung der Sentenzen „prononcées contre les accusés prévenus d'hérésie.“[4])

Sehr wahrscheinlich wird der junge Jurist als Sekretär von Baronnat nach Romans gezogen sein. Sowohl seine Ankunft (Oktober 1549) als auch seine Abreise (Vorsommer 1550) fallen so ziemlich mit Beginn und Schluss der strafrechtlichen Aktion zusammen; seine Beziehungen zum Kardinal de Tournon und zum apostolischen Protonotar Jean de Masso in Valence werden ihn für einen solchen Posten empfohlen haben.

Des Autels verkehrte in Romans in den Kreisen der vornehmen Bürgerschaft, bei Notaren, reichen Kaufleuten, Geistlichen, im Beamtenadel. Die Stadt hatte eine bedeutende Industrie, namentlich Tuchweberei und Gerberei, die auch heute noch die Haupterwerbsquellen bilden. Der blühende Wohlstand hatte auch ein recht reges geistiges Leben zur Folge,[5]) und so fühlte sich Des Autels sehr wohl in Romans. Im „repos“ und in der „suite du repos“ macht er uns mit den Personen bekannt, denen er besonders nahestand.

Da ist zunächst Pierre Bouchage, „son Pylades par alliance“, mit dem er Blutbrüderschaft getrunken, und den er als Dichter feiert.[6]) Die Bouchage sind eine alte, wohlhabende und vornehme Familie, und was wichtig ist: sie tritt im 16. Jahrhundert in verwandtschaftliche Beziehungen zur Familie Ronsard[1]): Das trägt dazu bei, Des Autels den Weg zu Pierre de Ronsard zu ebnen.

Enge befreundet ist er auch mit Severin Bourrel, „chanoine en l'église de St. Bernard de Romans“,[2]) mit

[4]) Arch. mun. de Romans Rég. BB 7.

[5]) s. Ulysse Chevalier, les annales.

[6]) Repos p. 5, Suite du repos, 1. huitain.

[1]) Cl. Binet, disc. de la vie de P. de Rousard, ed. 1597:

Loys de Ronsard, père de Pierre . . . . s'allia de la maison de Chaudriers, conjointe de proche alliance à celle de Bouchage . . .

[2]) Severin Bourel, oder Borel figuriert 1562 mit seinem Bruder Enne-

Denys Sauget, einem sonst unbekannt gebliebenen Dichter, mit Jacques de Bermères,[3]) „son frère par alliance", mit den Dichtern Monsieur de Gaumache und Maistre René Chandelier, mit den Damen Diane Chambarde, deren Akrostichon er in einem dixain macht, Catherine Bernarde mit dem Anagramme: „tacher de rendre bien", mit Marguerite Armande Du Crest Arnaut, „son medecin par alliance", in seiner Liebespein nämlich.[4])

Von besonderer Bedeutung aber ist der Verkehr mit zwei Familien.

Am 15. Oktober 1549 nämlich führt ihn sein Schicksal mit der Frau zusammen, die sein Dichten in der Zukunft beherrschen wird:

Il me souvient, bien souvenir m'en doit
Du jour quinzième octobral que ma Sainte
De son aiguille en son sang, hélas, teincte
Un minervin ouvrage mignardoit.
(am. repos X.)

und:

Bénites soient les octobrales Ides
Où je gagnai ma vie pour ma mort.
(am. repos s. IV.)

Er hat für diese Frau den Namen Sainte gewählt, um die Reinheit ihres Wandels und seiner Liebe und den platonischen Charakter seiner Leidenschaft zum Ausdruck zu bringen, indem er sich auf Platons Eutyphron stützt.[5]) Sie

mond als Kanonikus von S. Bernard; er ist Zeuge der Übergabe von Reliquien an den Bevollmächtigten des Grafen Des Adrets; 1575 nimmt er die vertriebenen Nonnen von St. Just bei sich auf. (Chevalier, Annales de Romans p. 109.)

[3]) Jacques de Bermères ist erwähnt in der Petition der Freunde Des Autels an den Stadtrat von Romans betreffend die „jeux". s. S. 49, Anmerkung [1]).

[4]) Alle diese Personen sind citiert im „Repos" und in der Suite de repos.

[5]) préf. de l'am. repos, p. 3.

ist der Inbegriff aller Vollkommenheiten, klein von Gestalt, aber schön wie Amor selbst:

Je pense Amour que ma Sainte est ta soeur:
Tu es petit, et basse est sa stature, etc.
(Repos, huitain.)

Wie die Frauen aller Petrarkisten, tront auch sie erhaben über alle irdischen Schwächen und Leidenschaften und ist infolge ihrer Unnahbarkeit der psychologischen Analyse zum grossen Teil entzogen. Welch ein Glück unter solchen Umständen, dass Aeusserlichkeiten willkommenen Stoff zur dichterischen Behandlung bieten. Da ist zunächst ihr Name Denyse,[6]) der zu unzähligen Allusionen an den weinseligen Gott der Bacchanalien Anlass gibt:

Portant le nom du fils de Jupiter.
(Repos p. 37)

oder:

Encore celuy [Corésus] en offrant pour sa dame
Au dieu duquel tu as le nom, son âme.
(Repos 5. sonnet, Am. repos 39. sonnet.)

und in der préface zum amoureux repos:

[6]) Nicéron hat aus dem 75. Sonett des Am. repos (Nachahmung von Petrarca I 5) den Namen Yse konstruiert. Das ist sonderbar; denn die den Namen bildenden Silben sind im Druck hervorgehoben und geben Denyze, nicht Yze:

75. Sonett des Am. repos.

— — — — — — — —

De ce saint nom me commande d'écrire
Mais quand je viens à un peu après lire
Elle me chante alors tout autrement,
N'y touche pas (dit elle) follement,
N'y touche pas, ta main n'y peut suffire:
Puis quand j'en veux davantage savoir
Et la raison qui m'ote cette grace,
Zele tu as (dit elle) sans pouvoir:
Ce Dieu que chef des Muses nous tenons
Avec Phébus punirait ton audace
Irrévérente au plus saint de ses noms.

Votre nom qui sent de soy-mesme desja sa sainteté comme propre à celuy Dieu que l'antique abus feignoit présider à la fureur des mystères qui appartiennent à la Sainteté. ((= Dionysius.) Der Dichter will uns auch glauben machen, dass sie selbst auch aus der fons caballina getrunken habe. Das „amoureux repos" wird durch ein „Sonnet de la Sainte à son Dévot" eingeleitet, das sich aber durch Stil und Inhalt als Des Autels' eigenes Werk verrät.

Ueber die Persönlichkeit dieses idealen Weibes, das der Inbegriff aller körperlichen und geistigen Schönheit ist, das ihm durch seine Tugend Wert als Dichter und Mensch gegeben und das selbst ein Liebling der Musen ist, hat er wegen der bösen Zungen den Schleier des Geheimnisses gebreitet, und er entschuldigt sich deshalb bei der „bonne posterité":

Excuse moy, bonne postérité
Si décelé ne t'ay le nom de celle
Qui par vertu avait bien mérité
Que d'elle fust la mémoire éternelle.
Et que par toy fust rendu immortelle!
En la chantant sans fin après sa mort
Le temps présent, à la vertu rebelle,
A toy, à elle et à moy fait ce tort.
(Repos p. 8.)

Doch hat er es glücklicherweise so gefügt, dass wir mühelos das Geheimnis lüften können [1]): Denyse ist die brave

[1]) Das ist auf folgende Weise möglich: Im „Repos" widmet er der „Melle Emonde Faysant, grand'mère de trois cousines nées en un an" ein dixain, worin er sie zu diesen ihren drei Enkelinnen Jane de Salle, Marguerite Carle und Denise L'hoste beglückwünscht. Jeder dieser „trois graces" widmet er dann ebenfalls ein dixain, und fügt dann in einem quatrain bei:

A sa Sainte.

Si je t'avois par ton nom décelé
T'en pourroit-on blasmer? Je dy que non!
Mais quand mes vers Sainte t'ont appelée
Ils ne pouvoient mieux déclarer ton nom.

Wirtin zu den Drei Königen in Romans, ehelich angetraut dem „Sire“ Jean Chabert von Romans. Nach Des Autels Gedichten und einigen Dokumenten aus den Stadtarchiven von Romans und den Departementsarchiven der Drôme lassen sich ihre Persönlichkeit und ihre tatsächlichen Beziehungen zu dem Dichter ziemlich klar bestimmen.

Sie stammte grossmütterlicherseits aus einer der vornehmsten Beamtenfamilien von Romans, der Familie Faysan. Ihre Grossmutter, „Mademoiselle“ (Titel für vornehme Damen) Emonde Faysan, war die Schwester des vor 1546 verstorbenen François Faysan, „docteur en droit“,[1] schon 1521 procureur fiscal en parlement de Grenoble. Sie war Mutter dreier Töchter, die ihr am gleichen Tage und im gleichen Jahre, nämlich am 16. Februar, drei Enkelinnen schenkten.

Emonde Faysan, vermählt mit ?

3 Töchter:

x vermählt mit Bonnet[2]), dit de la Salle	y vermählt mit Carles[3])	z vermählt mit Jacques L'hoste
Jane de Salle † 1552	Marguerite Carles	Denise L'hoste
Mademoiselle de Pasquier[2])	heiratet Etienne de la Boetie	heiratet Jean Chabert
la „Venus“ de Desautels	la „Juno“	la „Sainte“

Nun ist der Eigenname seiner Dame Denyse; hat er, wie er sagt, in einem der drei dixains „décelé le nom de sa Sainte (Denyse) so kann nur Denise L'hoste die Sainte sein. — Übrigens spielt er in mehreren Gedichten auf den Familiennamen Hoste (= Hostis statt Hospitus) an.

[1]) Archives des Cordeliers de Romans XI fardeau No. 27.

[2]) Die Bonnets mit dem Beinamen de la Salle waren eine reiche Kaufsmannsfamilie aus Romans (Arch. des Cordeliers de Romans XI fardeau No. 26), ebenso die Pasquier.

[3]) Die Carles gehören auch jenen Familien in Romans an, die sich Plätze im Parlament erkauften, welche den erbl. Adel zur Folge hatten. 1585 erbt Antoine Carles seinen Ratssitz im Grenobler Rechnungshofe von seinem Grossvater mütterlicherseits. Er war ein Neffe Margaretens.





Εἰς Βάϊφιν κισσοκόμην.

Ἐστεφθεὶς ϖαῖδε· μετὰ ἄρ τοῦ ἐν ἀγῶνι
Σοί γε Διώνυσος δῶκε φέρειν στεφάνην.
ΑΥΤΟΥ





Ὡς ἀπὸ Διονυσίης.

Τοῖς γε μετέσομαι ἀθανάτοις, θνητός περ ἐοῦσα:
Ὅς με γὰρ οὐ τιμᾷ, ἐστὶν γν᾽ ἀθανάτοις.

ΑΥΤΟΥ

Jane de Salle hat Des Autels zu einigen seiner schönsten Gedichte angeregt; für Marguerite Carles findet sich nur ein Dixain im repos: à son départ. Sie verliess Romans, um Etienne de la Boetie zu heiraten.[4]) Ob sie auch mit dem berühmten Dichter und Humanisten Lancelot de Carle, Bischof von Gier, verwandt war, wage ich nicht zu entscheiden.

Die Familie L'hoste = „Hospitus“ wird schon im 14. s. auf den Stadtregistern erwähnt. Seit dem 15. s. hatte sie auf der städtischen Münze ein Amt inne. Dieses ging auch auf Jacques L'hoste über, den Vater von Denyse L'hoste. 1536 wird er auf der rôle des Tailles pour l'année 1535 erwähnt als „marchand et monoyer“.[5]) 1553 war er Capitaine de la ville und einer der Kommissäre beim Empfange Franz I. in Romans.[6]) So gehörte Denyse L'hoste Romans' besten Gesellschaftskreisen an. Sie wurde geboren am 16. Februar 1530, worüber uns Des Autels in einem dem Petrarkischen: „Benedetto sia 'l giorno“ nachgeahmten Sonette belehrt:

Quatorze jours Mars devant tes Calendes
Du cicl trés hault en la terre profonde
Fut envoyé le miracle du monde
Que d'adorer, Amour, tu me commandes.
L'an que le Cicl montrant ses vertus grandes
Pour honorer celle ame sainte et monde
Transmit la paix en la machine ronde
Et fit a Mars cruel rompre ses bandes.
Princes et rois par longs discors troublez
Cest an heureux a Cambrai assemblez
Feirent paisible et tranquille la terre.
Las pourquoy donc est-ce Sainte que vous
Avez este cause de paix a tous
Et a moy seul d'une éternelle guerre?

---

[4]) Nach Payen, Bio-bibliographie d'Estienne de la Boetie.
[5]) Arch. munic. de Romans 66, 61.
[6]) Dossier de la famille L'hoste aux archives de la Drôme E 1088.

Er spielt also auf den Damenfrieden von Cambrai vom 5. August 1529 an; da noch nach altem Stil gerechnet wird, ist der 16. Februar dieses Jahres heute im Jahre 1530.[1]) Im Jahre 1549 war sie bereits mit Jean Chabert[2]) verheiratet und Mutter einer kleinen Tochter, die sie noch an der Brust trug. Dieses zarte Geschöpf ermahnt Des Autels, der Mutter in der Tugend nachzustreben. Jean Chabert scheint die Huldigungen Des Autels an seine Frau als harmlose Spielerei aufgefasst zu haben. Wenigstens wurde ihre Freundschaft dadurch nicht getrübt. Des Autels richtet an ihn ein dixain, worin er auf Verleumdungen anspielt, denen zum Trotz ihre Freundschaft bestehen bleibe:

Au Sire Jean Chabert de Romans.

Quand l'amitié parfaite entre deux hommes
Par faux rapports deffaire se pourroit
Hélas ami, en ce temps òu nous sommes
Vieille amitié jamais on ne verroit.
L'amy lequel aujourd' huy s'acquerroit
Demain seroit pour ennemy tenu.
Ores le temps malheureux est venu
Que l'on mesdit sans éspargner personne.
Enfin le bien sera toujours cogneu
Car c'est la fin qui baille la couronne.

(Repos 1550.)

---

[1]) L'abbé Goujet sagt sonderbarerweise, die Sainte sei 1533 geboren, im Jahre der Ligue de Cambrai; davon ist aber in diesem Sonett keine Rede. Goujet beruft sich dabei auch auf das dem amoureux repos 1553 vorgedruckte Portrait mit der Altersangabe an. aet. 20. Er hat übersehen, daß dabei die Angabe fehlt, wann dieses Portrait gemacht wurde. Des Autels Bild trägt zwar das Datum 1553, das heisst aber nicht, dasjenige der Sainte, sei gleichzeitig entstanden. Des Autels sagt übrigens in der Epistre à sa Sainte (Suite du repos, 1551): Et l'an après (c. à. d. après sa naissance en 1529) créa le bien parfait.

[2]) Ein interessantes auf diese Ehe bezügl. Dokument hat mir Herr Jules Chevalier aus dem Archiv des Notars Sabaton mitgeteilt:

1566, 16. Mai: Madeleine Falconette, fille à feu Guillaume Falconet, n'ayant pas d'enfant, donne tous ses biens à Jean Chabert et à Denise L'hoste mariés hostes (= tenant auberge, hôtel) au logis à l'anseigne des Troys roys dans la dite ville de Romans.

Es ist das einzige Mal, dass er den Gemahl bei Namen nennt. Denn die andern Gedichte an seine Adresse sind von einem andern Geiste beseelt. Er wirft ihm vor, dass er eines so hohen Gutes wie Denyse nicht würdig sei:

A un certain personnage.
Tu as le bien dont tu n'as connaissance
Je le cognois sans l'avoir, et admire,
Sans grand désir tu as la jouissance
De ce pourquoy sans espoir i'ay martire.
(Repos 1550.)

oder:

Non seulement donc je meurs languissant
De ne jouir, mais de voir jouissant
L'heureux lequel ne peut son heur entendre.
(Am. repos s. LVI.)

Im Ausdrucke dieser Eifersucht findet er oft die Sprache wahrer Leidenschaft:

Et toi heureux, si tu le conaissais
Indigne, ingrat consort, qui à ceste heure
Riant au bien duquel le mal je pleure
Ce loyer dû à ma peine, reçois!
(Am. repos, 1553 sonnet XXXVIII.)

Zwar wird Des Autels nicht müde, zu versichern, dass er ihrer nicht sinnlich begehre:

Je ne veux point détourner l'amour grande
Qu'as autre part, Sainte, pour ton devoir
Et de jouir du bien, je ne demande
Que par la loi un autre doit avoir.
(huitain, repos 1550.)

Dazu stimmen aber schlecht die Aeusserungen einer leidenschaftlichen Sinnlichkeit. So hat er eine sehr realistische Vision vom adultère de Mars et de Venus und träumt, ihm sei das gleiche Glück zuteil geworden wie Mars:

O que mon songe est plein d'heur et de gloire
(Soit par la corne ou passé par l'ivoyre)
Qui m'a de Mars fait le bien recevoir.
(Am. repos LXXXV.)

Guillaume des Autels hatte wohl seine Wohnung im Hause Jean Chaberts selbst genommen; wenn Denyse durch das Haus schreitet, hört er in seinem Studierzimmer das Klingen des Schlüsselbundes:

Toutes les fois qu'an travail de l'estude
Me reposant tout endormi je veille
Et que de loin sa voix doucement rude
On le tinctin des clefs qu'elle appareille
Transmet un air sonnant à mon oreille
Tant me ravit sa recordation
Que mon esprit de l'estude s'éveille
Pour s'endormir en contemplation.
Repos, p. 31.

Hübsch ist das erste Zusammentreffen geschildert. Denyse sitzt am Stickrahmen, ein ungeschickter Nadelstich verwundet ihre zarte Hand und ein Blutstropfen erscheint darauf. Gefährlicher aber ist die Wunde, die Amor im gleichen Augenblicke seinem Herzen schlägt, denn sie ist unheilbar (Repos p. 10 et am. repos s. X).

An äusseren Ereignissen ist diese Liebe, wie es sich für einen Petrarkisten ziemt, recht arm. Die Qual seines Herzens wird hie und da durch eine kleine Gunst gemildert, die ihm die Herrliche gewährt. Einmal pflückt sie einen frischen Wiesenstrauss und lässt ihn hoffen, er sei für ihn bestimmt:

Suis je l'heureux pour qui la sainte fée
Va moissonnant ceste champestre odeur
Entremeslant pourpre, or, blanc, et verdeur
Dont la terre est illustrement coiffée?
Amoureux repos s. XLIII.

Gibt sie ihm aber von zwei Blumensträussen den einen zum Geschenke, so muss er gleich sich überzeugen, wie viel kälter das Herz der Geliebten schlägt als das seinige: An seinem Herzen verdorren die Blumen, die ihrigen aber blühen fort. Ein andermal leiht sie ihm — o fortune heureuse — | la main privée et l'oreille piteuse

(am. repos); tiefer erscheint ihre Leidenschaft, wenn sie ihm einen doppelten silbernen Ring schenkt, den er als Sinnbild der Reinheit und Unbegrenztheit seiner Liebe besingt:

Comme l'un est à l'autre aneau lié
Mon coeur au vostre est ainsi allié
Et sont tous deux rons et d'argent, à fin
Que comme argent ma foy on sache monde.
Et qu'en m'amour comme en leur forme ronde
Possible n'est de trouver une fin.
(Suite du repos, sonnet d' un double aneau d'argent.)

Als höchste Gunst gewährt sie ihm einmal einen Kuss. (Amoureux repos sonnet LXIX, ein Gedicht von grosser sinnlicher Kraft.)

Wir werden bei der eingehenden Besprechung des amoureux repos auf diese Gedichte zurückkommen müssen.

Eine ganz wichtige Seite ihres Verkehrs hat Des Autels in einem Sonette nur ganz flüchtig gestreift:

Merveille de ma Sainte.
Quand 20000 yeux ta beauté regardoyent
Jointe aux maintiens que tu y accomodes
Et qu'à ta voix (vif esprit de mes odes)
Autant de mille oreilles se pendoyent
Combien pour toi à nos yeux se rendoyent:
Les dieux, les cieux, les éléments commodes!

Phoebus hielt drei Stunden lang in seinem Laufe inne, um die Sainte auch zu hören.

Für diese Stelle finde ich nur eine Erklärung: Die Sainte hat also vor 10,000 Personen Verse des Dichters („vif esprit de mes Odes) recitiert. Somit wird sie mitgewirkt haben bei der Aufführung der jeux de Romans, die Guillaume des Autels verfasst und während drei Tagen in Romans zur Aufführung gebracht hatte. Am 25. März 1550 hatte der Magistrat von Romans diese Aufführung für Pfingsten erlaubt.[1]) In der réplique à Meigret (1551)

[1]) 1550, 25 mars. A la demande de quelques prêtres habitués de l'égllise de St. Bernard de Romans et de quelques jeunes gens de cette

kommt er mit einem gewissen Stolze auf diese Spiele zu sprechen: . . . . et laissant reposer mes Muses légales pour quelque peu de temps . . . . (i'entrepris) à Romans . . . . de faire les ieux lesquels y furent ioués par trois iours."

Dass Denyse L'hoste, die den besten Bürgerkreisen angehörte, bei den Spielen mitgewirkt, ist durchaus nichts Ungewöhnliches. „Dans ce temps de profonde inégalité sociale, acceptée, reconnue de tous, tous les rangs frayaient ensemble avec une pleine liberté quand ils croyaient y trouver leur avantage ou leur plaisir." [2])

Diese jeux de Romans sind für Des Autels von besonderer Bedeutung geworden. Er hatte damit einen gewissen maître Laurent „dieux sait quel poète et mignon des Muses" aus dem Felde geschlagen, der früher in Romans nach Form und Inhalt sehr schlechte Moralités gedichtet hatte. Des Autels lässt ihn seinen scharfen Spott fühlen:

Appelez Laurent furieux
Appelez le beste mauvaise
Appelez le sot glorieux
Onques ne fut homme tant aise!
N'ayez ia peur qu'on luy déplaise
En lui disant qu'il ne vaut rien,
Il respondra ie l'entends bien
Et n'en sera point irrité.
Laurent est un homme de bien,
Il entend bien la verité.
Repos 1550, p. 33.

An ihn ist auch das Quatrain gerichtet:

Tu me monstras en ta maison
Beaucoup de rimes sans raison
Desquelles je fis peu d'estime
Pour te monstrer raison sans rime.
(ibid.)

ville de jouer à la Pentecôte un jeu de trois journées „à la Pentecôte de Dieu et extirpation des vices" le conseil de la ville fait un accueil favorable sous la réserve de la permission du Roy (Arch. municipales de Romans Register BB, 7).

[2]) Petit de Julleville, les Mystères.

Er wirft ihm vor, seine Verse seien so krumm wie sein Rücken und wenn er Des Autels' Verse tadle, so sei es nur, weil sie nicht ebenso holperig seien.[3])

Laurent oder Thulon,[4]) wie er ihn anderswo nennt, scheint indessen doch nicht der harmlose Dummkopf gewesen zu sein, als den ihn unser Dichter betrachtete. Er spottete über Des Autels' Gedichte, und dieser erwiderte gereizt in einigen Gedichten, die er der suite du repos einverleibte; er wolle ihn so bedrängen, dass er sich wie Lycambes vor Scham aufhänge, verspricht er ihm zweimal. Unglücklicherweise musste aber Des Autels selbst das Feld räumen. Laurents „Verleumdungen" brachten die Bewohner Romans' gegen ihn auf; andere Umstände, die sich unserer Kenntnis entziehen, mögen diese unfreundliche Stimmung verschärft haben:

Mais vient cela de bonheur
Ou de peur
Que ces gens tu ne vois mie
Desquelz ie n'ay irrité
La Cité
Qui m'est sans cause ennemie.
Et qui pour me faire finir
Prevenir
Veult des trois soeurs l'ordonnance.

So singt er in einem Abschiedsgesange à la ville de Romans (Suite de repos). Auch in andern Gedichten macht er Andeutungen, dass er der Verleumdung weichen müsse, und dass diese sich auch auf sein Verhältnis zu Denyse L'hoste erstrecke:

Et si près d'elle encore ie demeure
Danger cruel fera mauvaise mine;
Car contre moi envie ia machine
Et faulx rapport à cest effet labeure.
(Sonnet, Suite du repos.)

---

[3]) Repos 1550, p. 55.

[4]) Laurent und Thulon sind eine Person. Von Thulon sagt er: L'on dit qu'un boiteux contrefait. Reprend ma rythme en quelque endroit .... (repos).

Die Beschuldigungen, die man gegen ihn erhob, waren so schwerer Art, dass er fürchtete, seine Sainte werde zornig sich von ihm abwenden.

Las ie say bien que plus de cent
De moi absent
Voudront mesdire.
Et ma Dame qui les croira
Peult-estre ira
Prompt en son ire.
(Suite du repos, â 2 siens amis.)

Doch tröstet er sich mit den Gedanken, dass sie die Beständigkeit seiner Gesinnung wohl zu würdigen wisse. Aber noch ein anderer Grund scheint ihn zur Abreise von Romans veranlasst zu haben. Verschiedene Andeutungen verraten, dass nicht nur sie, sondern auch er durch die Ehe gebunden sei:

Quand ceste loy de raison depourveu
Et l'un et l'autre en divers lieu empestre.
(Sonnet de sa peine, Suite du repos.)

und:

Ce coeur par force ailleurs on tire.
(L'adieu à sa Sainte.)

Man könnte daraus schliessen, dass er gerade in dieser Zeit von seiner Familie zu einer Verbindung genötigt worden wäre. Aber einige Verse aus dem Abschiedsgedichte à deux siens amys (Suite du repos, 1551) nötigen mich zu einer andern Annahme:

Seulement je suis empesché
Par le péché
De mon enfance.
O l'inexcusable mesfait
Que tu as fait
Obéissance!

Danach dürfte sich folgende Annahme rechtfertigen. Schon lange bevor er nach Romans kam, hatte er in seiner

Heimat eine Ehe oder doch ein festes Verlöbnis eingehen müssen. Um seine Studien zu vollenden, hatte er seine junge Frau in Montcenis zurückgelassen. Nun forderte man im Jahre 1550, nach Abschluss seiner Studien, dass er sesshaft werde und mit seiner jungen Frau einen Hausstand gründe. Da noch im Sommer 1546 Charles Fontaine[1]) ihn ermahnt, doch jetzt den Rechtsstudien eifrig obzuliegen, da später Alter und E h e hinderlich seien, so wird diese Ehe nach 1546 anzusetzen sein. Die Frage ist für die Datierung des Mois de Mai wichtig.

Des Autels Frau war Jane de Bruyères; sie spielt in seinem Dichten eine kleine Rolle. In Mois de Mai, wo er sie als „chère soeur“ anredet, sind einige sehr freie Gedichte an ihre Adresse enthalten. Ob die Jane Bourguignonne, auf deren Blondhaar er zwei hübsche Gedichte geschrieben,[2]) Jane de Bruyère sei, kann ich nicht entscheiden. — Sie scheint es nicht verstanden zu haben, ihrem Gatten die Sainte vergessen zu machen. Er erinnert sich in Montcenis mit Sehnsucht der Vergangenheit:

Mais je suis par adversité
Necessité
De faire plainte
Quand ma vie en ces tristes lieux
Loin de son mieux.
Lauguit contraint.

Montcenis erscheint ihm eine wüste Einöde:

Allez mes vers, ambassades disers
Allez porter un doux salut, à celle
Dont la mémoire en ces fascheux desers
Vivre me fait en mort continuelle.

---

[1]) Réponse à G. Teshault, Ruisseaux de Fontaine. 1555.

[2]) Repos 1550: A Jane Bourguignonne, cousine de l'auteur par alliance, p. 20.

Des cheveux de Jane Bourguignonne sa cousine par alliance, à Zephire, p. 37.

Vieles wird man ja gewiss auf Rechnung konventioneller Uebertreibung setzen müssen; doch drücken einige Verse einen aufrichtigen Schmerz der Trennung von einer liebgewordenen Umgebung aus:

C'est la terre au monde univers
(Témoins mes vers)
Qui plus m'agrée,
La Déesse à qui je me plains
De ses pas saints
L'ha consacrée.
(Suite de repos, a 2 siens amis.)

Des Autels verliess Romans im Frühsommer 1550.[3]) Der einjährige Aufenthalt in dem kleinen reizenden Städtchen an der Isère war ihm nützlich gewesen.

Für seine petrarkistische Muse hatte er dort einen würdigen Gegenstand gefunden: Eine Frau, die zu Madonna Laura die grössten Analogien zeigte; jung, schön, durch Ehebande einem anderen gehörend, voll stolzer Keuschheit trotz ihrer Herzensneigung zum Dichter. Dass sie ihm den Gefallen nicht erwies, wie Laura zu sterben, damit er seinen Schmerz in schöne Sonette hätte prägen können, wird er ihr leicht verziehen haben: denn eine örtliche Trennung gab ihm ja hiezu noch genügend Anlass.

[3]) An den Pfingstspielen gegen Ende Mai — Pfingsten fiel auf den 25. Mai — war er noch in Romans. Kurz nachher muss er fortgezogen sein; denn im Amoureux repos, das aus dem Sommer 1553 stammt, sagt er:

La quatriesme faux s'appreste
Desjà d'abatre à Ceres
Le blond honneur de sa teste
Desque le sort loin m'arreste
Des Allobroges forestes . . . :

IV.

In dem schon mehrmals zitierten Briefe an seinen Verwandten St. Antost, premier président au parlament de Rouen, erklärt Des Autels, dass er in der Zurückgezogenheit von Montcenis ein juristisches Werk in lateinischer Sprache vorbereite.[1]) Das Werk ist wohl nie erschienen; wenigstens habe ich trotz eifrigen Suchens keine Spur davon entdecken können. Daneben übte er den Anwaltsberuf aus; im privilège zum „repos" wird er als Maître G. des Autels betitelt. Unter den öffentlichen Beamten wird er nicht aufgezählt. Seine juristischen Beschäftigungen treten indessen vor den schriftstellerischen bedeutend zurück. Gleich in der ersten Zeit gab er sein repos de plus grand travail in die Presse,[2]) kurz darauf veröffentlichte er die „réplique aux furieuses défenses de Louis Meigret",[3]) auf die wir genauer zu sprechen kommen werden, da sie bemerkenswerte theoretische Ausführungen über die Poetik enthält, und 1551 endlich erschien mit einer zweiten Auflage dieser Streitschrift die „suite du repos".[4]) Damit trat in der Publikation, nicht aber in der Produktion ein Stillstand ein bis 1553, wo das „amoureux repos"[5]) als Höhepunkt seines literarischen Schaffens in petrarkistischem Sinne der Oeffentlichkeit übergeben wurde.

[1]) Bibl. nat. Rés. Ye 1679, f° 2: . . . . durans mes études en droict j'entrepris et commençay à traitter en langue latine beaucoup plus familière à mon estude que la françoyse, un nouveau argument en la jurisprudence: lequel (aydant Dieu) je poursuyvrai à loisir" . . . .

[2]) s. bibliogr. Beschreibung No. 5.

[3]) s. bibliogr. Beschreibung No. 6.

[4]) s. bibliogr. Beschreibung No. 6.

[5]) s. bibliogr. Beschreibung No. 8.

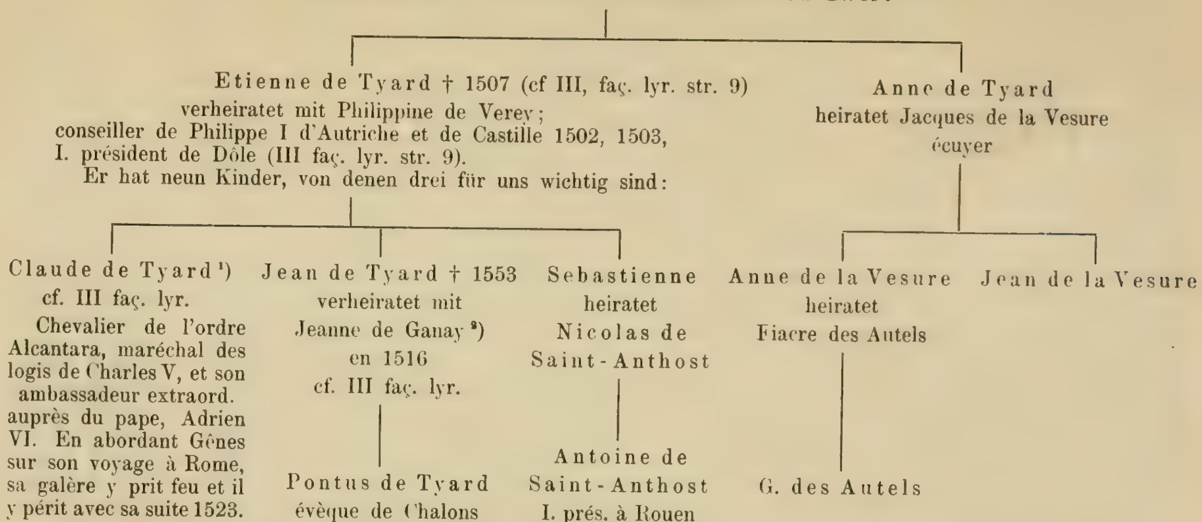
Diese gesteigerte Tätigkeit ist dem wohltätigen Einflusse von Pontus de Tyard zuzuschreiben.

Schon frühe müssen die beiden Männer miteinander bekannt geworden sein. Pontus de Tyard [6]) war um acht Jahre älter und spielte zunächst die Rolle des Mentors. Seinem Einflusse wird es zunächst zuzuschreiben sein, wenn Des Autels in Lyon und Paris in allen literarischen Kreisen Zutritt erhielt. Sie standen in naher Verwandtschaft zu einander; dieselbe lässt sich nach der 3. façon lyrique im amoureux repos und nach den in der Histoire de Pontus de Tyard [6]) zitierten Dokumenten folgendermassen ableiten:

[6]) s. über Pontus de Tyard die Studie von J. P. Abel Jeandet: Pontus de Tyard, Paris, Aubry 1860 in 8⁰.

Goujet XIV, 34 ff, dann:

Histoire de Pontus de Tyard de Bissy, suivie de la généalogie de cette maison, Neuchâtel 1834 in 8⁰ [par le Baron de Tyard].



[1]) Auf den tragischen Tod des ältern Tyard spielt Des Autels folgendermassen an: Mais à lun les Néréides | Font sépulcre et chant pleintif | Dont le grand César (Charles V) lamente | De la parque violente | Le coup trop et trop hastif.

[2]) Durch Jeanne de Ganay tritt Pontus in Verwandtschaft mit Ronsard. Des Autels wird so auf weitläufige Art auch mit Ronsard verwandt: O toi qui par l'évidente | Clarté de vertu ardente | Noblement digne te rends | De tes vertueux parents | De ta mère, heureuse fille | de l'illustrée famille | De Ganay, glorieux sois! | Claire maison qui procrée, le plus grand praistre d'Astrée | Au sacré temple François | (= Ronsard) (3. facon lyrique, str. XVI).

Diese verwandtschaftlichen Bande waren indessen nicht die einzigen, die Des Autels und Pontus de Tyard zusammenführten. Sie waren verbunden durch eine innige Gemeinschaft geistiger Interessen, durch die gleiche Richtung ihrer Lieblingsstudien und künstlerischen Neigungen:

Notre grand' similitude
D'affection et d'étude (3. faç. lyr. str. III)

führt sie näher zusammen als „Orestes und Pylades" (str. IV).

Obwohl nun aller Wahrscheinlichkeit nach die persönliche Bekanntschaft sehr frühe anzusetzen ist, finden sich für die Zeit vor 1549 keinerlei Beweise eines persönlichen Verkehrs. Das erklärt sich auch leicht. Pontus war zu Studienzwecken von Bissy lange abwesend; als er zurückkam, war die Wanderzeit für Des Autels gekommen.

Von grosser Bedeutung wurde für Des Autels nach seinem eigenen Zeugnisse das Erscheinen der erreurs amoureuses des Pontus de Tyard[1]) (1549). Er datiert auf diesen Moment den höhern Schwung seiner Dichtung, das heisst den definitiven Verzicht auf die marotistische Form und den Uebergang zum Sonett und zum Petrarkismus:

Au temps qu'Amour des beaux yeux de ma dame
Me fit succer l'amer de ses douceurs,
Phoebus, Denys et les neuf yvres soeurs
Ne m'inspiroient que le bas épigramme.
Mais i'apperceus sortir de telle flame
Tes vers conceus en plus hautes fureurs
Qui traversant le monde en leur erreurs
Portoient l'honneur d'un saint nom tétragramme
[= Geliebte des Pontus].

Adonc brulé d'un desir curieux
Je me sentis plus qu'avant furieux
Ravi au ciel par tes forces nouvelles.

[1]) Erreurs ‖ amoureu ‖ ses ‖ ♉ ‖ (quod tibi) ‖ à Lyon ‖ par Jean de Tournes ‖ MDXLIX ‖ (Anonyme) in 16⁰ (Bibl. nat. pZ 357).

Mes vers jadis bas sur la terre allant
S'enfuirent donc, hautains par l'air volans
Puisqu' à leurs pieds tu ajoutes des ailes.
(Amoureux repos 1553, 1. Sonnet.)

Das XVII. Sonett des amoureux repos trägt sogar den Titel: Du temps de ses écrits premiers 1549, womit er also alles verleugnet, was vor 1549 entstanden. Sehr mit Unrecht: Unter den Epigrammen und Oden des „repos" und des Mois de May, beide vor 1549 zum Teil entstanden, s. Note 2, sowie in der épistre à Fontaine befinden sich Verse, deren er sich nicht zu schämen braucht.

Max Jasinsky[1]) hat sich in Bezug auf das Verhältnis zwischen Pontus de Tyard und Des Autels geirrt. Gestützt auf das Vorwort zum „Repos de plus grand travail", wo der Dichter erklärt, seine Poesien stammen aus den Jahren 1544—49,[2]) nimmt er an, Pontus de Tyard hätte sich von ihm anregen lassen,[1]) und so bekäme Des Autels ein gewisses Anrecht auf die erreurs amoureuses. Dieses Sonett (p. 75) indessen belehrt uns, dass unter den in jener Zeit entstandenen Gedichten nur die Epigramme zu verstehen sind. Des Autels hat ein zu ausgeprägtes Selbstbewusstsein, als dass er freiwillig auf seine Priorität verzichtet und die Abhängigkeit von Pontus anerkannt hätte. Das Verhältnis ist vielmehr umgekehrt. Pontus ist einer derjenigen, die unserem Dichter das Wesen der petrarkistischen Lyrik erschlossen.

Nach Des Autels' Uebersiedlung von Romans nach Vernoble wurden die Beziehungen zwischen den beiden Dichtern noch viel inniger.

---

[1]) Jasinsky: „Les amis de l'auteur, son cousin Pontus, purent profiter de ses vers dans les réunions où il les récitait; mais imprimés un an après l'Olive, ils passèrent inaperçus." (Histoire du Sonnet p. 60.)

[2]) J'ay recueilli certaines miennes petites compositions de ma première ieunesse, comme de 15 a 20 ans pour vous les présenter." (préface de repos p 4.)

In der Suite du repos ist ein kleinerer Sonettenkranz enthalten, eine Art Tenzone, zwischen ihnen. Den Ausgangspunkt bildet ein Sonett des 1. Buches der erreurs amoureuses, in dem Tyard sich und alle Liebenden damit tröstet:

L'amant (dis-tu) a mérité d'avoir
Faveur, merci d'une éiue maistresse
A qui s'amour volontaire il adresse
Emprisonnant librement son pouvoir.

Darauf antwortet ihm Des Autels, indem er die Richtigkeit dieser Behauptung in Frage stellt, da doch die Sainte trotz seiner demütigen Liebe sich ihm nicht zuwende.[3]) Pontus macht für dieses Unglück die Sterne und den himmlischen Willen verantwortlich,[4]) Des Autels dagegen den grausamen Eigensinn der Frau, die gegen die Bestimmung der Sterne sich der Liebe entziehen möchte.[5]) Ausser der Einheit des Themas hält Des Autels hier auch auf die Einheit der Form: Während in seinen Sonetten sonst die Quatrains unwandelbar die Form a b b a haben, verwendet er für das 23. Sonett der „Suite" den gekreuzten Reim a b a b nach dem vorausgehenden Sonette seines Freundes.

Des Autels versagt es sich auch nicht, so wenig übrigens wie Du Bellay,[6]) seinen gelehrten Freund gelegentlich nachzuahmen. Man vergleiche das letzte Terzett des 40. Sonettes der „erreurs amoureuses":

Quand ton chaste œil cruellement piteux
Accompagné d'un nenny dépiteux
D'un de ses traits à mort me foudroya.

mit dem 50. Sonett des amoureux repos:

Elle voulant etaindre cette ardeur
Par un nenny (refus inexorable)
Me prononça tellement misérable ...

[3]) Suite du repos, 22. Sonnet, am. repos S. LVII.
[4]) Suite du repos, Sonnet 22a, am. repos S. LVIIa.
[5]) Suite du repos, Sonnet 23, am. repos S. LVIII.
[6]) cf. Chamard, Thèse sur Joach. Du Bellay pp 192—194.

In dieser Zeit betont Des Autels noch kräftig seine Zugehörigkeit zum Lyonerzirkel; Pontus, Maurice Scève, Charles Fontaine, sind die Dichter, die die Sainte würdig besingen werden (Suite du repos: L'esprit du ciel en terre descendu). In der Tat bilden Pontus und Des Autels mit Scève und anderen innerhalb des Parnasses, aus dem die Brigade und später die Plejade hervorgeht, eine besondere Gruppe; Ronsard und Du Bellay lernen Petrarka durch Peletier du Maus kennen, einen Mann, der bei allem poetischen Schwunge infolge der positiven Richtung seiner Studien (Mathematik) den festen Boden der Realität nie ganz aufgibt; indem sie dem Hofe und damit den italienischen Höflingen näherstehen, sind sie auch leichter geneigt, die Satire und die Sinnlichkeit eines Ariost aufzunehmen;[1]) Plato tritt etwas mehr in den Hintergrund. Anders bei den Lyonern. Der gedankenschwere Scève vermittelt dort die Bekanntschaft mit Petrarka; er und seine Freunde, Heroet, de la Borderie, Fontaine, vertiefen den schon in Petrarka enthaltenen Platonismus. Die aus ihrer Schule hervorgehenden Jünger zeigen ein entschiedenes Streben nach Subtilität im Ausdruck und Gedanken; im Ausdruck soll man sich „dégager du vulgaire",[2]) die Uebertreibung dieses Prinzipes führt zum Marinismus. Im Gedanken soll man sich auf die Höhen der platonischen Ideen aufschwingen und sich vom Irdischen lösen: das führt zur Unnatur der Empfindung, zu einem Widerspruch zwischen der wirklichen Seele und der künstlich anerzogenen. Die beiden Richtungen, die nüchterne eines Peletier und die temperamentvolle eines Scève berühren sich dann und gehen ineinander auf: Ronsard und Du Bellay machen mit Plato engere Bekanntschaft; sie haschen teilweise nach den

---

[1] vergl. z. B. Joach. Du Bellay; Article de M. Vianey, Bullet. ital. I, 295.

[2]) Pontus de Tyard, avant-propos de la traduction des dialogues d'Amour de Léon Hébreu.

Effekten, die Pontus de Tyard erzielt![3]) Des Autels und Tyard ihrerseits, die Jünger Scèves', erkennen in jenen Männern die Superiorität des Talentes. Diese Erkenntnis bringt denn bei Des Autels frühe die anfänglich gehegte Abneigung gegen Du Bellay und Ronsard zum Schwinden. Im amoureux repos stellt er Ronsard, Du Bellay und Pontus auf eine Linie (Sonett XXII) und zieht auch Baïf in den Kranz ein (Sonett LII).[4])

Seit 1551 erscheint kein Werk weder von Des Autels noch von Pontus de Tyard, das nicht ein beredtes Zeugnis ihrer Freundschaft enthielte. Die Continuation des erreurs amoureuses von 1551 werden durch ein lateinisches Epigramm in 5 Distichen[5]) und durch ein Sonett à la Saone[6]) von Des Autels eingeleitet, in dem er Pontus über Orpheus, Pindar, Horaz, Petrarca und Ronsard stellt.[1]) Das II. Buch derselben wird wiederum durch ein „Sonnet en faveur de Pontus de Tyard et de sa Dame" von Des Autels abgeschlossen. 1552 lässt Pontus de Tyard sein Livre de Vers lyriques[2]) erscheinen, das wieder

---

[3]) cf. Du Bellay p. 192—94, Thêse de Chamard.

[4]) Siehe über Du Bellays und Ronsards Beziehungen zu Des Autels, p. 81 ff.

[5]) „Te tibi subripuit doctum, tam docte puellae (Ut si qua est) flammis digna sit illa tuis." etc.

[6]) „Plus haut encore que du prestre de Thrace
Ne babilloit la tortue sonnante
Ou des Thébains la lyre résonnante
Jusques icy premiere en grace
Et que la Harpe au Calabrais, Horace
Et que la voix du Thuscan gémissante
— — — — — — — — — — — —
— — — — —:
Saone, tu ois sonner le Luth heureux || . . . . de ce docte amoureux.

[1]) Solche geschmacklose Übertreibungen gehören zum Rüstzeug des Lyrikers im 16. s.

[2]) Solitaire premier, ou prose des Muses, avec un livre de vers lyriques sur la fin. Lyon, Jean de Tournes, 1552, in 8°.

durch ein Sonett von Des Autels eingeführt wird; ich führe es an als ein Zeugnis dafür, bis zu welcher Verirrung des Geschmackes die Sucht nach gewählter Ausdrucksweise führen konnte:

Premièrement ta Muse Hermodienne
Ne resonna qu'ennuis, soupirs et pleurs
Continuant en apres tes „Erreurs“
Tu ne chantas qu'en notes Lydiennes.

Nous attendions ore une Jonienne
Resiouissance, en fin de tes malheurs:
Et revoici de nouvelles douleurs:
Toujours ta lyre est Simonidienne.

Donc Pasithée [3]) a le cœur d'une roche
Ou ton desir de sa vertu n'approche:
Ou bien de quoi, de quoi donq te plains tu?

De ce vilain vulgaire qui te pique?
Quoi? Nostre sainte escolle Socratique
Asservit-elle au vain bruit la vertu?

Eine stattliche Zahl von Gedichten des amoureux repos von Des Autels (1553) sind Pontus de Tyard gewidmet,[4]) ebenso die poetische Einleitung zur Uebersetzung Herodians durch den Grafen Jacques de Ventimille 1554. Für die erste gemeinsame Ausgabe der beiden Solitaires des Pontus de Tyard von 1555 schrieb Des Autels wiederum ein Sonett („La vicieuse ignorance vulgaire“) und 10 lateinische Hendecasyllabi (Qua mentem rapiant furore Musae), in denen er ihn bemerkenswerterweise auffordert, von der Nachahmung der alten griechischen Lyriker und Platos abzustehen, und seine eigenen Leidenschaften zu besingen.

---

[3]) die Geliebte des Pontus.

[4]) Sonnets I, XX, XXII, L, LII, LVII, LVIII, 3. façon lyrique mit eingehender Genealogie der Familie Tyard; Elégie à la toute divine de Pontus de Tyard, Epigramme à Pontus de Tyard.

Diese Verse sind auch ins Encomium Galliae Belgicae übergegangen. Auch dem „Univers“ des Pontus (1557) und der „Mantice“ 1558 steht Des Autels mit lateinischen Versen zu Gevatter. Sein Encomium Galliae Belgicae von 1559 enthält ausser drei schon edierten Poesien encomiativen Charakters noch einige lateinische Hexameter „ad Pontum Tyardaeum, quod bellorum tempore amoribus indulgeat.“

Pontus seinerseits geizte auch nicht mit überschwenglichen Beweisen seiner Freundschaft. In seinem chant en faveur de quelques excellents poètes de ce temps spricht er von Mellin de St. Gelais, Scève, Carle, Salel, des Masures, Marot, Martin, Ronsard, Du Bellay und fährt dann fort:

Deh, que ne sont immortels
Ces vers que ie vueil dependre
Pour faire la gloire entendre
De mon jeune Desautelz
Qui ha en ses premiers ans
Fait preuve tant honorée
De sa plume enamourée.
Et qui le tort ha remiz (= remis)
Au front de ses enemis?
Sus, logez le au rang des grands
Que le ciel luy ha promis!

(Continuation des erreurs amoureuses.)

Das I. Sonett aus dem II. livre des erreurs amoureuses[1]) stellt Des Autels mit Scève, Du Bellay und Ronsard zusammen:

---

[1]) Dieses Sonett figuriert schon in der continuation des erreurs amoureuses mit einer kleinen Variante:

Soit Montcenis honoré par le vers
De Des Autelz . . .

Dieselbe Variante hat die Pariserausgabe der Veuve Guillaume le Bret von 1554.

Je n'attends point que mon nom l'on escrive
Au rang de ceux qui ont des rameaux verts
Du blond Phébus les savants fronts couverts
Hors du danger de l'oublieuse rive.

Sceve parmi les doctes bouches vive
Reste Romans honoré par le vers
De Des Autelz; et chante l'Univers
Le riche loz de l'immortelle Olive . . etc.

Das III. Buch der erreurs amoureuses (1554) stellt ihn wieder mit Ronsard und Du Bellay zusammen: IX. Sonett:

En la froideur de ton cristal gelé
En feu vivant dans ma moëlle tendre
Tu vaincs Denyse[1]), et Olive[1]) et Cassandre[1])
Et moi Vendome[2]), Anjou[2]) et le Pulé[2]).

Die 5. Ode der II. Ausgabe der „vers lyriques" von 1555 ist en faveur de Guillaume des Autels an Jane de Salle gerichtet „sur la mort de la petite chienne, nommée Flore". Das Gedicht stammt aus dem Jahre 1552; Des Autels hat es in seiner 7. façon lyrique (XXXV. Strophe), über den gleichen Gegenstand angekündigt:

Pour ceci d'un son plus brave
J'etonnerais l'univers
Mais voici le hausuave
Pontus, duquel le front grave
Est ami des lauriers vers
Qui aux colonnes engrave
D'immortalité ses vers.

Puisque pour moi il s'emploie
Mon seul recours soit à lui . . .

In seinen philosophischen Dialogen zitiert Pontus Des Autels verschiedene Male. Auf eine der Zitationen, die die Lukrezübersetzung betrifft, werde ich zurückkommen müssen.

---

[1]) Geliebte Des Autels', Du Bellays, Ronsards.

[2]) Heimatsort von Ronsard, Du Bellay, Des Autels.

Später scheinen die beiden Männer einander etwas fremd geworden zu sein. Der Grund dürfte in der Verschiedenheit der politischen Anschauungen liegen. Des Autels hatte sich zu einem literarischen Vorfechter des Guisentums entwickelt; der weise und gemässigte Pontus, der der toleranten Mittelpartei der „politiques“ angehörte, die da glaubte, es gebe Raum für mehr als eine Ueberzeugung, und zu der sich auch Michel de l'Hospital, Henri de Mesme, J. A. de Thou und andere bedeutende Männer bekannten, trat, namentlich unter Heinrich III., den Ansprüchen der Guises mit Nachdruck entgegen.

Doch nun müssen wir wieder zu jener Zeit von 1550 zurückkehren, da Des Autels als kleiner Seigneur von Vernoble[1]) in der Nähe des Schlosses Bissy wohnte und jener Gesellschaft angehörte, die dort Kunst und Wissenschaft pflegte. Bei Pontus herrschte ein sehr anregendes geistiges Leben, ein reger Verkehr mit den bedeutenden Männern, die von Macon, von Lyon aus und auch von weiter her nach Bissy kamen: Maurice Scève gehörte zu den regelmässigen Besuchern „l'ami extrêmement aimé mais non jamais assez honoré,[1]) dann Jacques Peletier du Mans und Charles Fontaine,[2]) Jacques de Ventimille,[3]) Jean Martin und viele andere. Alle Gebiete des Wissens fanden hier eine liebevolle Pflege; Mathematik und Astronomie gehörten zu den Lieblingsstudien; Pontus de Tyard selbst hat sich eingehend mit Astronomie beschäftigt, und Guillaume des Autels, „diligent amateur de toutes disciplines“,[4]) nimmt an diesen Studien kräftigen Anteil; seine Gedichte, nament-

[1]) Im Sommer 1550 hatte Des Autels in Moncenis gewohnt; 1552 aber ist er auf dem Gute Vernoble, in der Nähe von Bissy-sur-Fley.

[1]) Solitaire premier, fol. 51.

[2]) Solitaire second, fol. 96.

[3]) S. Note, S. 6—7.

[4]) P. de Tyard, Solitaire second fol. 96.

lich die Sonette des amoureux repos[5]) zeugen dafür. Pieri führt natürlich alle astronomischen und astrologischen Elemente in der Poesie der Plejade auf sklavische Nachahmung Petrarcas und für Pontus sogar auf Nachahmungen Ronsards zurück.[6]) Dass Petrarca die Anregung biete, bestreite ich nicht, aber so oberflächlich wie Pieri annimmt, ist diese Nachahmung nicht, sondern sie ruht auf den ganz soliden Grundlagen einer eingehenden und liebevollen, wenn vielleicht auch etwas dilettantischen Versenkung in ein damals viel gepflegtes Wissensgebiet. Ganz besonders gilt das für Pontus und Des Autels. Mit welcher Begeisterung erzählt doch Pontus de Tyard, wie er in den Nächten des 24. und 25. Mai 1557 mit Peletier du Mans den Sternenhimmel betrachtete und wie sie an Jupiter, Mars und Sirius ihre Beobachtungen machten (cf. P. de Tyard, premier curieux, fol. 216, ed. 1587 des disc. phil.).

Damit möchte ich nicht behaupten, dass das starke Hervortreten des astronomisch-astrologischen Elementes bei diesen Dichtern künstlerisch Grosses erzeugt hätte. Immerhin verdankt ihm Des Autels oft ein glückliches Bild.

Aber auch in literarischer Beziehung konnte Des Autels in Tyards Hause viel lernen. Vor allem vertiefte sich seine Kenntnis der italienischen Literatur. Zwar hatte er schon in Lyon und Valence kräftig damit Fühlung genommen, wohl unter dem Einflusse Scèves; Petrarca muss ihm schon

---

[5]) siehe insbesondere die Sonette V, X, XI, XVI, XXVIII, XXXIIII, XXXV, XLV, LV, LXXIX, XCV;

[6]) Petrarque et Ronsard, thèse de Paris, Marseille 1895, p. 210:

Petrarque est de son temps; la science n'avait pas encore fait assez de progrès pour dissiper les erreurs des charlatans . . . Nous ne serons donc pas surpris qu'il ait agrémenté ses poésies de particularités astrologiques auxquels les contemporains devaient trouver plus de saveur que nous. Nous goûtons bien moins Ronsard et ses disciples quand ils recherchent de pareils ornements; nous ne voyons alors en eux que des plagiaires qui s'appliquent à calquer le modèle, en conservant même ses détails vieillis de mœurs.

frühe geläufig gewesen sein; nun aber trat er mit Männern in enge Fühlung, die die italienische Literatur genau kannten und bestrebt waren, sie befruchtend auf die französische einwirken zu lassen. Pontus de Tyard selbst übersetzte die dialoghi d'amore des Leone Ebreo,[1] deren pretentiöse und preziöse Ausdrucksweise und hyperplatonische Liebesauffassung Poesie und Prosa der beiden Freunde beeinflussten.[2] Des Autels nahm geradezu eine direkte Nachahmung in Aussicht: Im Vorwort zum repos de plus grand travail (erschienen auf Weihnachten 1550) kündet er an, er werde in einem Dialoge mit dem Titel Pylades zeigen, dass der menschliche Geist das Bedürfnis habe, sich von der Materie freizumachen und zur Erkenntnis Gottes durchzudringen; dass seine „Sainte" die Führerin auf diesem Wege sei, in dem ihre Vollkommenheit die des Schöpfers erraten lasse, und dass ihre Freundschaft rein und geistig sei.[3] Die Form des Dialoges und der Inhalt der Schrift entsprechen genau den drei dialoghi d'amore di Leone Ebreo.

Auch die Asolani des Kardinals Bembo sind diesem Kreise bekannt. In seinem „Chant en faveur de quelques excellens poètes de ce temps" hebt Pontus de Tyard Jean Martin besonders hervor, „qui ha faict sien | le beau discours amoureux | du disert Italien | d. h. die Asolani des Bembo, die auf den Monophile des Etienne Pasquier von grossem Einflusse waren.

---

[1]) Léon Hébreu || deux dialogues || d'Amour. | Lyon, chez Jean de Tournes 1551. 2 vol. pet. in 8°, 418 + 300 pp.

[2]) Die Erreurs amoureuses des Pontus de Tyard sind ebensowohl davon beeinflusst als Des Autels „suite du repos" und „amoureux repos": die Discours philosophiques des Pontus sind eine offenbare Nachahmung des Léon Hébreu: das Vorwort Des Autels zum amoureux repos, das Goujet als „verbiage" bezeichnete, zeigt im Stile dieselbe Gewundenheit.

[3]) . . . ce que je prouverai plus amplement en mon Dialog (sic) d'amour, inscript Pylades contre la contraire faulse et pernicieuse opinion (préf. à sa Sainte, Repos 1550).

Es ist natürlich unmöglich nachzuweisen, wann und wo Des Autels die einzelnen Elemente seiner italienischen Kenntnisse in sich aufgenommen hat. Sicher ist, dass Pontus indirekt durch seinen Freundeskreis wichtig für ihn wurde. Ich muss mich darauf beschränken, einfach den Umfang dieser Kenntnisse zu umschreiben. Ich sehe dabei ab von den zahllosen Nachahmern Petrarcas im Cinquecento, die er in seinen Sonetten nachahmt und von denen im zweiten Teile der Arbeit zu sprechen sein wird. Jasinsky hat mir in einem liebenswürdigen Briefe erklärt, er glaube nicht an die Möglichkeit, im einzelnen direkte Nachahmung italienischer Autoren nachzuweisen.

Im 14. Kapitel der Mitistoire führt Kalliope den Dichter durch den Parnass und stellt ihm zuerst die Alten vor: Homer, Hesiod, Lycophron, Arat, Pindar, Callimachos, Theocrit, Aeschylos, Euripides, Sophocles, Menander, unter den Griechen; Virgil, Horaz, Ovid, Lucan, Lucrez, Plautus, Terenz, Seneca, Persius, Juvenal, Tibull, Properz, Catull, Martial „et les autres“ unter den Römern.[4]) Rechnen wir noch Janus Secundus und Michael Marull dazu, so werden wir die Dichter der toten Sprachen beisammen haben, die ihn beeinflussten. Dann kommt er auf die Italiener zu sprechen. „Si vous prenez plaisir aux Italiens en cest endroict, vous verrez Dante, Petrarque, Boccace, Arioste, Boyard, Bembe, Aretin, France, et une infinité de semblables.“ Die Liste lässt sich noch ergänzen an Hand seiner Werke. In der Ode an Pontus de Tyard und Jacques de Ventimille (1554) zeigt er eine gewisse Vertrautheit mit Polizian. Wenigstens kennt er dessen Uebersetzung des Herodian:

Or vanter nous nous pouvous bien
De voir l'Hérodienne grace
Mieux que dans l'Ange Italien.

---

[4]) p. 40 de la réimpression de 1850.
[5]) ibid.

Anderswo wird zu zeigen sein, dass seine theoretischen Ausführungen über den Ursprung und die Dreiteiligkeit der Ode angeregt sind durch Luigi Alamanni. Besonders interessant ist, dass er sich schon 1550 mit Francesco Patrizios ästhetischen Ideen vertraut zeigt. In der réplique à Louis Meigret führt er dessen Ansichten aus über den Wert der Tragödie und Komödie: „Ces deux tendent plus à la corruption qu'à la bonne information des moeurs: l'une proposant tout exemple de lascivité, l'autre de cruauté et tyrannie. Pour ce est il que François Patrice les estime non seulement inutiles mais aussi pernicieuses aux bonnes moeurs: et pour ce ne les veult recevoir au théatre de sa république."

Es ist meines Wissens in keiner Biographie Patrizios darauf hingewiesen worden, dass der damals Einundzwanzigjährige schon in Frankreich Ansehen genoss; die ersten Ausgaben seiner kritischen Studien werden auf 1553 angesetzt. Entweder ist hier eine bibliographische Lücke auszufüllen, oder man müsste voraussetzen, Des Autels hätte ihn persönlich gekannt, was wohl denkbar ist.

In seinen politischen Poesien nimmt er einmal scharf gegen Nicolo Macchiavelli Stellung:

Car maudit soit celuy duquel la folle audace
Première dire osa que pour tyranniser
Il faut les droits humains et divins mépriser
Et qu'en toute autre chose est bon que bien on face.

Plusieurs depuis suivans ceste première trace
Ont voulu l'injustice ainsi authoriser.

Tombeau de Charles V. XIe Sonnet 1559.

Er war darin nicht originell: Es war der Zug der Zeit, gegen Macchiavell zu polemisieren.

[1]) Réplique, p. 64. Genaueres im 2. Teil: Des Autels und die Litterarkritik.

An Dante finden sich nur wenige, deutlich erkennbare Anklänge. Hiezu gehört eine Strophe des chant de son amour im repos de plus grand travail:

> En mon amour n'est l'enfer des maudits
> Ains un très beau et plaisant paradis
> Plein de joie et gloire:
> Là i'ay plaisir qui tous plaisirs excede
> Mais en l'esmoy qui le plaisir precede
> Je trouve un purgatoire.

Deutlich scheint ihm Dante vorgeschwebt zu haben im eloge de la guerre à Estienne Jodelle (Rémonstrance). Es handelt sich erstens um eine Vision, in der er die Schrecken des Krieges sieht. Zweitens hat er einen Führer durch das Reich des Mars: Phoebus. Drittens trifft er, wie Dante mit Virgil, im 3. Gesange des Inferno mit Phoebus an eine Pforte, wo mit Menschenblut geschrieben steht:

> Ceste ville est Malhyme, ou ne sont en usage
> L'humanité, la Foy ui le droit d'hostelage
> La Haine habite icy, l'ire, la cruauté
> L'Effroi, la Peur, la Mort et la déloyauté.

Allerdings könnte auch Aeneide VI. Vorbild gewesen sein.

Auf Ariost nimmt er ausser in der Mitistoire noch zweimal direkt Bezug. In der epistre à sa Sainte (Suite) spielt er auf den Orlando furioso an,[2]) und die 9. façon lyrique des Amoureux repos (1553) handelt in 32 quatrains „sur les amours de Roland et Angélique". Es ist aber gut, dass der Titel uns hierüber belehrt, denn sonst käme man nicht leicht auf die Idee, dass der glänzende Ariost zu diesen faden Versen angeregt hätte.

Bekannt sind ihm die italienischen Pamphletisten der Renaissance; im allgemeinen ist er ihnen nicht hold; er

---

[2]) Nul plus n'estime estre mensonge ou fable
Du fort Roland la fureur admirable
Ni d'Olivier l'amour persévérante.

macht sie verantwortlich für den gehässigen Ton, der in der literarischen Diskussion herrschend geworden sei.[1] In der Mitistoire versetzt er Poggio einen Hieb: „Breu, breu, laissons là, disoit Gaudichon, toutes ces ironies, car tel pense se mocquer qui dict vray, comme Poge Florentin, homme flateur, medisant et vicieux, ne dict jamais plus vray, qu'en la troisième invective contre Philelphe, combien qu'il entendist le contraire du moyen par lequel il estoit venu au service de sept papes."[2]

Im Encomium Galliae Belgicae von 1559 findet sich dann in zwei lateinischen Distichen die Uebersetzung des italienischen Epitaphs auf Pietro Aretino:

Epitaphium P. Aretini ex Italico rithmo.
Condit Aretini Cineres lapis iste sepultos
Mortaleis atro qui sale perfricuit
Intactus deus est illi, causamque rogatus
Hanc dedit: ille, inquit; non mihi notus erat[3].

[1]) Réplique: . . . venu de je ne say quelz grimauds italiens (p. 68)

[2]) Mitistoire barrag. Hij v°.

[3]) Bekanntlich wird dieses selbe Epitaph in französischer Fassung zum Gegenstande einer der apocryphen Novellen von Bonaventure Desperiers in der Ausgabe von 1558, die man Pelletier du Mans zugeschrieben hat. Sollte Des Autels jene Novelle verfaßt und überhaupt zur Ausgabe der Novellen in Beziehung gestanden haben? Das ist nicht unwahrscheinlich. Einmal hat er für des Périers eine besondere Verehrung: Für ihn nimmt er gegenüber Ronsard das Verdienst, die Ode in Frankreich eingeführt zu haben, in Anspruch (Réplique à L. Meigret, p. 63); die Familie Hurault, die Des P. besonders beschützte (cf. Chenevière. Thèse sur Bon. Des Périers) wird von Des Autels mit Ehrerbietung erwähnt (réplique, p. 15: . . . ie nomme les Huraults, au plaisir et commandement desquels ie suis très dévotement affectionné). Dann aber steht er zu dem litterarischen Testamentsvollstrecker und pietätsvollen Freund Des Périers', dem leider schon 1552 dahingerafften Antoine du Moulin in sehr engen freundschaftlichen Beziehungen. So wäre es leicht denkbar, daß Du Moulin diesem zu litterarischem Ruhme aufstrebenden Landsmanne zugleich mit dem gemeinsamen Freunde Pelletier du Mans die Schriften seines Freundes übergeben hätte.

So sehr er sich aber gegen die Kampfweise dieser Pamphletisten aussprechen mag, in der Praxis ist er ihr getreuer Schüler: Persönliche schamlose Verunglimpfung des Gegners, Verdrehung der Tatsachen, unfeines Ausnutzen körperlicher Missbildung desselben ist seine Methode so gut wie die der Humanisten des Quattrocento und des flagello de 'principi; das zeigt sich in der Polemik mit Louis Meigret, das zeigt sich auch in den satirischen Gedichten auf seine Kritiker Laurent, Thulon, Rousseau.

Besser messbar ist der Einfluss des Tyard'schen Kreises auf die philosophisch-platonische Bildung Des Autels. Zwar haben wir gesehen, dass er sich schon 1546 mit Heroet's parfaite amie beschäftigte; doch mehren sich die Beweise einer ernsten Versenkung in die Ideen Platos erst seit der Uebersiedlung nach Vernoble. Da Petrarca selbst stark, wenn auch nur indirekt, von platonischen und alexandrinischen Ideen beherrscht ist, ist es nicht sehr leicht, auseinanderzuhalten, was seinem Einflusse und was dem direkten Studium Platos zuzuteilen ist. Doch lassen sich wenigstens zwei Gedanken ausscheiden, die direkt auf Plato zurückgehen: Es sind, um sie kurz zu bezeichnen, die Androgyne und die Reminiscenz.

Im Symposion [1]) entwickelt Plato jene reizende poetische Lehre vom Ursprung der Liebe: Die von göttlicher Hand getrennten Wesen suchen sehnsuchtsvoll im Erdenwallen die ihr Wesen ergänzende Hälfte und finden ihre Ruhe erst nach ihrer Vereinigung. Heroet schon hatte den poetischen Gehalt der Idee erfasst und würdig dargestellt. Alle Pléjadiens stehen in ihrem Banne, besonders aber Pontus de Tyard; von ihm beeinflusst dann Du Bellay — dann auch G. des Autels, der immer wieder auf seine Lieblingsidee zurückkommt. Im Chant de son amour [2]) singt er:

[1]) Abschnitt 14, 15, 16, wo Aristophanes die Ideen ausführlich entwickelt.

[2]) repos de plus grand travail, p. 43.

Mais mon âme amoureuse
L'eternel beau de la bonne ame void
Et si conioindre à elle se pouvait
s'estimerait heureux.

Im Adieu à sa Sainte[2]):

Adieu de moi l'autre unique partie
Et ma moitié qui me sera rendue
Quand l'âme au moins du corps sera partie.

Im amoureux repos kehrt die Idee sehr häufig wieder,[3]) oft sogar in unorganischer Verbindung mit sinnlich-realistischen Vorstellungen:

Si comme nous Amour conçu fut onques
Quel autre amour avant Amour fut donques
Qui rassembla l'androgyne partie?
(Am. repos LIX.)

oder gar:

L'indois ivoire en deux boules poli
Et qui descend jusques au nœud joli
Encore témoin de l'antique ginandre.
(Am. repos LXIX.)

Eine andere platonische Idee, die ihm zum Eigentum geworden, ist die von der Reminiscenz. Auch sie ist schon der Lyonerschule und dem Kreise der Königin von Navarra durchaus geläufig. Von dort aus erhalten denn die beiden Freunde auch hauptsächlich Anregung. Das erste Mal findet sie sich bei Des Autels in der Vorrede zum Repos (1550)[4]): Die Vollkommenheit der Geliebten ruft die Erinnerung an die Vollkommenheit des Schöpfers wach. Den gleichen Gedanken führt er weiter aus in einer Ode an

---

[2]) Suite du repos.
[3]) Sonnets XV, LIX, LXIX, XCII, XCV, XXIX etc.
[4]) Repos de plus grand travail. p. 1.

Pierre de Ronsard,[1]) worin er für Platos Idee der Reminiscenz gegen einen nicht ernst gemeinten Angriff Ronsards Stellung nimmt.[2]) Einzelne Stellen aus seinen Gedichten liessen sich in grosser Zahl anführen, z. B.:

> Adieu beauté de l'âme ou ie contemple
> Du premier beau la grand beauté supreme.

oder: . . . celle troupe . . . de nobles et vertueux espriz sus lesquelz apres qu'une fois sus un bel obiet ils ont fondé leur resouvenance de l'unique idée de beauté plus luisamment aperceue es cieux auparavant, la vile inconstance ne peut avoir autorité (à sa Sainte préf. de l'am. repos).

Des Autels legt Wert darauf, seine Begeisterung für Plato zu dokumentieren. Sein Motto (travail en repos, non otiosus in otio) entlehnt er Plato, ebenso den Decknamen für seine Geliebte (La Sainte) und die Umschrift um ihr Bildnis: (Venus mihi sancta colatur).[4]) Das Vorwort zum amoureux repos soll dann Zeugnis dafür ablegen, wie gründlich er in Plato eingedrungen. Die Schriften, aus denen er mit Vorliebe zitiert, sind das Symposion, der Eutyphron, die Apologie und Phaedon.

Nachdem er die Unwandelbarkeit seiner Leidenschaft beteuert und die Wahl des Namens Sainte, gestützt auf

---

[1]) Suite du repos: 4. Ode: Pour Platon, de la réminiscence contre la VIIe ode du IIIe livre de Ronsard.

[2]) Nur in der Pariserausgabe 1550 (Les 4 premiers livres des Odes de P. de Ronsard) steht obige Ode, an Denys Lambin gerichtet, an 7. Stelle. In der éd. 1597 und den folgenden ist es die 9. des 3. Buches.

[3]) Mitistoire barrag. Fiiij v°: „Ce petit ieune amoureux autant vault dire mal-avisé a bien remontré en sa devise: car Diogenes interrogué autrefois qu'éstoit Amour, respondit que c'estoit un travail en repos".

[4]) Man hatte ihm, wie er im Briefe à sa Sainte (am. repos) sagt, die Wahl dieses Namens vorgeworfen. Darauf erwidert er, für die Wahl des Namens sei ihm einzig Plato und seine Schule maßgebend gewesen: qui ont dit la sainteté estre commencé par la piété et accomplie par la religion . . .

Phaedon und Eutyphron, gerechtfertigt hat, lässt er sich in eine Streitrede ein gegen die „pourceaux épicuréens“, die es wagen, Socrates und Plato gestützt auf Eutyphron des Atheismus und Epikuraeismus anzuklagen; Plato habe einfach, seinen Gewohnheiten gemäss, Socrates seinen wahren Gedanken verheimlichen lassen. Er verteidigt Socrates durch den Hinweis, dass Plato ihn als das Muster aller Tugenden und am Schlusse des Symposion insbesondere als den Träger der reinsten Idee der Liebe darstelle.

Diese Gedanken sind mit grossem Wortschwalle vorgetragen und ohne dass man einen andern Zweck derselben zu erkennen vermöchte, als uns von seinen Kenntnissen einen deutlichen Begriff zu geben. Dass er gegen diese Auffassung protestiert,[5]) ist gerade ein Beweis gegen ihn.

Besondere Liebe hegt er für den 1546 von Richard Leblanc übersetzten Dialog: Io ou de la fureur poétique.[6]) Verschiedene Titel seiner Gedichte spielen darauf an.[7]) Auch Timäus und Gorgias[8]) finden wir vereinzelt zitiert,

---

[5]) „. . . ce qui m'a seulement poussé à ce discours, non pour avancer quelquechose de mon creu et me faire appeler philosophe avant qu'en porter la barbe“ (à sa Sainte préf. de l'am. repos).

[6]) Dieser Dialog wurde im 16. s. als echt betrachtet.

[7]) am. repos S. XIV: de sa fureur; S. XCIX: de sa fureur refroidie —

[8]) An Timäus z. B. erinnert die 1e façon lyrique:

Mon divin Platon aussi
M'apprend que les Cieux ainsi
Leur harmonie conduisent . . .

An die sprachphilosophischen Ideen des Gorgias z. B. eine Strophe der 9e façon lyrique:

Cette bonté au beau close
Le nom d'Ange encor retient
à l'essence de sa chose
Souvent le nom appartient.

Zwar ist diese Idee: Nomina sunt consequentia rerum auch der mittelalterlichen Philosophie geläufig. Da aber Des Autels Plato wirklich direkt kennt und den Gorgias besonders zitiert, dürfen wir wohl annehmen, er habe diesen Gedanken an der Quelle selbst geschöpft.

und die darin enthaltenen Ideen finden sich in den Gedichten zerstreut.

In der spätern Zeit, als sich Des Autels der politischen Poesie zuwandte, zitiert er mit Vorliebe die Apologie, den Kriton, den apocryphen dialogue de la loy. Die Harangue au peuple français (1560), in der er zu Gunsten der Guises die Franzosen zum Gehorsam gegen die Obrigkeit auffordert, führt des Langen und Breiten die Idee des Kriton von der absoluten Unterordnung des Individuums unter den Willen des Vaterlandes, auch wenn dieses ungerecht und undankbar sei, aus. Die gleiche Idee beherrscht auch die remonstrance au peuple françois. In der Vorrede zur paix venue du ciel an Antoine Perrenot, Bischof von Arras (und später Kardinal Granvella) vergleicht er dessen Vater mit Minos „duquel Plato dispute au Dialogue de la Loy qui selon le vers d'Homere fut familier a Jupiter par l'espace de neuf ans."

Dass Pontus de Tyard an der Förderung dieser Studien grossen Anteil hatte und Des Autels oft bei ihm schöpfte, zeigen einzelne Vergleiche. Die Vorrede zum amoureux repos enthält ganze Sätze, die mit einzelnen Stellen aus Tyards Schriften übereinstimmen.[1]) Den Dialog Io ou de la fureur poétique, den Des Autels häufig anzieht, hat

---

[1]) Man vergleiche: Des Autels: . . duquel (nämlich vom Eutyphron) ont prins occasion les sages ventres de cettuy siècle d'enroler en la confrairie de leur impiété le sage Socrate et le divin Platon . . .

Ces pourceaux donc épicuriens, ces terrestres géans voyans qu'en celuy dialogue Platon avait fait à Socrate . . . . dissimuler son avis . . . . ont osé dire comme voulans avoir autorité compaigne de leurs blasphèmes que Socrate ne voulùt là autre chose dire que ce mot de sainteté être vain et qu'il n'y avoit point de Dieux . . . .

Pontus de Tyard: Aillent tels pourceaux, tels Epicuriens qui soumettent l'ame au corps et qui osent — les misérables — mettre le souverain bien dans la jouissance du corps, se souiller en la fange de leur ordre volupté etc. . . (Solit. I[ier]).

Pontus zur Grundlage eines ganzen Buches gemacht (Solitaire premier ou discours des Muses et de la fureur poétique). Des Autels selbst gesteht oft seinem Freunde die Führerschaft auf philosophischem Gebiete zu.[1]) Damit soll nicht gesagt sein, dass Des Autels einfach unselbständig ein Nachbeter des Pontus gewesen wäre. Er beherrschte das Griechische gut genug,[2]) um sich sogar unabhängig von den Uebersetzungen des Originaltextes bedienen zu können; mit Pindar und Homer zeigt er grosse Vertrautheit (cf. den Abschnitt über die Oden). Die beiden Freunde schöpfen eben mit so vielen anderen Gleichstrebenden an den nämlichen Quellen und dazu noch in gemeinsamer Arbeit. Dabei übte der ältere auf den jüngeren einen vielleicht nicht ganz wohltätigen Einfluss aus.

Der Aufenthalt Des Autels' in seiner Heimat dauerte bis ca. 1553. Er war häufig unterbrochen von kleinen Reisen, meist nach Lyon, mit dem er einen lebhaften Verkehr unterhielt: Das amoureux repos weist Gedichte auf, die Antoine du Moulin,[3]) Maurice Scève,[4]) Charles Fontaine,[5]) dem Maler Miagle,[6]) dem Advokaten Gratien Chandon[7]) etc. gewidmet sind. In Lyon traf er auch im Frühling 1553 mit Du Bellay zum ersten Male persönlich zusammen. Eine

[1]) Lat. Verse am Ende der continuation des erreurs am. — Sonett am Anfange der vers. lyr. — Hendecas. am Anfange des Solitaire second. — Lat. und franz. Gedicht in der Mantice.

[2]) Im amoureux repos sind drei von ihm verfaßte griechische Distichen, wovon zwei den Bildnissen des Dichters und seiner Sainte beigedruckt sind. Das dritte lautet:

Mit erhobener Stimme besingt er das Walten der Venus,
Wie sie zuerst im Jüngling Liebessehnsucht erregte.

[3]) Am. repos; IIIe partie: Les Epigrammes: Epistaphe d'Antoine du Moulin.

[4]) s. S. 34.

[5]) Sonnet XLVIII.

[6]) Sonnet XLIII.

[7]) Am. repos, épigramme.

Frage drängt sich dabei auf: Alle seine Freunde: Scève, De Tyard, Olivier de Magny, Pontus de Tyard, Peletier u. a. waren Freunde und Verehrer von Louise Labé, der Sappho von Lyon; alle haben ihr in Versen die Bewunderung und oft sogar Liebe ausgedrückt. Sollte Des Autels allein ihr ferne geblieben sein?

Paul Laumonier hat die Frage in seiner Notice biographique sur Jacques Peletier du Mans gestreift[8]) und Des Autels neben Scève, Olivier de Magny, Antoine Fumée, P. de Tyard, Cl. de Taillemont, Mathieu de Vauzelles, Antoine du Moulin, Fontaine in das coenaculum der belle Cordière aufgenommen. A. Cartier,[9]) der sich mit den Poeten eingehend beschäftigt, die Louise Labé besungen, macht keinen Versuch einer Lösung.

Aus den Werken Des Autels selbst lassen sich keine Anhaltspunkte für die Beziehungen zwischen ihm und Louise Labé gewinnen; sie ist mit keinem Worte weder in den Gedichten, noch in der Prosa erwähnt. Das spricht indessen nicht entscheidend gegen den Verkehr; denn die lyrischen Gedichte Des Autels halten konsequent an der Einheit seiner Leidenschaft fest: Gedichte an Louise Labé mussten aber notwendig panegyrischen, ja sogar erotischen Charakter haben; ihre Aufnahme in seine Publikationen hätten deren Einheit gestört; er musste sie deshalb aus den Werken ausschliessen, sie anonym veröffentlichen.

Es bliebe also zu untersuchen, ob einige von den Gedichten, die die Verehrer der belle Cordière den Werken derselben beigefügt haben, Des Autels zugeschrieben werden können. Da die Verfasser der andern Gedichte bestimmt

---

[8]) Oeuvres poétiques de J. Peletier du Mans, publ. d'après l'éd. orig. de 1547 par Léon Séché, avec une notice biogr., un comm. et des notes par Paul Laumonier. Paris, Revue de la Renaissance, 1904. p. XXI.

[9]) A. Cartier, Les poètes de Louise Labé, Revue d'hist. litt. de la France, 1894, pp. 438 sq.

werden konnten,[1]) kann es sich nur um diejenigen handeln, welche beginnen:

1. Jadis un grec sus une froide image [2])
2. Voyez Amans, voyez si la pitié.[3])
3. Louise est tant gracieuse et tant belle [4])
4. Ton lut hersoir encor se ressentoit [5])
5. Toute bonté abondante . . .[6])
6. Sept feus on voit au ciel . . .[7])

Die Untersuchung dieser Gedichte in sprachlicher, stilistischer und ästhetischer Hinsicht ergibt, dass wenigstens 1, 2, 3, 5 und 6 sehr wohl von Des Autels stammen können; nichts aber nötigt zur Annahme, dass sie von ihm stammen müssen. Denken wir aber an die Tatsachen, dass Des Autels mit Pontus de Tyard, Antoine du Moulin, Peletier etc. enge befreundet war, dass alle diese Freunde Louise Labé besungen haben, dass Des Autels sicher in eifrigem Verkehre mit Lyon stand, so scheint es äusserst wahrscheinlich, dass ihm einige der obigen Gedichte zugeschrieben werden können.

Namentlich die Ode (Nr. 5) ist mit ihrer „pindarischen“ Breite, mit ihren allzu zahlreichen Anspielungen ans Altertum ganz im Stile unseres Dichters gehalten, ebenso das (übrigens sehr schöne) Sonett:

Jadis un Grec . . . .

Dank dem literarischen Erfolge seiner Publikationen literarischen und polemisch-kritischen Inhalts und dank den vorzüglichen Verbindungen, die eine weitläufige und hochgestellte Verwandtschaft gewähren, dank namentlich auch

[1]) cf. Cartier, Les poètes de Louise Labé.
[2]) Euvres de Louïze Labé, éd. 1824, p. 106.
[3]) ibid. p. 108.
[4]) ibid. p. 115.
[5]) ibid. p. 115.
[6]) ibid. p. 128.
[7]) ibid. p. 131.

der Freundschaft des Pontus de Tyard, konnte Des Autels rasch und mühelos sich seine literarischen Verbindungen über Lyon hinaus in jene Kreise erweitern, denen die Zukunft gehörte. Ronsard und Joachim Du Bellay gehören zu den ersten, die mit ihm eine enge und aufrichtige Freundschaft schlossen, die sich echt und dauernd erhielt. Zwar waren die ersten Beziehungen zu den beiden Freunden recht gespannte. Des Autels griff Du Bellays „Deffense et Illustration" sowohl, als Ronsards Bestrebungen, die pindarische Ode einzuführen, heftig an.[1]) Anderseits stellen sich in dem Streite zwischen ihm und Meigret Ronsard und Du Bellay theoretisch wenigstens auf Meigrets Seite.[2])

Doch machte die anfängliche gereizte Spannung schon frühe herzlicheren Beziehungen Platz. Des Autels hatte, wohl unter de Tyards Einflusse, die Wucht seiner Angriffe gemildert durch lobende Anerkennung der Leistungen seiner Nebenbuhler. Es ist interessant, zu sehen, wie sich die Versöhnung vollzog.

Auf die mannigfachen, schmeichelhaften Lobsprüche, durch die er Du Bellay seine Angriffe vergessen machen wollte,[3]) antwortete dieser kurz vor seiner Abreise nach Italien durch ein Sonett, das an P. de Tyard und G. des Autels gerichtet ist.[4]) Als er dann im Frühjahr 1553 durch

---

[1]) siehe das Kapitel: G. des Autels u. die literarische Kritik., II. Teil.

[2]) siehe das Kapitel: Streit um die Orthographie, II. Teil.

[3]) cf. Suite du repos, 1. dixain — Réplique, p. 73 — Repos de plus gr. trav.

[4]) Divin Tyard qui dédaignant la Terre
Par l'aiguillon d'une divine erreur
Jusques au ciel as poussé la fureur
De ton esprit qui divinement erre:

Et toy encor dont le laurier ensert
Le ieune front ayant ia ce bonheur
De consacrer d'une sainte l'honneur
Sur tes Autelz encourtinez de l'hierre:

Si comme vous doucement enchanté

Lyon zog, eilten die beiden Freunde dorthin, um ihn zu begrüssen. Es war das erste Mal, dass sich die beiden Dichter von Angesicht zu Angesicht sahen. Die Zusammenkunft war kurz, aber Des Autels war davon bezaubert. Er dichtete darauf die 4. façon lyr.[5]) mit pindarischer Breite; geniessbarer ist das Sonett:

A Joachim Du Bellay, trouvé à Lyon
lorsqu'il alloit a Romme.

De mil mercis mille foiz immortelz
J'honoreray cette sage fortune
Qui n'est avec la Pourvoyance qu'une:
Puisque sus nous ses iugements sont telz

La connoissance acquise par cartelz
Comme encor manque, un desir importune
De se parfaire, o heure, heure opportune!
O le plus beau des jours de Des Autels!

Sus! que les nerfs tendres de cette lyre
Se rompent tous, par l'effort d'un doux rire
Fils de plaisir, qu'allume un feu divin:

Ah que bientôt cette clarté me lâche!
Jaja derrier les mons chenuz se cache
Retrogradant ce Soleil Angevin.

Von nun an nimmt Du Bellay im Herzen und in der Dichtung Des Autels' einen breiten Raum ein.[1]) Er widmet ihm 1559 die Elegie auf den Waffenstillstand, zu der er angeregt ist durch einige Sonette aus Du Bellays regrets,[2])

A vostre gré i'ai quelquefois chanté
Et mes ardeurs et l'honneur de l'Olive

Priez pour moy l'oiseau Cylénien
Guider les pas jusqu'à tant que j'arrive
Dessus le bord du Tibre Ausonien.

[5]) am repos — cf. das Kapitel über die Oden, II. Teil.

[1]) cf. préface de l'amoureux repos, sonnets XVI, XXII, XLVII, LII 4e faç. lyr., dernier sonnet de l'am. repos.

[2]) „La trefve, Du Bellay, que si doux tu chantois
dernièrement à Rome ou la court tu hantois".
Eloge de la trefve, à la suite de la remonstrance de 1559.

steht teilweise in Du Bellays Banne bei der Abfassung des tombeau de Charles V.[3]) und widmet ihm im Encomium Galliae Belgicae „ex primo libro sermonum Autoris Satyra quinta die Saturnaliorum scripta“ (85 Hexameter). Auch eine „allusio ad eius nomen gentilitium“ findet sich dort, wohl eine Nachahmung Du Bellays.[4]) Du Bellay seinerseits war zwar Des Autels gegenüber bedeutend zurückhaltender; ausser dem zitierten Sonette hat er ihm keine französischen Gedichte gewidmet. In den Xenien dagegen finden wir den direkten Beweis, dass auch in den letzten Lebenstagen Du Bellays seine aufrichtige Freundschaft fortbestand: Impositum tibi sit sacris quod nomen ab aris | Hunc causam altari nempe fuisse puto | Vel quia formosa casto sub nomine sancta | Id alia matri sacra pudica facis. | Vel quia Musarum Mystes Phoebique sacerdos | Et Phoebus et Musas numina sancta colis.[4]) —

Die Zusammenkunft mit Du Bellay in Lyon dürfte im Hause der Louise Labé stattgefunden haben. Im gleichen Jahre lernte er dort auch Olivier de Magny persönlich kennen, der mit Jean d'Avanson nach Italien zog und sich dabei einige Monate im Rhoneathen aufhielt. Olivier de Magny hatte Des Autels schon in seiner Hymne sur la naissance de Madame de France als einen der ersten Dichter gefeiert.[5]) Des Autels kannte ihn noch nicht; das amoureux repos erwähnt ihn noch gar nicht. Von Rom aus erwähnt dann Olivier de Magny seinen neuen Freund in zwei Sonetten (Soupirs, Sonnets XLI et XXX) zusammen mit seinen andern Freunden Ronsard, Du Bellay, Baïf, Pascal, Tahureau, Pangeas und Pontus de Tyard. Als Magny mit seinem Herrn nach dem unglücklichen Ausgange der diplomatischen

---

[3]) cf. Du Bellay, les tragiques regrets de Charles V. Marty Laveaux II, 144 ff.

[4]) A. Joachimi Bellaii Andini pœtæ clarissimi Xenia seu illustrium quorundam nominum allusiones. Paris, Morel, 1569, in 4°. Bibl. nat. Yc. 1223.

[5]) cf. Einleitung.

Mission nach Paris zurückkehrte, traf er dort auch Des Autels wieder. Sein Verhältnis zu D'Avanson hatte sich geändert: Er war nun nicht mehr der untergeordnete Sekretär, sondern der vertraute Freund des Herzogs. So konnte er ihm wohl auch seinen Des Autels vorstellen. Als Des Autels 1558 vor seiner Abreise in die Niederlande von de Magny Abschied nahm,[1]) fügt er auch einen Glückwunsch für Jean d'Avanson bei:

Jamque vale, mi Magni, et fælix vive diuque
Ipse tuus fœlix vivat Avansonius.

Das ist das letzte Zeugnis ihres freundschaftlichen Verkehrs. Schon 1561 starb Olivier de Magny, und zu gleicher Zeit versiegt die poetische Ader Des Autels'.

Am engsten aber schlossen sich Des Autels und Ronsard zusammen. Dass die Beiden auf sehr weitläufige Art miteinander verwandt waren, mag zu der Vereinigung beigetragen haben, ebenso die Freundschaft Des Autels mit der mit Ronsard verwandten Familie Bouchage,[2]) mehr aber wohl die Vermittlung des Pontus de Tyard, die bedingungslose Unterwerfung Des Autels unter die literarische Diktatur Ronsards und Des Autels Erfolge durch seine Publikationen von 1548, 1550 und 1551.

Schon seit 1551 nennen Des Autels' Gedichte Ronsard als das Haupt des Parnasses, und dessen Name begegnet uns bei der Lektüre seiner Werke auf Schritt und Tritt.[3])

---

[1]) Hoc mœstum tibi dico vale dulcissime Magni
Cuius et ingenium nosco scioque fidem etc.
Encomium Galliæ Belgicæ, ad Olivarium Magnum, D 4 v⁰.

[2]) Elégie XX de P. de Ronsard à Rémi Belleau, ed. 1623:
Du coté maternel j'ai tiré mon lignage
De ceux de la Trémoille et de ceux de Bouchage.

[3]) cf. Suite du repos (1551) 1er dixain, 4e ode. — Réplique à L. Meigret, p. 73. — Am repos (1553) 3e faç. lyr. (Strophes I, XVI), sonnets XVI, XXI, XXII, XLVII, LII, LVI, 1e faç. lyr., 10e faç. lyrique. Elégie à

Er muss schon vor 1553 von Ronsard in dessen dichterische Pläne eingeweiht worden sein. Im Sonett 21 des am. repos zeigt er sich vertraut mit der spannungsvoll erwarteten Franciade: Dieses Werk habe ihn abstehen lassen von der Ausführung seines eigenen epischen Werkes: Le Chaos:

De son Caos entreprins, et du Francion de Ronsard
J'avois desia sus l'Olimpe le dos
Assis (pour n'estre à autruy redevable)
Les fondemens d'une tour pardurable
Voulant au Ciel faire toucher ton los:
Le monde ia brouillé en mon Caos,
En t'admirant se voyait admirable
— — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — —
Mais i'abas tout, puisque Terpandre [1]) encor
Son doux luth change à un horrible cor
Pour faire en France ouïr sa Franciade.

Wie alle Welt erwartet er ein Werk von homerischer Pracht:

Place Romains, place écrivains gregeois
Voici venir devers Vendomois
Je ne sçay quoi plus grand que l'Iliade.[2])

Ronsard war denn neben Pontus auch der erste Pléiadien, der den jungen Dichter als ebenbürtig anerkannte. Im 1. livre des amours (1552) wünscht er sich dessen Beredsamkeit in folgendem Sonett:

Mon Des Autels qui avez dès enfance
Puisé de l'eau qui coule sur le mont
Où les neuf sœurs dedans un antre, font
Seules à part leur saincte demeurance:

---

sa Sainte: Si tu veux le compte savoir .... Sonnet dans les continuations des erreurs amoureuses. — Encomium Galliæ Belgicæ, D 2 v° et v°: Ad P. Ronsardum, 12 Distichen etc.

[1]) Ronsard.

[2]) Propertius, III, 34: Cedite Romani scriptores cedite Græci
Nescio quid maius, nascitur Iliade.

Si autretois l'amoureuse puissance
Vous a planté le myrte sur le front
Enamouré des beaux yeux qui sont
Par vos escrits l'honneur de nostre France.

Ayez pitié de ma pauvre langueur
Et de vos sons adoucissez le cœur
D'une qui tient ma franchise en contrainte.

Si quelquefois en Bourgogne ie suis
Je fléchiray par mes vers si ie puis
La cruautè de vostre belle Saincte.

Ebenfalls im 1. livre des amours singt er:

[Um Cassandre würdig preisen zu können:]
Il me faudroit cette chanson divine
Qui transforma sur la rive Angevine
L'Olive pâle en un teint plus naïf
Et me faudroit un Des Autels encore . .[1])

Noch vor dem Erscheinen des amoureux repos zählte Ronsard ihn unter die bedeutendsten Dichter seiner Zeit:

[qui . . touché des traits d'un bel œil]
Chantoit les maux qu'un patient endure
Dans la prison d'une maistresse dure.[2])

Ueber den späteren Verkehr der beiden Männer werde ich noch oft zu sprechen haben; er war sehr lebhaft, namentlich zu Beginn der politischen und religiösen Wirren (1558 bis 1561), als Beide ihre Feder in den Dienst der Guises stellten; aber noch 1584, als Des Autels literarisch und auch wirklich schon längst tot war, ehrte ihn sein Freund Ronsard, indem er die XIII. Ode des II. Buches, die früher

[1]) In der Ausgabe von 1597 hat er den Namen Des Autels eliminiert:
Il me faudrait une lyre angevine
Et d'un Danrat Sereine Limousine
Et un Belleau qui vivant fut mon bien.
(Sonnet LXXXVII du I. l. des Amours.)

[2]) — cf. ed. Blanchemain I 51.

dem Amadis Jamin gewidmet war, auf seinen Namen abänderte![3])

Von den übrigen Pleiadiens kennt er in dieser Zeit schon Etienne Jodelle und Jean Antoine de Baïf. Denys Sauvage, ein Freund aus des Dichters Lyonerzeit und Hofhistoriograph wie dieser, vermittelte die Bekanntschaft zwischen Des Autels und Etienne Jodelle. Diesen beiden ist denn auch ein Sonett des amoureux repos gewidmet, in dem er sich bitter über seinen Unstern beklagt, der ihn nicht zum Erfolge durchdringen lasse:

A Denys Sauvage.

Plus clairs qu'encor ne sont Enée et Turne
Noz Princes fait ton histoire immortelle
Jusqu'a Henri le roi dompte-rebelle
Depuis le fils opulent de Saturne.

Le soc léger et le grave Cothurne
Portent au ciel notre gentil Jodelle
Ce temps pendant que fortune cruelle
Couvre mon nom d'une espesseur nocturne.

Ayes Sauvage, ayes mõn second père
Ayes Jodelle en age égal mon frère
A vos vertus les honneurs respondans:

Le doux rapport de Vostre acquise gloire
(Qui pourrait tel le fruit d'amitié croire?)
Est antidote â mes ennuis mordans.

Das Vorwort zum amoureux repos[4]) legt Zeugnis ab für die Begeisterung, die Jodelles erste dramatische Leistungen hervorriefen, ebenso ein Sonett des am. repos, das ihn zum Himmel erhebt:

---

[3]) P. Laumonier (Bulletin des conférences et des cours de la fac. des lettres de Poitiers, Juin 1904) schließt daraus, daß Des Autels 1584 noch lebte.

[4]) siehe das Kapitel: Des Autels und die litt. Kritik. II. Teil.

— — — — — — —

Mais docte ami, quelle brillante audace
Fait fondre en toy toute craintive glace
Pour te fier à ces fuyantes ailes? (des Pegasus)

Tu ne crains donc que ce cheval montant
Te laisse choir ici bas culbutant
Et seul s'assemble au troupeau des étoiles?

Des Autels ist auch diesem Freunde treu geblieben, obwohl ihm dieser eine öffentliche Anerkennung in seiner Dichtung vorenthielt. 1559 widmete er ihm die éloge de la guerre in der Remonstrance au peuple Français und 5 lateinische Distichen im Encomium Galliae Belgicae, die für die enge persönliche Freundschaft der beiden Männer beredtes Zeugnis ablegen:

Non mihi grandiloquo fœlix dedit ore Jodelli
Ructari versus Calliopea graveis.
Sed voluit numeros tenui me ducere filo
Et condire levi lenia verba sale.
Illa Sophoclæo tua carmina digna cothurno
Sunt miranda quidem, non imitanda mihi.
Quid facerem? bifidi ne incusem numina montis
Quin potius Diis sit gratia multa bonis:
Nam satis illa dedit quae me tibi fecit amicum
Quando non potuit reddere Musa parem.

Jean Antoine de Baïf trat ihm zwischen 1551 und 1553 näher. Die Suite du repos (1551) erwähnt ihn noch gar nicht. Das 52. Sonett des amoureux repos dagegen, eine Variante zum ersten Sonette der Suite, zeigt, dass er 1553 mit dem dichterischen Schaffen Baïfs vertraut und somit mit ihm bekannt sein musste:

Cassandre, Olive et la toute divine
Et, qui tost claire apparaîtra, Méline[1])
N'iront sans toi aux poupitres famez.

[1]) Méline ist die Geliebte Baïfs.

In einem andern Gedichte des amoureux repos „à sa Sainte“, einer reizenden Nachahmung Catulls, feiert er Baïf mit Catull, Martial, Janus Secundus und Ronsard als Meister der Liebesdichtung. Im übrigen scheint er ihm ferner gestanden zu haben. Baïf tut seiner keiner speziellen Erwähnung.

Remi Belleau steht ihm in dieser ersten Zeit bis 1553 noch völlig ferne. Erst 1560 widmet ihm Des Autels ein Sonett, das der ersten Sammelausgabe der Ronsardschen Dichtungen von 1560 vorgedruckt ist. Auch zu Dorat tritt er erst in jener Zeit in Beziehungen.

So sehen wir Des Autels, obwohl weit ab von der Hauptstadt wohnend, beim Erscheinen des amoureux repos 1553 eine bedeutende Stellung in der literarischen Welt einnehmen. Die Häupter der Lyonerschule sind seine Freunde; zu den Pleiadiens Baïf und Jodelle steht er in freundschaftlichen Beziehungen. Pontus de Tyard und Du Bellay, besonders aber Ronsard, sind seine persönlichen Freunde. Alles schien ihm eine glänzende Zukunft zu versprechen. Welche Perspektiven eröffneten sich nicht diesen Dichtern des 16. Jahrhunderts! Von der Gunst der Genossen und der kunstsinnigen Grossen getragen, konnten sie sich auf die Höhen selbständigen Schaffens in Politik und Diplomatie emporheben. Ein Ziel leuchtete ihnen verführerisch: Der Hof, dieser glänzende Hof Heinrichs II., des Jupiter eines neuen Olymp![2] Dahin zog es auch Des Autels. Aber grausame Enttäuschungen harrten seiner. —

[2]) cf. Bourciez. Les mœurs polies . . . 2. Buch, 2. Kap.



V.

Zwischen 1551 und 1553 starb Des Autels' Vater und hinterliess seinem Sohne „la pauvreté, les affaires, le duel | Et bon renom pour tout son héritage".[3]) Die Familienverhältnisse waren unerquickliche. Es scheint, ein völliger finanzieller Zusammenbruch sei auf den Tod des Vaters gefolgt mit all den damit verbundenen „malheurs, que fait pleuvoir | Sus moy la fortune. Sire".[4])

Unter diesen Umständen handelte es sich darum, sich eine neue Existenz zu schaffen. Mit aufrichtiger Reue bedauert der Dichter, durch Hintansetzung seiner juristischen Studien den regelrechten Eintritt in die Magistratur versäumt zu haben:

Et moy hélas i'ay trop peu caut
Dédaigné mon estat fertil
De riche gaing et d'honneur haut
Pour embracer un nom stéril
Et pour attendre folement
Une vie hors de sentiment
Un iour luira (par avanture)
Que ceste iniurieuse cure
Sous les ans plus discrets mourra;
Et la faute de ma ieunesse

---

[3]) Epitaphe de Syacre Des Autels, escuyer, son père. Am. repos, epigrammes.

[4]) Ie faç. lyr. au Roy, amour. repos.

Par une frugale sagesse
Corriger alors se pourra.[1])

Sein erstes Bestreben war nun, mit Hilfe seiner einflussreichen Freunde sich von der Provinz zu lösen und sich in der Hauptstadt eine Stellung zu schaffen. Alle Talente strömten dem Hofe zu, der König, die Königin, die Prinzessinnen und die Grossen, alle gefielen sich in der Rolle des Mäcen; Denys Sauvage, Ronsard, Jodelle, Olivier de Magny, Du Bellay und viele andere hatten bei edlen Herren eine sichere Existenz gefunden, die ihnen den Dienst der Musen ermöglichten. Das strebte nun auch er an.

Seine Wünsche und Hoffnungen gingen hoch: den König und seine nächste Umgebung wollte er sich gewinnen. Vielleicht hat ihn Ronsard dazu ermutigt; wenigstens bezieht sich Des Autels auf ihn in seiner façon lyrique au Roy.[2])

So ist denn der zweite Teil des amoureux repos von 1553 mit Huldigungen an Heinrich II. angefüllt. Der Epilog der 100 Liebessonette schliesst mit einer Schmeichelei, die es mit der historischen Wahrheit nicht allzu genau nimmt:

— — — — — — — —
Tandis Henri dont le nom seul estonne
Les autres roys, chassoit cette amazone
Et ce César de Hédin et de Metz.[3])

Die erste façon lyrique feiert dann in einer weitläufigen Parallele zwischen Heinrich II. und Octavianus des Königs Verdienste als Retter Deutschlands[4]) (3. Strophe) und seine Grossmut gegen die aufrichtig ergebenen Untertanen

[1]) A P. de Tyard (faç. par douzains, en faveur de la traduction d'Hérodian, 1554).

[2]) Ie faç. lyr. Str. 11.

[3]) 1553.

[4]) Durch das Bündnis mit Moritz von Sachsen gegen Karl V.

(4.—6. Strophe). Auf diese rechnet auch der Dichter: Einmal hofft er für würdig befunden zu werden, mit den andern Dichtern zusammen den König zu besingen:

Ne reiette donc Roy preux
Cet archet moindre de ceux
Qui ta gloire immortalizent.
Ie faç. lyr. str. VII.

Dann aber erwartet er auch die Intervention der königlichen Huld in den vielen Widerwärtigkeiten seines armseligen Daseins, wohl in Prozessangelegenheiten:

Tu auras possible égard
Roy auguste, au cœur sans fard
Qui de t'offrir plus désire
Et rompras d'un haut pouvoir
Les malheurs que fait pleuvoir
Sus moy la fortune, Sire [1]).

Möge denn Ronsard des Königs Waffenruhm besingen; sein Lied gelte fortan der Gerechtigkeit und den Gesetzen des grossen Herrschers,[2]) vor dessen erhabenen Tugenden Augustus sogar willig zurücktreten würde.[3])

Eine Schmeichelei banalster Art an die Adresse des Königs und des jugendlichen Dauphins, des spätern Franz II., ist die 5. façon lyrique: A la Ville de Romans. Er führt nach der Art des Jean Le Maire de Belges den Stammbaum des Königshauses auf die graue Vorzeit, ins 5. Jahrhundert v. Chr. zurück, „au temps que nos ayeux | Pressoient d'un feu victorieux | Le nombril de nostre grand'mère.[4]) Dem

---

[1]) Ie faç. lyr. str. X.

[2]) Ie faç. lyr. str. XI.

[3]) Ie faç. lyr. str. XXIII.

[4]) Die Grand'-mère ist — Griechenland, — ihr nombril — Delphi, sodass dieser famose Rattenkönig verpfuschter Bilder heisst: In jener Zeit, als unsere Vorfahren, die Gallier, auf einem Kriegszuge nach Griechenland Delphi heftig bedrängten. — Des Autels hat sich für die Ode folgende

Romus, einem Allobroger Fürsten und dem Stammvater der edlen französischen Nation, wird durch die Pytha vorausgesagt, dass 20 Jahrhunderte nachher ein edler Fürstensohn den Titel Dauphin tragen werde, den Romus zum ersten Male bekommen, zum Danke dafür, dass er die delphische Pytha gegen die Sacrilegien seines Onkels Brennus geschützt hatte.

Qui de l'aieul chevaleureux (François Ier)
Aura le nom, o temps heureux!
Ou ie vois couronné son père
Qui accomplira le croissant
Au plus clair de sa pleine sphère
Un Roy plus que tous Roys puissant,
Qui mettra après que sa lance
Aura donté ses ennemis
Bonne Loy, Paix, Justice en France
Fille de la Sainte Thémis.
5. faç. lyr. retour VII.

Er hofft dadurch, sich die Gunst Franz II. zu ersingen. Wie er das ausdrückt, ist geradezu komisch:

Geschichte ausgesonnen: Romus, ein Sprössling des Königs Allobrogus, Herrschers von Phokis, geht mit seinem Onkel Brennus und mit grossen Heermassen nach Delphi. Dort schützt Romus des Gottes Heiligtum gegen das Ungestüm des Brennus. Brennus wird durch ein zweideutiges Orakel zu der unglückseligen Unternehmung gegen Rom verleitet. Romus dagegen bekommt für sich und seine Nachkommen als Belohnung den Titel le delphien (Dauphin!) Das Orakel befiehlt ihm, sein Volk nach Südgallien zu führen. Das Land wird zu seinen Ehren das Delphinat heissen, und eine Stadt soll seinen Namen tragen. (Romans, der Wohnsitz der Geliebten des Dichters.) Später werde das Land an das Lilienbanner übergehen, und nach zwanzig Jahrhunderten werde ein weiser, grosser Fürst (Franz II., der zur Zeit der Abfassung des Gedichtes — 8 Jahre alt war!) kraftvoll darüber herrschen, und in seiner Lieblingsstadt (Romans) werde eine göttliche Nachfolgerin der Pytha (die Sainte) einen Dichter (Des Autels) zum Besingen der hohen Eigenschaften dieser Fürsten begeistern! — Wahrlich, man begreift den Ingrimm, mit dem später Malherbe dieses Weiterspinnen der antiken Mythologie gebrandmarkt hat.

O François mon second seigneur
Qu'Apollon Delphien m'inspire
Le second vent de ses neuf seurs (!)
Si bien que ce nouveau navire (le poème!)
Aborde au bord de tes faveurs.

Durch die 2. façon lyrique sucht er die Aufmerksamkeit „des trois graces françoyses" auf sich zu ziehen: Catherine, Reine de France, Marguerite, soeur du roi treschrestien, — die als Gelehrte und Protektorin der Dichter, namentlich Ronsards, hochverehrt war, und die Des Autels später, bei ihrer Verehelichung mit dem Herzog von Savoyen wieder besang,[1]) — und Jane, princesse de Navarre et duchesse de Vendôme, mehr bekannt unter dem Namen Jeanne d'Albret. Ihnen schreibt er die Niederwerfung der Ignoranz und des Lasters und die Saat der Tugend und des Wissens zu (Tour 2):

N'ont elles pas desconfit l'ignorance?
N'ont elles pas les vices abattus?
N'ont elles pas semé en France
Les graines de toutes vertus?
Et les esprits revestus
D'Apollienne richesse?
Ont ils adresse
A autres lieux
Autres yeux
De prince ou de princesse?
etc.

Einige Zeit nach der Veröffentlichung des amoureux repos muss Des Autels nach Paris übergesiedelt sein; vielleicht war er schon 1553 vorübergehend dort; das eine der beiden Privilegien zum amoureux repos ist aus Paris datiert. Ende April 1554, d. h. zur Zeit, als Pontus de Tyard von Macon aus seinen Brief an den Grafen von Ventimille richtet, in dem er sich entschuldigt wegen der Publi-

[1]) La paix venue du Ciel, 1559, v° 504—510.

kation der Herodianübersetzung, befindet sich Des Autels noch in Montcenis und Vernoble in der Nähe seines Freundes. Trotz eifrigen Nachforschens und uneigennütziger Unterstützung der kompetenten Gelehrten konnte ich über seine Tätigkeit in der Provinz und in Paris keine Dokumente aufbringen. In zweien seiner Schriften[2]) bezeichnet er sich als Jurisconsulte, und Ronsard sowohl als Maurice de la Porte rühmen seine Rechtskenntnis und seine Beredsamkeit.[3]) Seine Hoffnung aber, die Aufmerksamkeit des Hofes auf sich zu ziehen und dem Ziel seiner Wünsche näher zu kommen, ging nicht in Erfüllung. Seine Klagen über die Ungunst des Schicksals tragen den Stempel bitterer Resignation und tiefer Entmutigung:

Sors rerum domina instabilis, quæque omnia versas
Consilio, et certa nescia lege regi:
Si quando nec cæca potes nec iniqua videri,
Sis semel aequa mihi, sis oculata semel
Fac ut egere vetent me Phœbus et inclyta Pallas.
— — — — — — — —
— — — — — — — —

So klagt er in den lateinischen Distichen, durch die er die Rémonstrance au peuple françoys einleitet, und durch die er das Herz des Königs endlich doch zu rühren hofft. Dem nutzlosen Warten am Hofe auf die königliche Gunst schreibt er im Abschied an Olivier de Magny seinen Ruin zu[1]):

---

[2]) Remonstrance, 1559 (Bibl. Nat. Res. Ye 982)⁰.

Harangue, 1560 Bibl. Nat. L $\frac{32}{20}$ b).

[3]) Ronsard, Élégie sur les troubles d'Amboise 1560, cf. Blanchemain VII 39:

Des Autels que la loi et que la rhétorique
Et la Muse chérit comme son fils unique.

Maurice de la Porte, épithètes, Paris, Gabr. Buon, 1571 et 1580 (Bibl. Nat. Xe 13497).

[1]) Encomium Galliæ Belgicæ Diiij v⁰.

At nisi tu miserum, fallax quem perdidit aula
Despicis, et nostri nominis esto memor!

Ronsard tat sein Möglichstes, den Freund zu empfehlen, und er gibt seinem Missmute über den mangelnden Erfolg seiner Bestrebungen lebhaften Ausdruck in seiner Elégie sur les troubles d'Amboise:

Des Autels que la loy et que la rhétorique
Et que la Muse suit comme son fils unique
Je m'estonne auiourdhui que les Grands de la cour
Vu le temps orageux qui par l'Europe court
Ne s'arment les costez d'hommes dont l'éloquence
Vont plaider comme toy leurs causes en la France!

Aus der gleichen Elegie erfahren wir, dass durch die Intervention eines Kardinals die Wünsche Des Autels' erfüllt wurden. Ronsard macht einen wuchtigen Ausfall gegen die Bevorzugung des fremden Elementes bei Hofe und die Vernachlässigung einheimischer Talente: Frankreich sei den Seinigen eine marrastre:

Pour exemple te soit ce docte Des Autelz
Qui pour ta gloire a fait des Livres immortelz,
Qui poursuivait en cour dès longtemps une affaire
De bien peu de valeur et ne la pouvait faire
Sans ce bon Cardinal qui rompant le séjour
Le renvoya content en l'espace d'un jour.

Welches war ce bon Cardinal, der Des Autels zu so grossem Dank verpflichtete? Guillaume Colletet[2]) nimmt an, es sei Odet de Chatillon gewesen vor seinem Austritt aus der katholischen Kirche. Aber auch nicht eine einzige Zeile Des Autels' rechtfertigt die Annahme, dass er den Kardinal Coligny auch nur gekannt hätte, geschweige denn ihm zu Dank verpflichtet gewesen wäre. Im Gegenteil: Die harangue au peuple françois enthält gegen die Familie

[2]) G. Colletet, vie des poètes fr. Bibl. nat. MSS 3073—3074 Nouv. acquis ffos 24—30.

Coligny, die allerdings nicht ausdrücklich genannt ist, so wuchtige Angriffe,[1]) dass man nicht annehmen darf, Des Autels hätte sich ihr irgendwie verpflichtet gefühlt.

„Ce bon Cardinal“ kann nur Charles de Guise, Cardinal de Lorraine, gewesen sein. Zu ihm und zu seiner Familie zeigt Des Autels seit 1558 eine grosse Zuneigung, und er wird ein blinder Verfechter der Guiseschen Ansprüche. Zu ihrer Verherrlichung schreibt er 1559 die remonstrance au peuple françoys, ihnen räumt er in der paix venue du Ciel eine wichtige Stellung ein, die Harangue au peuple françoys ist gleichzeitig eine Apologie der Guises und ein heftiges Pamphlet gegen ihre politischen und konfessionellen Gegner. Uebrigens bestätigt uns Ronsard direkt, dass es Charles de Guise war, und verrät uns zugleich, dass Des Autels diese Gunstbezeugung des mächtigen Kardinals der Intervention seines Freundes Ronsard zu verdanken hatte. Im Bocage royal von 1562 befindet sich eine poetische Epistel an Charles de Lorraine, in der sich Ronsard rühmt, die bedeutendsten Dichter Frankreichs für die Guisischen Interessen gewonnen zu haben:

Un chacun se taisant, car on ne sçavoit lors
Qui des deux camps auroit les destins les plus forts
Ie réveillais Baïf pour repousser l'injure
Qu'on vous faisait à tort, par ma docte écriture
Des Autels et Belleau, et mille autres esprits
Furent par mon conseil de vos vertus espris.

---

[1]) Nachdem Des Autels ausgeführt hat, dass man sich sogar einem ungerechten Fürsten widerstandslos zu unterwerfen habe, fährt er fort: De façon que l'on peut voir quel esprit meine ceux-là qui de leur autorité privée ont chassé leurs magistrats, se sont faits des Roys nouveaux, ont prins et usurpé des villes. Weiterhin: On prétend que le roi est gouverné par des estrangers. Mais ce ne sont que des prétextes de ceux qui n'ont le vent en poupe. — . . . Il n'y a peuple au monde qui ne s'accorde en ceste Loy: qu'il n'est loisible à homme de quelque qualité qu'il soit de prendre les armes, de conspirer ou d'esmouvoir une sédition.

Il n'escrivit iamais qu'il n'eust la bouche pleine
Des illustres vertus de Charles de Lorraine.
(Le bocage royal.)

Die Verbindung mit den Guises dürfte 1558, spätestens,[2]) erfolgt sein; wenigstens sehen wir ihn 1558 in freundschaftlichem Verkehr mit einem Manne, der dem Hofstaate Charles' von Guise angehört: Ein spanischer Arzt im Dienste des Kardinals von Lothringen, „le Seigneur de Guttery, Docteur en medecine et Medecin de Monseigneur Illustrissime et Reverendissime Cardinal de Lorraine en son Abbaye de Cluny“ hatte die „Epitres dorées morales et familieres“ des Don Antonio de Guevara aus dem Spanischen ins Französische übersetzt und 1558 in Lyon bei Macé Bonhomme[3]) veröffentlicht. Drei Sonette leiten den Band ein, das zweite davon ist von Des Autels.[1]) Er fordert die Franzosen auf, sich von der erotischen und satirischen Dichtung ab- und der Erbauungspoesie Guevaras zuzuwenden. Der Schluss des Sonetts ist wichtig:

Veuillent les Dieux que ce soit vray presage
De veoir Françoyse en nostre temps l'Espagne,

indem er hier einem politischen Ideal Ausdruck verleiht, das er in der Remonstrance wieder aufnimmt, und das viel-

---

[2]) aber auch nicht viel früher, denn keine Zeile vor diesem Datum spielt auf die Guises an.

[3]) Epistres dorees Moralles et famillieres de Don Antonio de Guevare Evesque de Mondonedo Pres cheur et chroniqueur de l'Empereur Traduit de l'espagnol en Françoys par le Seigneur de Guttery Docteur en medecine et Medecin de mon Seigneur Illustrissime et Révérendissime Cardinal de Lorraine en son Abbaye de Cluny Tome premier εκ πονον κλεος A Lyon Par Macé Bonhomme, a la masse d'or MDLVIII Avec privilège du Roy pour dix ans , Bibl. nat. de Paris Z 3398 (exemplaire ayant appartenu à De Villeroy et après à Devillemontée, très belle écriture du XVIe s.) |.

[1]) Das 1. und 3. sind anonym, das dritte scheint von der Gattin Gutterys zu stammen („Je dy Seigneur, et ami et mary“), könnte aber nach Stil und Inhalt sehr wohl von Des Autels für sie geschrieben sein.

leicht vom Kardinal inspiriert ist: Eine Entente cordiale zwischen Spanien und Frankreich anzubahnen zur Lösung des spanisch-englischen Bündnisses.

Plötzlich schien für Des Autels der Glückstern aufzugehen. Während der Friedensunterhandlungen zu Cateau-Cambrésis ist er auf einer Reise durch Belgien und die Niederlande begriffen. War er einem der französischen Bevollmächtigten durch den Einfluss der Guises als Sekretär zugeteilt worden? Oder hatten ihn Empfehlungen aus seiner burgundischen Heimat seinem Landsmanne, dem mächtigen und einflussreichen Bischof von Arras, dem Vertrauten Karls V. direkt zugeführt, ich habe das trotz sorgfältiger Umschau nicht ermitteln können.

Nach langen Verhandlungen, während eines auch von Des Autels besungenen Waffenstillstandes, wurde am 2. und 3. April 1559 der Friede von Cateau-Cambrésis [2]) abgeschlossen. Artikel 18 des Vertrages sprach das Charolais, die Heimat des Dichters dem König von Spanien zu. Damit eröffnete sich ihm eine neue Perspektive. Hatte Paris seine Hoffnungen nicht erfüllt, so konnte ihm vielleicht am Hofe seines neuen Herrn das Glück hold sein. So verliess er denn Frankreich, um im Hoflager Philipps II. sein Glück zu versuchen. In seinem Abschiede an Olivier de Magny und Jean d'Avanson gibt er seiner bittern Stimmung über den Undank des stiefmütterlichen Frankreich und der Hoffnung auf eine gerechtere Würdigung durch das Ausland Ausdruck.

Infœlix ego verto solum, patriamque novercam,
Haud matrem expertus, cum lacrimis fugio!
Sit tellus externa mihi magis æqua: meumque
Non aspernetur doctior ingenium. [1])

---

[2]) siehe de Ruble, le traité de Cateau-Cambrésis.
[1]) Ad. Olivarium Magnium, Encom. Gall. Belg. f°. D⁴. v°.

Er mochte hoffen, die Gunst Philipps II. zu erringen, so wie Janus Secundus einst Karl V. für sich eingenommen hatte.

Wem verdankte er wohl die Einführung in das neue Milieu? Es scheint, den Bekanntschaften in seiner Heimat. Der Statthalter von Arnay-le-Duc, Johannes Comius, mit dem er einen sehr freundschaftlichen Verkehr unterhielt und in dessen Hause er Gast war,[2]) brachte ihn in Verbindung mit der Familie Damant in Brüssel, die ihrerseits mit dem mächtigen Staatsmanne Viglius Zuichemus in enger Verwandtschaft stand.[3]) Dieser und andere Freunde aus seiner Heimat mögen ihn dann bei seinem burgundischen Landsmanne, Philipps II. allmächtigen Ratgeber, dem Bischof von Arras, Antoine Perrenot, dem spätern Kardinal Granvella, eingeführt haben.

Ueber seine Reise gibt uns das Encomium Galliae Belgicae einige Auskunft. Er berührte dabei Brüssel, Mecheln, Gent, Löwen und — „quid memorem plures?" — Antwerpen. Brüssel mit der grossartigen Königsburg und dem glänzenden Hofhalte Philipps II. hat es ihm besonders angetan:

> Quid Bruxellana primum divinius arce?
> Est ubi (ne referam tot templa inania divum)
> Tectum augustum ingens invicti celsa Philippi
> Regia . . .

Dort wurde er mit den mächtigen Persönlichkeiten des Hofes bekannt. Es ist möglich, dass er Philipp II. persönlich vorgestellt wurde.[4]) Ihm brachte er ehrfurchtsvoll

[2]) In der Widmung des Encomium Galliae Belgicae an Petrus und Nicol. Damantii sagt Des Autels: . . . ac maxime Joannes ille Comius apud Arnetenses Alexiorum prætor, cum doctissimus, tum æquissimus: quem ego unum, atque (ut Catullus loquitur) unicum amicum habeo. —

[3]) Siehe über Viglius Zuichemus, S. 105.

[4]) In der Harangue au peuple françoys 1560 sagt er: . . . ie ne suis pas du tout nud de l'experience des affaires politiques . . . . . avec ce que

das „Tombeau de l'empereur Charles V. César, toujours Auguste“ dar, eine Verherrlichung des Lebens des verstorbenen Kaisers in zwölf Sonetten, auf die er sich — mit einigem Recht, — sehr viel zu gute tut[5]): Sein Streben, sich das Wohlwollen des Königs zu erwerben, verleitet ihn zu Demonstrationen seiner Ergebenheit, die man bei seinem warmen Empfinden für Frankreich, sein wahres Vaterland, nicht allzu ernst nehmen darf; so wenn er im ersten Sonette des Tombeau sagt:

Si en ceste cour vostre à nulle autre seconde
En suyvant mes aieulx qui tous loyalement
Ont les vostres servy, ie vous puis humblement
Faire service tel qu'à mes vœus il réponde:

C'est pour ce que des lieus la loingtaine distance
Et l'espoir que mon nom bien connu en la France
Apporter me pouvoit, no m'ont point arresté:

Que ie ne sois venu pour témoigner mon aise
D'estre derechef vostre: et afin que ie baise
Humble et dévot les pieds de Vostre Majesté.

Was er von Philipp II. hofft, ist die Verleihung der Charge eines Hofpoeten oder Hofhistoriographen; das Tombeau soll ein Angeld sein auf die glänzenden Leistungen in dieser Eigenschaft, durch die er Karl V. in Philipps Auftrag zu besingen gedenkt, ein Entwurf[1]) nur, der die

i'ay peu apprendre en fréquentant les grandes cours. Unter diesen grandes cours kann nur der französische und der spanisch-habsburgische Hof gemeint sein.

[5]) In der Antwort auf ein überschwängliches Sonett Charles' v. Rovillon sagt Des Autels: Bien dis je toutes fois, et tu m'es bon tesmoin / Que ie dis vérité qu'ici venu de loin / J'ay peü de quelque honneur orner ceste province / Et que iusques à moy Bourgogne encores n'eut / Jamais en ceste langue ung Poete qui fust / Plus digne de chanter la gloire de mon prince. / — Und Sonnet I du tombeau. s. o.

[1]) Je veus un fil menu tirer dès sa naissance
Jusqu'au riche cercueil d'une cendre si chere.
II[e] sonnet du tombeau.

wichtigsten Phasen eines grössern Gedichtes festhalten soll:

En attendant le temps que i'aye de Vous, Sire,
Commandement de faire un œuvre plus entier
Recevez ceste prière, ore de mon mestier
Pour une arre de plus qu'offrir je vous désire.
Dieux quand viendra le temps que ie pourrai bien dire
De Charles le Tres'grand l'Olive et le Laurier?
(IIe Sonnet du Tombeau.)

Die Einführung bei Philipp II. verdankt er den hochgestellten Gönnern Antoine Perrenot, François Richardot, Viglius Zuichemus, den beiden Damantii. Dem Bischof von Arras, Antoine Perrenot, widmet er die etwas vor dem Tombeau entstandene, aber gleichzeitig mit ihm und dem Encomium veröffentlichte[2]) „paix venue du ciel". Die Einleitung dazu ist ein Panegyrikus auf Perrenots staatsmännische Verdienste (v. 10—40) und auf sein eigenes dichterisches Können[3]) und eine Bitte, bei Philipp II. auf seine Gaben aufmerksam zu machen. Auch sonst gibt er sich Perrenot gegenüber alle Mühe, seine Ergebenheit zu beweisen (v. 322—328), er redet ihn an als mon Seigneur, Philipp II. als mon prince; die paix venue du ciel überreicht er ihm mit einem Epilogus Carminis sui Gallici de pace (Encomium B_2 v^0), in welchem er ihm verspricht, es Homer und Virgil gleich zu tun, wenn ihm Perrenot seine Gnade schenke. Leider fehlen mir Dokumente, um zu kontrollieren, welche Aussichten Perrenot dem Dichter

[2]) Das gemeinschaftliche Privileg ist von Brüssel, 13. Juli 1559 datiert.

[3]) A ceste heure ie veus, mon Seigneur, en la presse
Des poetes Gauloys apparoistre, comme un
Accoutré d'un habit bien autre que commun!
Afin que racompter tu puisses à mon Prince,
Que de sa plus sterile, et moins riche Province
S'il n'en peut retirer un meilleur revenu
Ung non mauvais poete au moins luy est venu
Et qui (soit qu'en Latin ou Gaulois il escrive)
Peut faire que sa gloire immortellement vive.

machte;[1]) besonders warm kann die Aufnahme nicht gewesen sein.

Herzlicher scheinen die Beziehungen gewesen zu sein zu François Richardot, Bischof von Nicopolis und Suffragan von Arras, einem nahen Verwandten Perrenots „vir theologus omni litterarum genere excultus“ (Encom. B_3 v⁰).
Des Autels bittet ihn um seine persönliche Intervention, indem er sich darauf beruft, dass er einst dessen Schriften bewundert habe:

Pro me et pauca quidem, verba rogo ut facias.
Encom. B 3. v⁰.

In einem anderen Gedichte gesteht er, die Rede, die Richardot[2]) auf den Tod Karls V. in der Kirche von Ste. Gudle von Brüssel gehalten und 1559 bei Plantin veröffentlicht hatte, zur Grundlage des Tombeau de Charles V. genommen zu haben und sendet ihm sein Gedicht zum Ansetzen der Feile ein:

Cui Carli dabo nuper imperatoris
Augusti Tumulum sua premendum
Lima, iudicioque saniori
Richardote? tibi: Solebat olim
Nam rithmis tua Gallica camœna
Cantare, et numeris simul Latinis
Doctis, Jupiter! . . . . .

[1]) Der Direktor der Biblothek von Besançon, wo ein großer Teil der Papiere des Cardinals Granvella Antoine Perrenot niedergelegt sind, und Herr Gossart, conservateur de la Bibliothèque Royale et membre de l'Académie Royale de Belgique hatten die große Güte, die Staatspapiere und die Korrespondenz Granvellas nachzuprüfen; ich spreche ihnen hiefür meinen wärmsten Dank aus: Des Autels spielt darin keine Rolle, wird nicht einmal erwähnt. Perrenot scheint den Dichter auch nicht sehr ernst genommen zu haben.

[2]) Fr. Richardot war Augustiner, zuerst in Tournay, dann in Paris als Lehrer der hl. Schrift tätig. Nach einer Reise nach Italien zog ihn Perrenot nach Besançon, und als er später Erzbischof von Mecheln wurde, bestimmte er Richardot zu seinem Nachfolger in Arras (1561).

Des Autels hatte Richardot schon früher gekannt, ohne indessen von diesem gekannt zu sein; wahrscheinlich in der Zeit, als Richardot als Professor der Theologie in Paris wirkte und durch religiöse Dichtungen sich einen Namen erwarb:

Ignotus tibi te norit: tibi namque priusquam
Illi Musarum sacra domus patuit [3]).

Auch zu Viglius Zuichemus,[4]) dem mächtigen Staatsmanne und grossen Juristen und Humanisten, stand er in nahen Beziehungen. In drei Distichen rühmt er dessen Bedeutung und Wirken:

de Zuichemo Viglio Belgici Senatus Principe
Est consultorum princeps Princepsque Senatus
Viglius eloquio, consilioque potens:
Cuius cum merito iam scripta leguntur honore
Absensque ut præsens, iudicat atque docet.
Unus hic exemplo vitæ scriptisque nepoteis
Qui sit vir sapiens, et bonus admoneat.[1])

Was aber für ein herzlicheres Verhältnis zu Viglius spricht, ist die Freundschaft, die ihn mit den beiden Schwägern desselben, Petrus und Nicolaus Damantius aus

---

[3]) Ad. Franc. Richardotum virum theol. atque omni litterarum genere exultum. Encom. Gall. Belg. B 3, r° et v°. —

[4]) Viglius Zuichemus ab Aytta, geb. 1507 zu Barhusen in Friesland, studierte in Dole (1526), Avignon 1528 (bei Alciat), doktorierte in Valence. ersetzte während zwei Jahren Alciat in Bourges, ging nach Orleans und Paris. 1531 ging er auf Fuggers, seines Schülers Einladung hin über Lyon, Lausanne, Freiburg, Bern, Solothurn, Basel nach Freiburg im B., wo er Erasmus trifft und beschenkt (Ep. Erasmi).

Er war ein Freund des Janus Secundus, dessen Basia er äußerst lobend bespricht (V. Z. ab Ayta in Epist. LXVII ad Hadrianum Marium (fratrem Jani) scripta in annal. Belg. Hoynkii a Papendrecht, t II, p. 212' An ihn schreibt Janus Secundus die Ep. IX (ed. Lugd. Bat. 1821, p. 44, t II) exeunte 1532.

[1]) Encom. Gall. Belg. B 3.

Brüssel verbindet.[2]) Ihnen ist das Encomium Galliae Belgicae gewidmet, und der kurz nach dem Frieden von Cateau-Cambrésis verstorbenen Gemahlin des Peter Damantius, Anna, widmet Des Autels zwei ansprechende Epitaphe.[3])

Bedenken wir, dass Zuichemus einen Teil seiner Studien in Dôle machte zur Zeit, als Etienne de Tyard dort wirkte; bedenken wir ferner, dass er sich in Valence, wo Des Autels seine juristische Ausbildung holte, den Doktorhut erwarb, so dürfen wir wohl annehmen, Des Autels sei mit Empfehlungen von Valence und von Pontus de Tyard aus zuerst an Viglius gelangt und sei von diesem mit den andern Persönlichkeiten des Hofes in Verbindung gesetzt worden.

Am 7. Juli 1559 finden wir Des Autels in Antwerpen.[4]) Sein Besuch galt dem berühmten Buchdrucker Christophle Plantin. Denn die Aussicht auf eine Besserung seiner sozialen Lage hatte Des Autels Muse, die seit 1553 beinahe verstummt war, wieder zu ernster Tätigkeit angespornt: In rascher Folge hatte sie „la paix venue du Ciel, le Tombeau de Charles V. und das Encomium Galliae Belgicae, alle zwischen Anfang April und Anfang Juli, geschaffen. Christophle Plantin nahm sie in Verlag; Näheres über den Verkehr Des Autels' mit dem gelehrten Drucker konnte ich nicht in Erfahrung bringen, da alle auf den Verkehr zwischen Plantin und den Schriftstellern bezüg-

---

[2]) Viglius hatte 1541 Anna Damantius geheiratet Über Peter D. habe ich näheres nicht erfahren können; Nicolaus spielte eine bedeutende politische Rolle.

[3]) Encom. Gall. Belg. f° B 4 r°, und B 4 v°: Annæ P. Damantii uxoris Epitaphium. — De eadem.

[4]) Der Brief an P. und N. Damantiis ist datiert Antwerpiæ, Non. Jul. (Encomium Galliæ Belg. f° Aij r°).

lichen Dokumente jener Zeit 1561 bei der Verfolgung der Plantinischen Familie zugrunde gingen.[5])

Bei Plantin lernte Des Autels noch einen jungen französischen Dichter kennen, der sich ihm mit dem Feuer und der Hingebung der Jugend anschloss: Charles de Rovillon. Er war damals zwanzig Jahre alt[6]) und fühlte sich überglücklich, in dem fremden Antwerpen den Dichter aus der Heimat persönlich kennen zu lernen, dessen Schriften er schon lange schätzte:

Desia mon Des Autelz
Tes escritz immortelz
Sacrés à la Mémoire
Premier que de te veoir
M'avoient bien faict savoir
Le bon heur de ta gloire.

Mais quand il plut aux cieus
Qu'en ces estranges lieus
J'eu de toy cognoissance,
Je fu plus esiouy
Que si i'eusse iouy
De nostre heureuse France.[7])

In einer Ode, die Des Autels der „paix venue du Ciel" voranstellte, rühmt Rovillon, dass Des Autels durch jenes Gedicht Chiron und Orpheus in den Schatten gestellt habe. Des Autels weist diese Ehre zurück, nimmt aber bescheiden den Ruhm in Anspruch, der bedeutendste Dichter zu sein, den Burgund hervorgebracht habe:

---

[5]) Herr Max Rooses, Conservator des Plantinmuseums in Antwerpen stellte mit großer Liebenswürdigkeit für mich Erhebungen an, leider ohne Erfolg.

[6]) Voire et si n'ay atteint / L'aage louable et saint / De la blanche vieillesse / Et seulement vingt ans / Mesurent tout le tans / De ma tendre ieunesse / — — —. (Ode de Charles de Rovillon en faveur de l'auteur du Tombeau de Charles V[e] und der „paix venue du Ciel", f° F 4, v°.

[7]) Charles de Rovillon à l'autheur (du Tombeau de Ch. V[e]) F 4, v°.

— — — — — — — — — — — — — — —
Et que jusques à moy Bourgogne encores n'eut
Jamais en ceste langue ung Poete qui fust
Plus digne de chanter la gloire de mon prince.[2])

Die beiden Dichter tauschten eine Menge überladener Komplimente aus und versprachen sich gegenseitig die Unsterblichkeit. Aber ihre Freundschaft hat, wie ihre Werke, keine tieferen Spuren hinterlassen: Charles de Rovillon ist literarisch verschollen: Kein Werk der reiferen Jahre ist auf uns gekommen.[3])

Die Hoffnungen Des Autels' erfüllten sich nicht: die erwartete Ernennung zum Hofpoeten oder Hofhistoriographen Philipps II. blieb aus und noch 1559 kehrte er enttäuscht nach Paris zurück. Hier lebte er in den nächsten Jahren wieder in sehr ärmlichen Verhältnissen, aber in der literarischen Welt sehr angesehen und mit den bedeutendsten Männern in Freundschaft verbunden. Wieder stellte er sich, und noch in viel entschiedenerer Weise, in den Dienst der Guises. Es kam jetzt die Zeit der leidenschaftlichsten Parteikämpfe. Die Verschwörung von Amboise, die den Hof und namentlich die Guises ernsthaft bedroht hatte,[1]) hatte am 24. März 1560 unter den Mauern von Amboise ein klägliches Ende gefunden: Die Führer, derer man hatte habhaft werden können, hingen an den Zinnen des Schlosses, die Soldaten wurden haufenweise in der Loire ertränkt. Trotz dieses Sieges musste den Guises viel daran gelegen sein, die öffentliche Meinung durch eben das Mittel für sich zu

[2]) Response de Des Autelz à l'ode precedente (paix, fol., A 4, v⁰).

[3]) Ich kenne nur: Le premier livre des odes de Charles de Rovillon/ Anvers, chez Chr. Plantin, 1560; dazu noch eine Ode an Charles d'Utenhoven.

Die Bibliothek des Musée Plantin in Anvers stellte mir sehr liebenswürdig ihr Exemplar zur Verfügung.

[1]) cf. De Ruble: Le traité de Cateau-Cambrésis. Paris, Labitte, 1889, pp. 148 ff.

gewinnen, das die Protestanten ausgiebig benutzten: Das politische Pamphlet. Eine Anzahl der Ronsardschen Discours dienen solchen Absichten, mit besonderem Eifer und viel Geschick Des Autels' „Harangue au peuple français" vom Herbst 1560 (das Privileg ist vom 6. August 1560),[2]) eine Apotheose des Herzogs und des Kardinals von Guise und eine Rechtfertigung der von ihnen getroffenen Massnahmen zum Schutze des Staates, der Kirche und der öffentlichen Ordnung.[3]) Ronsard wollte seinem Freunde einen öffentlichen Beweis seiner Zustimmung zu diesem Werke geben: So widmete er ihm seine Elegie sur les troubles d'Amboise.[4])

Noch einmal gab Des Autels einen Beweis seiner eifrigen Teilnahme für das Geschick der Lothringerfamilie. Nach dem unglückseligen Vertrag von Hamptoncourt, durch welchen die Protestanten Le Havre und Dieppe an England auslieferten, war der Bürgerkrieg in seiner ganzen Wut ausgebrochen. Der Verlauf des Feldzuges war für die Protestanten verhängnisvoll. Am 26. Oktober 1562 fiel Rouen, am 19. Dezember verlor Condé Schlacht und Freiheit in der furchtbaren Schlacht von Dreux, und Coligny führte die Reste des Heeres in die Normandie unter den Schutz der englischen Garnisonen. Der Herzog Franz von Guise führte seine Truppen gegen Orléans, die Hochburg des Protestantismus; sie wäre wohl in seine Hände gefallen, hätte ihn nicht Poltrot de Meré am 18. Februar 1563 ermordet.

Den Verlust dieses bedeutendsten Feldherrn des katholischen Frankreich betrauert Des Autels in einem schönen, warm empfundenen Sonett. Claude de Pontoux, ein junger

---

[2]) Paris, Vincent Sertenas, in 4°, 22 ff.

[3]) Genaueres im II. Teile.

[4]) Elegie sur les troubles d'Amboise, Paris, 1560, in 4°. Eine 2. Aufl. auch in 4°, 1563.

Dichter aus seiner engern Heimat,[5]) hatte ihm in dieser Zeit seine Liebesgedichte zugesandt. Obwohl Des Autels dieselben sehr liebenswürdig aufnimmt und beurteilt, erspart er ihm doch den Vorwurf nicht, dass er in einer Zeit, wo wirkliche wilde Leidenschaften das Vaterland bewegen, einen fingierten Liebesschmerz anmutig besingen könne. Das Gedicht trägt den Stempel innerer Wahrheit an sich, und ich drucke es hier ab:

Maix peux tu bien parler, de Pontoux, a ceste heure
Entre nous de l'amour, de paix et d'amitié?
Quand la guerre, la haine et traître inimitié
De ses enfans armez rend la France malseure?

Le temps n'est, de Pontoux, aujourdhui que l'on meure
Pour le sage refus d'une folle pitié.
Car l'on a bien hélas, l'on a trop la moitié
De quoy a bonne cause et sans fainte l'on pleure!

Je me deuil que tu pers ces beaux vers que les Muses
T'ont sucré du plus doux de leurs graces înfuses
Ne faisant que d'amour resonner ton lut creux.

Tu en devrais plustost entonner l'entreprise
Des traistres et la mort du vaillant duc de Guise
Des rebelles l'effroy, le dixième des preux.[6])

Ein aufrichtiger Schmerz um den Gefallenen und der tiefe Groll des eifrigen Parteimannes sprechen aus der letzten

[5]) Cl. de Pontoux, 1530 -1579, v. Chalons s/S., Arzt und Dichter. (In seinen Werken finden sich auch italienische Gedichte.) — Sein erstes Werk ist von 1552: Traduction des Harangues de Saint Basile 1552 in 8° (cf. Bibl. des Auteurs de Bourgogne, II., 162).

[6]) Dieses Sonett ist zum ersten Male in der Ausgabe der Gélodacrye von 1576 erschienen; La Croix du Maine erwähnt eine Ausgabe von 1569, Benoit Rigaut, die mir nicht zugänglich war, und die Brunet nicht erwähnt. Ich glaube übrigens, daß auch die Ausgabe von 1569 nicht die erste ist; denn der Ton des Des Autelsschen Sonettes weist darauf hin, daß es unter dem frischen Eindrucke der Ermordung des Herzogs von Guise, also noch 1563 entstanden ist.

Terzine. Seine Hingebung und seine Dienste scheinen indessen auch nach seiner Rückkehr nicht belohnt worden zu sein. Mit resignierter Bitterkeit verwahrt er sich in der „harangue“ gegen die Verdächtigung, er könnte im Solde eines der Grossen (der Guises) stehen: Aussi n'ay ie occasion de parler en faveur de quelqu'un comme pour remerciment et recognoissance d'un bienfait; car ma fortune est telle que si ie suis indigne de bien, aussi ne l'ay ie pas, et en moy ne fait on tort au bien public car ie ne suis honoré du loyer d'un plus suffisant.[1]) Auch Ronsard klagt darüber, dass sein Freund, trotz aller Verdienste, bei Hof und bei den Grossen nicht genügend belohnt werde[2]):

France, de ton malheur tu es cause en partie / Je t'en ay par mes vers mille fois adverti! / Tu es marastre aux tiens et mère aux estrangers / Qui se moquent de toy quand tu es aux dangers / Car sans aucun travail les estrangers obtiennent / Les biens qui à tes fils iustement appartiennent / Pour exemple te soit ce docte Des Autels . . . .

1564 schrieb Des Autels an Janus Douza,[3]) seinen jungen Freund, eine Epistel, die die alte Klage über die Enge seiner Verhältnisse wiederholt:

Cur dum me lites agitant mentemque venenant
Curarum et nequeo fomenta relinquere, dum te
Parrisiæ ambrosio pascunt et nectare Athenæ
Præsidio fretus Musarum Douza, lacessis
Armis me viduum, veterum quem docta supellex
Scriptorum immemorem nunc deficit? . . .[4]

Es spricht sehr für den Dichter, Gelehrten und Menschen Des Autels, dass er trotz dieser ärmlichen Verhältnisse unter

[1]) Harangue au peuple fr. fo ij v°.

[2]) Ronsard, Elegie sur les troubles d'Amboise, ed. 1597, vol. IX, p. 36

[3]) Janus Donza, s. S. 116 ff.

[4]) Gulielmi Altari Hædui ad Janum Dousam Epistola, in den Deliciæ pœtarum Gallorum des Ranutius Gherus 1609; zum ersten Male war sie publiziert in den Werken d. Janus Douza.

den Dichtern seiner Zeit eine angesehene Stellung einnahm, und mit den bedeutendsten in Freundschaft verbunden war. Ronsard bewahrte ihm seine Sympathie [5]) bis an sein Lebensende. Noch 1584, zu einer Zeit, als Des Autels schon tot war, widmete er ihm die XIII. Ode des II. Buches, die früher einem andern gewidmet war. Es ist die reizende Ode über „son terroir Vendomois", die mit den Worten beginnt:

Des Autels qui redore
Le langage françois
Oy ce vers qui honore
Mon terroir Vendomois.

Joachim Du Bellay war unserem Dichter am 1. Januar 1560 verloren gegangen. Des Autels hat sich an dessen Tombeau nicht beteiligt; [1]) das ist auffallend. Aber unter den vielen verlorenen lateinischen Versen Des Autels' wird sich wohl auch eine aufrichtige Klage über den Tod

[5]) Beweise dieser Freundschaft sind außer den bereits angeführten: *a.* die Ode Ronsards an Jean de la Péruse (erste Redaktion von 1553), in der er nach Du Bellay, Tyard, Baïf, Des Autels aufzählt: Puis Des Autels au contraire touché / D'un beau trait d'œil autrement décoché / Chanta les maux qu'un patient endure / Dans les prisons d'une Maitresse dure, — I. l. des poemes vol. VIII., p. 38, ed. 1597. — *b.* Les Isles fortunées a M. A. de Muret: . . . Regarde quelle presse / Dessus le bord joyeuse nous attend / Pour le conduire, et ses bras nous étend / Et devers nous toute courbe s'encline / Et de la teste en criant nous fait sine / De la passer dedans notre bateau /.

Je voy Thiar, Des Autels et Belleau, / Buttet, du Parc, Bellay, Dorat et celle / Troupe de gens qui court apres Jodelle / Jcy Baïf une troupe conduit etc. — II. l. des poèmes, vol. VIII, p. 266, ed. 1597. — Die erste Redaktion von 1560 lautete: Voicy Maclon, voicy d'une autre part / Ton Frémiot, Des Autels et Tyard —. *c.* Bocage royal à Charles de Lorraine, ed. 1597, vol. IV, p. 83 ff., speziell p. 87 (1562).

[1]) Tombeau de Du Bellay. v: Les epitaphes de Joach. Du Bellay Angevin, Poète latin et français. — Bibl. nat. m. Y. c. 335, Rés. — Paris, 1560, in 4°.

seines Freundes befunden haben. Vielleicht ist sie noch auffindbar.

Zu den Freunden Des Autels' gehörte auch Robert de la Haye, conseiller au parlement de Paris „optimus Galliae poeta".[2]) Er hatte ihm vor 1559 mit einer lateinischen Widmung, die er im Encomium abdruckt, ein Bändchen Gedichte übergeben (wohl den amoureux repos) und sich um die Aufnahme in den erlauchten Kreis von Dichtern und Gelehrten beworben, die sich bei De la Haye versammelten. Doch war diese Freundschaft nicht von langer Dauer. Robert de la Haye war einer der eifrigsten Parteigänger der Condés und ein geschickter diplomatischer Unterhändler der Feinde der Guises.[3]) Die politischen und konfessionellen Gegensätze führten die beiden Männer auseinander.

Obwohl er an Jean Dorat nie direkt poetische Zeugnisse seiner Freundschaft richtete, — wenigstens sind keine auf uns gekommen — ist es doch sicher, dass er auch mit diesem Meister verkehrte. In einer poetischen Epistel an Janus Dousa[4]) gibt er der Befürchtung Ausdruck, es könnten seine Verse das feine Gehör des Richters Jean Dorat verletzen, wenn sie jenem Kreise von Dichtergelehrten vorgetragen werden:

---

[2]) Encom. Galliæ Belgicæ D 3, r⁰ et v⁰.

[3]) Am 17. November überbringt er dem Connétable von Montmorency einen Brief des Marschalls von St. André (Dupré-Lasale, Michel de l'Hospital, vol. II., p. 166). — Im August 1562 geht er mit Jean de Ferrière, Vidame de Chartre und einigen Bürgern von Dieppe nach England, um die Verhandlungen zu einem Bündnis zwischen England und den Hugennotten zu schließen (De Ruble, le traîté de Cateau-Cambrésis, p. 165) — 1563 geht er mit Robertet, der der englischen Königin das Ultimatum von Catherine überbringen muß, nach London; auf dringende Empfehlung des Prinzen von Condé wurde er zum Adjunkten des Gesandten bestimmt (De Ruble, p. 176).

[4]) Deliciæ pætarum Gallorum; ad Janum Douzam Epistola.

Sed mihi sermones tantum nunc Musa pedestris
Repentes per humum dictat; ut qui recitentur
Doctis quod vobis novi solemne poetis
Purgatas lædant Aurati iudicis aures.

Ueberdies erwähnt Dousa in der Widmung zum vierten Buche seiner Oden an den englischen Humanisten Daniel Roger Albimontanus, und in lateinischen Hendekasyllabi an eben denselben in Jani Dousae novorum poematum secunda editio 1576 Des Autels zweimal in Verbindung mit Dorat und einer Anzahl anderer Humanisten, die uns gleich beschäftigen werden.

Eine stattliche Anzahl junger Talente, die als Dichter oder Gelehrte an die Oberfläche drängten, stellten sich gerne unter den Schutz dieses in der literarischen Welt sowohl als französischer, als auch als lateinischer Dichter hochangesehenen Mannes. Wir haben bereits Charles de Rovillon erwähnt. Im gleichen Jahre 1559 veröffentlichte Charles d'Espinay, abbé de St. Gildas,[5] einen Band seiner Gedichte[1] (26 Sonette und 1 chanson) und unter den glückwünschenden und lobpreisenden Freunden, die zu der Publikation ihre Beiträge liefern, findet sich neben Ronsard, Remi Belleau, Marc Claude de Buttet und Jacques Grévin auch Guillaume Des Autels mit einem Sonett vertreten, in dem er melancholisch und resigniert auf seine Liebespoesie zurückblickt.

Im folgenden Jahre 1561 veröffentlichte Marc Claude de Buttet, Savoisien, in Paris sein erstes Buch der Lieder, in dem er seiner Amalthea seine petrarkistischen

---

[5]) Später archevêque de Dol.

[1]) Sonets / Amoureus / par / C. D. B. (Ch. d'Espinay Breton) / A Paris / pour Guillaume Barbé / MDLIX / Avec privilege / — Bibl. nat. Y. c. 1668—1674. — Eine zweite Auflage erschien 1560 bei Robert Estienne / Das Privileg ist vom 22. April 1559.

Huldigungen darbrachte.[2]) Des Autels gibt ihm einen Beweis seiner Freundschaft, indem er in fünfzig lateinischen Hexametern, die der Amalthée nachgesetzt wurden, die hohen Dichtergaben seines Freundes und die Reize seiner Geliebten feiert.[3])

Auch mit Jacques Grévin[4]) war Des Autels befreundet. Wir haben gesehen, wie er mit ihm, Ronsard und Remi Belleau, die Werke von Charles d'Espinay besang. Auch mit Marc Claude de Buttet ist Grévin wie auch Des Autels in freundschaftlichem Verkehr. Es wäre auch nicht denkbar, dass Grévin, der bis 1560 der erklärte Liebling Ronsards war, mit Des Autels, einem andern intimen Freunde Ronsards, nicht direkt bekannt geworden wäre. Zwar haben sich die Beiden nicht gegenseitig besungen. Das erklärt sich aber leicht: Von 1553—1559 besitzen wir von Des Autels' Dichtungen überhaupt fast nichts und auch Grévin ist mit Dichtungen encomiativen Charakters zurückhaltend. Nach 1560 aber musste sich zwischen Beiden geradezu ein definitiver Bruch vollziehen: Der Protestant Grévin musste 1560 aus Paris fliehen, seinen einst angebeteten Meister Ronsard besudelte er (1563) im Verein mit andern mit heftigen Angriffen, und Ronsard löste das Band der Freundschaft auf immer. Ihm folgte Des Autels.

Inniger als mit irgend einem dieser Dichter war Des Autels mit Janus Dousa[5]) verbunden. Douza war 1564

[2]) Le premier / livre de vers de / Marc Claude de Buttet / Savoisien. / Dédié / a Tresillustre Princesse / Marguerite de France / Duchesse de Savoie / et de Berri / Auquel a été ajouté le second / ensemble l'Amalthée / Paris, Fezaudat, 1561. — Bibl. nat. Rés. Ye, 1873. Neudruck durch Scheuring, Lyon, 1877, mit Einleitung von A. Philibert Soupé, prof. à la faculté des lettres de Lyon. B. N. Ye., 16417.

[3]) f° 109, v° et 110 r°.

[4]) siehe über Jacques Grévin: L. Pinvert, Thèse de Paris, Fontemoing, 1899.

[5]) Janus Dousa (Johan van der Does) 1545—1604, Herr von Noordwijk (Kattendijke), Jurist und Staatsmann, studierte in Löwen, Douai und

als neunzehnjähriger Jüngling mit Fruterius zu Studienzwecken nach Paris gekommen. Eine Anzahl anderer junger, gleichstrebender Freunde trafen sich dort und schlossen Freundschaft: Der englische Humanist Daniel Rogers Albimontanus[6]) und der Niederländer Gerhart Falkenburg[7]) von Nymegen standen noch Jahre lang nachher, als Dousa schon den Gipfel seines Ruhmes erklommen hatte, mit ihm in freundschaftlichem Verkehre und erinnerten sich dabei mit Freuden der Männer, die sie förderten, worunter auch Des Autels[1]) ehrenvoll genannt wird.

Von der warmen Freundschaft der beiden Männer zeugt der rege poetische Briefwechsel zwischen ihnen. Douza hat fünf der von Des Autels an ihn gerichteten Gedichte im Silvarum lib. II. 1569 veröffentlicht; von dort gingen sie in genau gleicher Reihenfolge in die deliciae poetarum Gallorum über,[2]) Douzas Gedichte an Des Autels sind in

---

Paris (Dorat), beteiligte sich am Aufstande gegen Spanien und ging 1572 als Gesandter nach England. Verteidigte Leyden (1574) und wurde Rektor der dortigen Universität. Der bedeutendste holländ.-lateinische Dichter nach Janus Secundus, groß auch als Historiker. s. A. J. van der Aa, Biographisch Woordenboek. IV, 214—219.

[6]) Daniel Rogers, s. über ihn dictionary of national biography ed. by Sidney Lee, London, 1897, vol. XLIX.

[7]) Gerhart Falkenburg, 1538—1578 (?), studierte in Bourges unter Cujas, und in Paris. Starb jung an den Folgen der Völlerei. Griech. und latein. Dichter (s. Deliciæ poetarum Belgicorum II, 400). cf. Hœufft, Parnassus Latino-Belgicus etc. Brüssel, 1819, p. 61.

[1]) cf. Jani Douzæ Nordovicis Hendecas. ad D. Rogerium Albimont. in Douzas nova pœmata II, ed. Lugd. Bat. 1576 in 12⁰. — Dann Douzas Brief an Roger vom Jahre 1575 vor dem 4. Buche der Oden, und Douzas Epistel an Gerhart Falkenburg vor dem II. Buch der Epigramme. — Bibl. nat. Yc 9299.

[2]) Man liest bei Nicéron, im Dictionnaire Moréri 1759 u. a. O.: die del. poet Gall. reproduzieren das Encomium Galliæ Belgicæ. Das ist ein Irrtum. Kein Vers des Encomium ist in die deliciæ übergegangen. Weder Nicéron noch der Gewährsmann Moréris, noch Goujet haben den Briefwechsel mit Donza gekannt.

seinen Werken zerstreut.[3]) Er unterstellt sich willig der Kritik seines älteren Freundes, der für ihn wie Dorat zu einem hochverehrten Lehrer wird:

— — — — — — — —
Atque utinam non hic nimium tibi fisus uterque
Purgatis risum præbebat amiculis
Sed non præbebit, cum tu mea carmina verses
Auribus et fingas illa placere tuis.
Epigr. lib. II, p. 30.

Er nennt ihn „pater audentissime vatum" (ibid.) und bittet ihn, seine Gedichte gegen Spötter und Kritiker in Schutz zu nehmen:

Sed nimium volui; nec enim sibi nostra videri
Digna potest tanto Musa patrocinio
Epigr. lib. II, p. 31.

Diese Freundschaft hatte eine wertvolle und edle Grundlage: Gemeinsame, mit dem Eifer des Humanismus betriebene Studien, wobei sich die beiden Freunde gegenseitig neidlos die Ueberlegenheit zuerkannten. Diese geistigen Genüsse an der Seite Dousas in der Zukunft entbehren zu müssen, mit ihm nicht mehr die alten Bücher durchgehen und sich dadurch und durch geistvolle Zwiegespräche die verbitterte Seele aufheitern zu können, das macht Des Autels den Abschied am schwersten, als er 1564 Paris verlassen musste:

Heu mihi, iam posthac non illius ora videre
Non animum alloquiis solari dulcibus ægrum
Non veteres unà chartas versare licebit[4]).

Zwei Briefe Dousas an Daniel Roger Albimontanus gestatten uns einen Einblick in den Kreis der gelehrten Männer,

---

[3]) Epigrammatum lib. I, p. 13. Epigr. lib. II, p. 30/31, p. 44. Elegorum liber p. 71.

[4]) cf. Elegia ad Janum Dousam in Douzas Silvarum lib. II, p. 130.

in den sie in Paris aufgenommen wurden und dem nach seinem Zeugnis auch Des Autels angehörte. Als 1572 eine politische Mission Janus Dousa nach London führte, traf er dort seinen Freund und Studiengenossen aus der Pariserzeit, Daniel Roger, und frischte mit ihm die Erinnerungen an jene schöne Zeit auf[5]):

At quis, o Bone, cogitasset illud
Fore unquam, mediis in Britannis
Londinique Lutetiam invenirem?

Und da treten alle die geliebten Gestalten der Pariser Meister über die Schwelle des Bewusstseins:

Salvete, ut volupe, ut suave Douzæ est
Recognoscere pristinum Valentem[1])
Mel et delicias suas Valentem
Et tot lumina clara litterarum
Auratum[2]), Thorium[3]), Baifiumque[4]),
Et qui nomine reque Christianus[5]),
Meas esse aliquid putare nugas
Solet Septimius; cuique nomen
Arae altaria[6]) que indidere ....

Diese Reminiscenz ist allezeit wach in seinem Geiste. Drei Jahre später, 1575, richtete er von Leyden aus, wo er nun Rektor der neugegründeten Universität war, einen Brief an Daniel Roger, um ihm das 4. Buch der Oden zu

[5]) Jani Douzæ nov. pœm II, ed, 1576 Lugd. Bat. fo Nii-Niij.

[1]) Germain Vaillant, cf. La Croix du Maine I, 296. Dousa widmet ihm die erste Ausgabe seiner Werke von 1569. — Am Tombeau de Pierre de Ronsard ist er mit 27 lat. Hexametern beteiligt: In fatum P. Ronsardi Monodia.

[2]) Jean Dorat.

[3]) François Thory, s. über ihn L. Clément, thèse sur H. Estienne.

[4]) Jean Antoine de Baïf.

[5]) Florent Chrétien, s. L. Clément. H. Estienne.

[6]) Guillaume des Autels, wie in einer gedruckten Randglosse besonders bemerkt ist.

widmen, und versichert ihn dabei seiner umwandelbaren Freundschaft, wäre es nicht seiner hervorragenden Eigenschaften, so doch um der grossen Männer willen, deren Liebe er genoss:

Cui si non ob illius eruditionem, prudentiam, probitatem, at saltem hoc nomine bene velle debebat, quod Valenti,[1]) Buchanano,[7]) Aurato, Baifio, Florenti, Altario, Thorio (at quibus viris?) etiam esset carissimus.

Diese Männer sind also auch die Freunde Des Autels. Baïf und Dorat haben wir schon als solche kennen gelernt. Germain Vaillant abbé de Pimpont und später Bischof seiner Heimatstadt Orléans, dem Janus Dousa die erste Ausgabe seiner lateinischen Dichtungen von 1569 widmete, war wie Des Autels ein Schützling Ronsards, zu dessen Tombeau er eine Monodie in 27 lateinischen Hexametern beigetragen hat.[1]) François Thory (Franciscus Thorius), Mathematiker, Arzt und Dichter, ebenfalls ein Freund und Schützling Ronsards, dessen exhortation pour la paix er in lateinische Verse übersetzte (1558), genoss als lateinischer Dichter einen bedeutenden Ruf. Einzelne seiner Epigramme und Satiren sind in die Deliciae poetarum Belgicorum übergegangen.[2])

Am auffälligsten ist, dass Dousa Florent Chrestien, den heissblütigen Parteimann und fanatischen Hugenotten, noch als Freund Des Autels nennt, da doch 1564 Chrestiens Bruch mit Ronsard infolge der heftigen Pamphlete schon

[7]) Buchanan

[1]) cf. In fatum P. Ronsardi Monodia vol. X, p. 260. ed. 1597 des œuvres de P. de R.

[2]) Er stammt aus Balliol in Flandern, und ist nicht, wie Pinvert (Jacques Grévin p. 100) annimmt, ein Sohn des Geoffroy Tory: cf. ausser den Del. poet. Belg. auch Joh. Stroselii notas in aurea carm. Pythagorœ cum ejusdam Epitaphio, Paris 1562 in 8⁰. — Er war auch ein Freund Grévins.

vollständig wurde,[3]) und Des Autels als Guisenfreund sein politischer Gegner sein musste.

Keine Gedichte sind uns erhalten geblieben, die direkt zwischen Des Autels und diesen Humanisten ausgetauscht worden wären. Das will aber nicht heissen, dass ein solcher Verkehr nicht stattgefunden hätte. Die poetischen Zeugen desselben können verloren gegangen sein. Selbst Dousa, der für Des Autels so viel liebevolle Pietät an den Tag legt, hat nicht alles publiziert, was er an Versen unseres Dichters besass. In dem Briefe an Gerhart Falkenburg[4]) zitiert er einige Verse aus einer Satire Des Autels', die er nicht publiziert hat, und die verloren ist:

> Quid non indulgent vates sibi? De Cluvieno
> Virgilium faciunt, de Virgilio Cluvienum.
> Et iam sus doctis Bœotica certat Athenis.

Wir sehen, Des Autels hat unter seinen Zeitgenossen nicht nur den Ruf eines bedeutenden französischen Dichters, sondern seine lateinischen Verse sichern ihm auch unter den Latinisten, den Humanisten einen ehrenvollen Platz; bis über die Grenzen seines Landes hinaus reichen seine literarischen Beziehungen.

Noch während des Jahres 1564, d. h. solange Dousa noch in Paris war, verliess Des Autels die Hauptstadt, um in seine Heimat zurückzukehren. Ueber die Gründe lässt er uns ganz im Unklaren. Seinem Dousa spendet er zum Abschied eine schöne lateinische Elegie.[5]) Er beklagt den

[3]) In der épistre au Lecteur, préface des 3 livres du recueil des nouvelles poésies de P. de Ronsard von 1564 zeigt Ronsard, daß er in einem der Pamphletisten Chrétien erkannt hat. Er spricht von einem „Chrestien réformé“. — Später versöhnte sich Chrestien wieder mit Ronsard.

[4]) Epigrammatum Jani Douzæ lib. II., præf. VII--VIII ff. ed 1576.

[5]) Phoebe fave . . . J. Douzæ Silvarum lib. II, p. 130, und Del. pœt. Gall. vol. II, p. 130 ff.

Verlust des Freundes und wünscht die Gestade der Saone mit denen des Rheines vertauschen zu können:

O quam me cuperem Germani ad littora natum
Oceani et gelidam spectare Lycaonis Arcton
Adspectu ut fruerer iucundi semper amici
Quin Ararim volui cum Rheni fluminis unda
Permutare: Deos sed cassa in rota vocari.

Den heimischen Nymphen will er Douzas Verse vortragen und die Wälder von Charolles seinen Namen lehren:

Nam tua dum patriis recitabo carmina Nymphis
(Carmina quae levi servari digno cupresso
Immortale tui servo mihi pignus amoris)
— — — — — — — —
Sæpe Hæduas Dousam silvas resonare docebo
— — — — — — — —
Sic nostri laudes et nomen nobile Dousæ
Nec veniente die nec decedente tacebo.

Dafür soll Dousa ihn mit einigen Versen ehren, wenn ihn dereinst die Botschaft von Des Autels Tod erreiche; Kalliope und seine Heimat werden ihn dann über Janus Secundus stellen.

Dousa feiert ihn in seiner Antwort[1]) als Dichter und Rechtsgelehrten, dessen Tod er durch seine Verse nicht zu feiern, und den er auch nicht zu überleben vermöchte. Die Abreise sei für ihn ein harter Schlag:

Nam mihi quid præter gemitus abiture relinquis?
Quidve oculi, potius, quam lachrymentur, habent?
— — — — — — — —
Desine quæso novi molem cumulare doloris
Ah, satis est abitus nos mala ferre tui.
Hæc quoque vix patior.

Diese Abreise Des Autels' von Paris gegen Ende 1564 ist das letzte Datum seines Lebens, das ich mit Sicherheit

---

[1]) Xe Elegie, elegorum lib. I, ed. 1569.

bestimmen konnte. Er wird kaum mehr nach Paris zurückgekehrt sein. Zwar hatte er Dousa offenbar seine baldige Rückkehr in Aussicht gestellt, denn dieser schreibt ihm:

— — — — patior tamen utque regressus
Signa, precor, nobis des aliquando tui
— — — — — — — —
Jamque redire voles cupidumque revisere Douzam
Et tempestivum reddere lætus Ave.

Wäre er aber wirklich in die Hauptstadt und in den Kreis seiner Freunde zurückgekehrt, so müsste sein Scheiden aus der Welt doch sicher bei einigen derselben wenigstens Beweise ihrer Teilnahme und ihres Schmerzes in Form eines poetischen „Tombeau" ausgelöst haben. Aber nicht einer der vielen Dichter, die er gekannt, weiht seinem Grabe eine Träne: Des Autels, der seine Laufbahn so vielversprechend begonnen hatte, ist schon Ende der 60er Jahre des XVI. Jahrhunderts so gut wie verschollen.

Ueber das Datum seines Todes schwanken die Angaben innerhalb sehr weitgezogener Grenzen. La Croix du Maine [1]) drückt sich sehr vorsichtig aus: „Il florissait l'an 1570. Je ne sais s'il est encore vivant." Das war 1584. Colletet nimmt als Todesjahr 1570 an,[2]) doch scheint er mir einfach La Croix du Maine zu kopieren unter Vernachlässigung der vorsichtigen Einschränkung des Nachsatzes. Du Verdier [3]) äussert sich gar nicht darüber; in einer Note zu diesem Artikel sagt Rigoley de Juvigny, er sei zirka 70 Jahre alt geworden, wonach er etwa 1599 gestorben wäre. Dieses Datum muss sicher verworfen werden, denn in den „Lettres" des Estienne Pasquier findet sich einer an Pontus de Tyard, in dem er sagt: Si je ne m'abuse, vous

[1]) Bibl. fr. I, 308.
[2]) Vie de Guillaume des Autelz. Bibl. fr. Mss. nouv. acquis. 3073.
[3]) Du Verdier, IV 64/65, ed. Rigoley.

et moy restons presque seuls de cette belle brigade que produisit le regne de Henri II" . . .[4])

Goujet glaubt, La Croix du Maine corrigieren zu können: Il aurait pu dire qu'il étoit encore au monde en 1576 puisqu'on lit un sonnet de sa façon à la tête de la Gélodacrie de Claude de Pontoux qui fut imprimée la dite année.

Nun habe ich schon gezeigt, dass dieses Sonett, das eine Klage auf den Tod des Herzogs Franz von Guise ist, unmöglich 1576 entstanden sein kann; es muss vom Jahre 1563 herstammen; 1576 hätten sich Des Autels gewiss andere Ereignisse von weit grösserer Tragik aufgedrängt. Damit verliert das Gedicht jeden Wert für die Bestimmung des Terminus a quo.

Der Dictionnaire Moréri endlich führt einen Beweis an, dass Des Autels 1579 noch gelebt habe. In den Werken des Pontus de Tyard sollen sich Verse von Des Autels auf den 1579 erfolgten Tod des Claude de Pontoux finden. Ich habe dieselben trotz sorgfältigsten Suchens in allen seit 1579 erschienenen Ausgaben nicht entdecken können, und da auch eine gewissenhafte Nachprüfung, die mir Herr Maire von der Universitätsbibliothek in Paris sehr liebenswürdig besorgte, kein anderes Resultat hatte, so muss ich annehmen, es handle sich bei Moréris Angabe um einen Irrtum.

Maurice de la Porte[5]) schrieb 1571 in seinen Epithètes über Des Autels: Sçavant, facond, éloquent, légiste, historien, l'honneur du Charollois: „Guillaume des Autels gentilhomme Charrolois a par ses escritz soit en prose ou poésies (qui n'ont guere de pareils en science et en perfection de bien dire) malgré ses envieux remporté ses honnorables épithètes. Iceluy outre la connoissance qu'il a eue des lettres humaines en l'une et l'autre langue, il a diligemment estudié

[4]) Lettres, vol. II, p. 248, dat. 1596.

[5]) Maurice de la Porte, les Epithètes françoises, Paris 1571 pet. in 8°.

en la loy iusques à en faire profession.“ Qu'il a eue! Für Maurice de la Porte und für Paris wohl überhaupt war Des Autels 1570[1]) offenbar ein toter Mann. Ob auch in Wirklichkeit? Eine Tatsache widerspricht dieser Annahme: Wir haben den Beweis, dass er wenigstens am 19. Juni 1571 noch lebte. An diesem Tage zeichnete er das Verso des letzten Blattes der adolescence clémentine mit seiner Devise: Travail en repos. Eine unmittelbar darunter gesetzte Notiz zeigt den Wechsel des Besitzers an: Ce livre est à moy, Estienne Grolier, notaire publiq à Cluny. Mense Januarii 1582.[1]) Es ist für einen Humanisten — und das war Des Autels — unwahrscheinlich, dass er zu Lebzeiten sich seiner Bücherschätze begeben hätte; und so wird man nicht irregehen mit der Annahme, Des Autels sei im Januar 1582 tot gewesen, aber auch nicht viel vorher gestorben, und Groliers Marotexemplar stelle annähernd das Datum seines Hinschiedes fest.

Eine Tatsache scheint indessen dieser Annahme zu widersprechen: Im Jahre 1584 widmet Ronsard seinem alten Freunde die XIII. Ode des II. Buches, die früher einem andern Freunde gewidmet war. Paul Laumonier betrachtet dieses Faktum als Beweis, dass Des Autels 1584 noch am Leben gewesen sei. Diese Widmung scheint mir nichts zu beweisen. Denn wenn die Ode mit der neuen Widmung auch erst 1584 gedruckt wurde, so könnte die Aenderung schon Jahre vorher vorgenommen sein.

So glaube ich, sagen zu dürfen: Des Autels starb zwischen dem 19. Juni 1571 und Januar 1582, sehr wahrscheinlich kurz vor letzterem Datum, etwa Ende 1581, wenig über 50 Jahre alt. Aber schon Jahre lang vorher hatte er aufgehört, literarisch tätig zu sein. Trotz sorg-

[1]) M. de la Porte war 1571 bei der Veröffentlichung seines Buches schon gestorben.

[2]) cf. den Catalog Rotschild (von E. Picot). Bibl. Nat. 8°. Q 1079, 3 vol., wo das betreffende Exemplar beschrieben ist.

fältiger Nachforschung und liebenswürdiger Unterstützung durch kompetente Kenner[2]) der Archive, war es mir nicht möglich, das Dunkel zu lüften, das über seinen letzten Lebensjahren und seiner beruflichen Tätigkeit liegt. Vielleicht werde ich später glücklicher sein. Unterdessen erinnere ich mich zum Troste der Worte von Marty-Laveaux: L'epitaphe de Du Bellay qu'il ne faut point désesperer de découvrir quelque jour fixerait divers points encore incertains de sa vie. Ces lacunes du reste sont peu regrettables. Ce qu'on cherche avant tout dans la biographie d'un poète, c'est l'histoire de ses travaux, de son influence, du souvenir qu'il a laissé . . ."

Diese Geschichte seiner Werke soll den zweiten Teil dieser Arbeit bilden.

---

[2]) Ich danke ganz besonders folgenden Herren für ihre freundliche Unterstützung: Herrn Emile Picot und Herrn Théodore Courteaux in Paris, Herrn Lotrou und Victor Berthier in Autun, Herrn Notar Robin in Charolles, Herrn Georges Bonnet in Paray-le Monial, Herrn Jules Chevalier in Romans.



Curriculum vitae.



Ich wurde am 12. November 1874 in Basel geboren. Nach dem Besuche der Primar- und Sekundarschule in Herisau trat ich ins St. Galler Lehrerseminar ein und erwarb mir im Frühling 1895 das Lehrerpatent. Von 1895—1897 praktizierte ich dann an der Schweizerschule Luino (Italien). Von 1897/98 bereitete ich mich an der Kantonsschule Trogen, wo ich Hilfslehrer war, auf die Maturität vor.

Im Frühjahr 1898 immatrikulierte ich mich in Zürich, um Geschichte, Sprachen und Psychologie zu studieren, nahm aber im Herbste 1898 eine Hauslehrerstelle in Bukarest an. Dort verblieb ich 4 Jahre lang und vertiefte mich dabei ins Studium des Rumänischen.

Von 1902—1906 studierte ich dann in Zürich, Paris und Florenz romanische Sprachen und Literaturen und bestand im Dezember 1905 das Staatsexamen für das höhere Lehramt in Französisch und Italienisch, im Juni 1906 auch das Doktorexamen an der Universität Zürich.

Meinen verehrten Lehrern, den Herren Prof. Dr. Morf, Bovet, J. Ulrich, Tappolet, Abel Lefranc, Gilliéron, Morel-Fatio, Thomas, Roques, G. Mazzoni, Pio Rajna und G. E. Parodi danke ich von Herzen für die Förderung, die ich durch sie erfahren durfte.